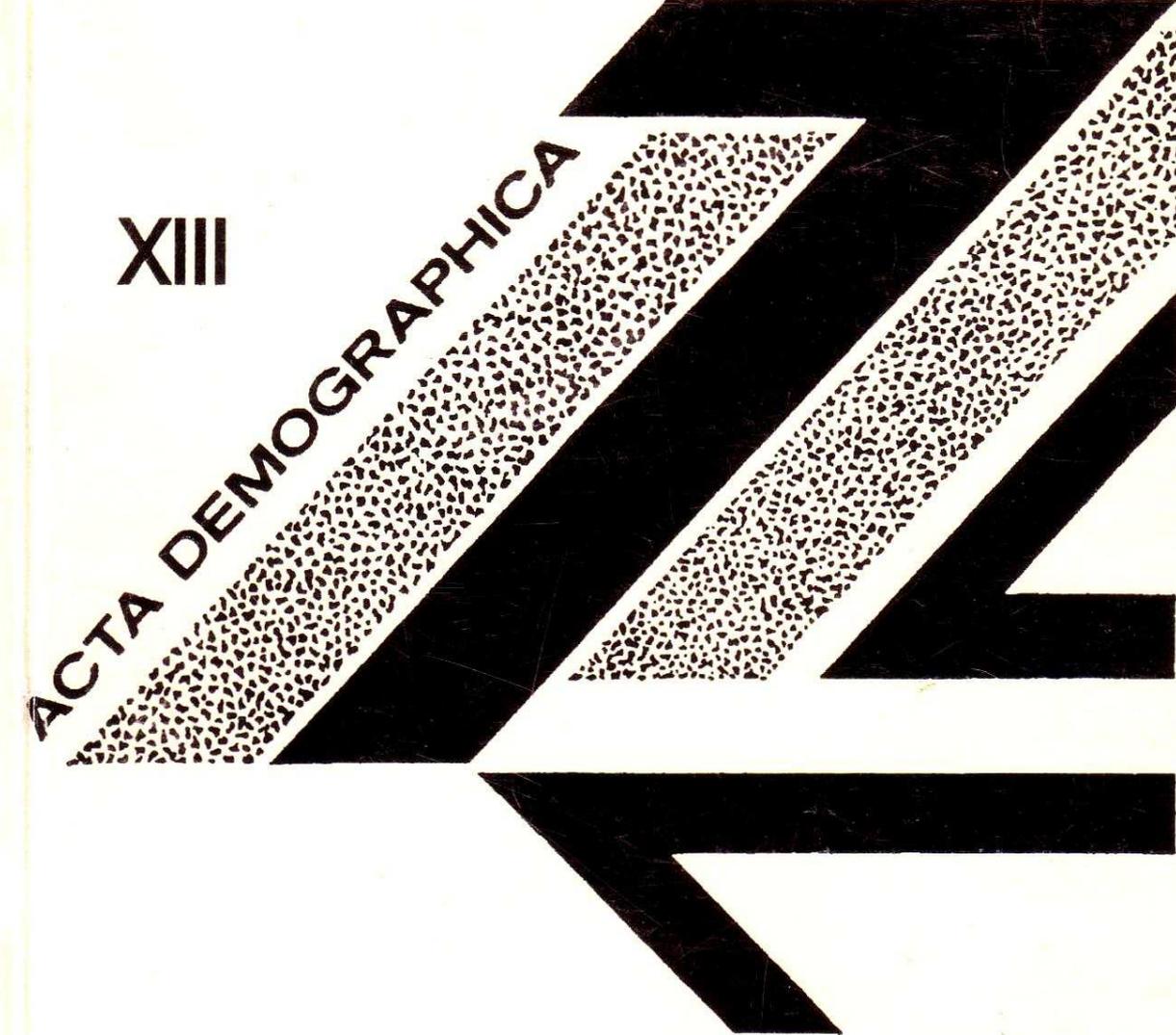


XIII

ACTA DEMOGRAPHICA



**LE PHÉNOMÈNE DE LA DOMESTICITÉ
EN EUROPE, XVI^e-XX^e SIÈCLES**

Česká demografická společnost
Sociologický ústav Akademie věd České republiky

Praha 1997

**LE PHÉNOMÈNE DE LA DOMESTICITÉ
EN EUROPE, XVI^e- XX^e SIÈCLES**

**Édité par
Antoinette Fauve-Chamoux
et Ludmila Fialová**

**ČESKÁ DEMOGRAFICKÁ SPOLEČNOST
SOCIOLOGICKÝ ÚSTAV AV ČR
PRAHA 1997**

Redakční rada:

Předseda: Zdeněk Pavlík

**Členové: Pavel Čtrnáct
Zuzana Finková
Pavla Horská
Milan Kučera
Tomáš Kučera (sekretář)
Jaroslav Kraus
Vladimír Roubíček
Olga Vidláková
Vladimír Wynnyczuk**

ISBN 80-901674-7-0

© Česká demografická společnost

Le treizième numéro d'Acta demographica est consacré aux contributions de la Table ronde sur le thème comparatif européen „*Le phénomène de la domesticité en Europe, XVIe-XXe siècles*”. La Table ronde tenue les 17 et 18 septembre 1996 aux Archives de la ville de Prague, organisée par la Commission de démographie historique et sociale auprès de l'Institut de Sociologie de l'Académie des Sciences de la République tchèque, la Société tchèque de Démographie, l'Institut d'Histoire tchèque de la Faculté des Lettres de l'Université Charles et le Centre Français de Recherche en Sciences Sociales de Prague, était une façon de commémorer les Trente Ans de coopération franco-tchèque en démographie historique.

Třinácté číslo sborníku Acta demographica je věnováno příspěvkům konference u kulatého stolu o evropském srovnání fenoménu domácího služebnictva v Evropě od 16. do 20. století. „*Kulatý stůl*”, na jehož organizaci se podílely Komise pro historickou demografii při Sociologickém ústavu AV ČR, Česká demografická společnost, Ústav českých dějin filosofické fakulty Karlovy university a Francouzské středisko pro studium společenských věd v Praze, se konal ve dnech 17. a 18. září 1996 v zasedací síni Archivu hlavního města Prahy u příležitosti třicátého výročí francouzsko-české spolupráce v oboru historické demografie. Příspěvky jsou publikovány v jazyce, ve kterém byly předneseny.

**LE PHÉNOMÈNE DE LA DOMESTICITÉ
EN EUROPE, XVI^e- XX^e SIÈCLES**

**Česká demografická společnost
Sociologický ústav Akademie věd ČR**

LA SOCIOLOGIE ET LA DEMOGRAPHIE HISTORIQUE TCHÈQUES AU CARREFOUR DES INFLUENCES DES ECOLES HISTORIQUES CENTRE-EUPEENNES, FRANÇAISES ET ALLEMANDES

PAVLA HORSKÁ

Les historiens tchèques se sont intéressés depuis fort longtemps à l'histoire sociale, mais ils l'ont fait avec les méthodes spécifiques de l'histoire. C'est le développement des méthodes et techniques d'analyse de la démographie historique qui a mis en évidence la valeur exceptionnelle des listes nominatives de population du XVIe au XVIIIe siècle ainsi que celle des registres paroissiaux de la Bohême. Certes des générations d'historiens s'y étaient intéressés du point de vue de l'histoire économique et sociale, mais seule la méthode de reconstitution des familles a permis d'évaluer l'évolution même de la société de l'époque moderne, en étudiant le groupe social de base : le groupe familial.

Le nombre relativement restreint des historiens, archivistes et démographes tchèques spécialistes de démographie historique explique qu'après un essai de monographie villageoise (en 1973) traitant de la fécondité légitime à Břevnov, un village proche de Prague, entre 1660 et 1845, on ait dû attendre jusqu'à 1985 et 1986 pour voir paraître deux monographies paroissiales remarquables concernant deux villes de Bohême : Domažlice et Budyně nad Ohří.

Dans sa contribution au Congrès démographique international de Florence, en 1985, Dominique Tabutin souligne que, tant dans la campagne française dès la fin du XVIIIe siècle que dans les régions rurales pauvres de Hongrie au début du XIXe siècle, le contrôle des naissances se pratiquait déjà dans une large mesure avant la baisse générale de fécondité dite „naturelle” dans l'Europe des

années 1870-1890 - la France mise à part. Tabutin se demande pourquoi cela ne s'est pas produit tout d'abord dans l'Angleterre hautement industrialisée. L'impossibilité de répondre à cette question est pour lui une preuve de l'insuffisance de la théorie encore en vigueur de la transition démographique en Europe. Le démographe tchèque Antonín Boháč, décrivant la population de la République tchécoslovaque en 1936, disait : „*En Slovaquie, il y a une fécondité remarquablement basse sur la rive droite de l'Ipel, dans l'ancien comitat de Hont et de Gemer, mais aussi dans les communes frontalières slovaques où, depuis des décennies, le système de petites familles est ancré dans la population hongroise*”. Une histoire comparée de la population centre-européenne aurait été de nature à nous éclairer sur la variabilité des taux de fécondité dans cette région. Malheureusement cette histoire est encore à faire.

Les monographies paroissiales sont apparues dans la démographie historique tchèque 30 ans après les innovations de Louis Henry, mais sous son influence directe. En effet la création de la Commission de démographie historique tchèque en 1967 peut être considérée comme une conséquence de la première rencontre des démographes historiens du Centre-Europe avec Louis Henry, à Budapest, en 1965. Jusqu'à la mort de ce dernier, la Commission tchèque continua à correspondre avec lui, bien qu'aucun Tchèque n'ait participé entre 1969 et 1988 aux stages de démographie historique organisés par l'INED à Paris.

Lors du colloque international sur un demi-siècle de démographie (1945-1995), qui se tenait l'an dernier à l'INED, Alain Desrosières avait souligné, dans sa communication „*Démographie, Science et Société*”, que les innovations de Louis Henry venaient à point, vers 1950, au moment précisément où les historiens de l'Ecole des Annales mettaient l'accent sur l'histoire économique sérielle, centrée sur l'exploitation des mercuriales de prix et de salaires qui sont parfois disponibles sur quatre ou cinq siècles (Simiand, Labrousse, Braudel). Il apportait de fait une nouvelle dimension aux vastes fresques brossées par cette histoire quantitative qui domina le paysage scientifique de l'histoire entre 1930 et 1970. La vogue de l'histoire sérielle devait ensuite s'estomper, les séries statistiques étant alors critiquées, selon un schéma classique, comme réductrices et incapables de décrire les significations des variables selon lesquelles les chroniques ont été construites. Ce tournant critique est symbolisé par l'évolution de François Furet qui, apôtre de l'histoire quantitative dans les années 1960, la critiquait vivement vingt ans plus tard. Cette critique s'est fondée également sur un article de l'italien Carlo Ginzburg (1980) qui oppose les „*sciences*

galiléennes” (où sont englobées l'histoire quantitative et la modélisation mathématique) aux „*sciences de l'indice*”, qui fondent une „*micro-histoire*” tournant le dos à l'histoire quantitative.

J'ai retenu ce thème de la communication d'Alain Desrosières comme un témoignage de l'opinion qu'ont des jeunes démographes, historiens et sociologues, de l'état actuel des relations entre ces trois sciences sociales. Desrosières demande : „*Dans quelle mesure ce débat, propre au monde des historiens, concerne-t-il aussi celui des démographes?*” Dans tous les cas, il est nécessaire de réinsérer ce débat dans une discussion plus générale sur l'usage des méthodes quantitatives en sciences sociales - une discussion qui a aussi animé le monde des sociologues. Actuellement ces derniers sont pratiquement scindés en plusieurs pôles qui, au moins en France, communiquent peu entre eux. Pour le moment la démographie historique n'a guère été touchée par ce débat. Les interactions entre le sociologue et le démographe semblent conformes à un schéma habituel des relations humaines, où chacun cherche à englober l'autre et le mettre à son service. Le sociologue classique, analysant la pyramide des déterminations multiples qui assurent la cohérence des sociétés, place la „*morphologie sociale*” de celle-ci, c'est-à-dire sa démographie, tout à fait à la base, avant ses structures économiques, ses lois, sa religion et ses coutumes. Pour Desrosières, c'est là le plan type de *l'Année sociologique* de Durkheim : la démographie est un élément d'une construction plus vaste, qui englobe tous les facteurs de cohésion ou de conflit du corps social. A l'inverse, le démographe, centré sur le volume et le destin „*quantitatif et qualitatif*” de la population, demande au sociologue de l'éclairer sur les „*facteurs sociaux*” du désir d'enfant, du choix du conjoint, ou du risque de décès.

De ces critiques récentes de la quantification en histoire, une première version avait été formulée bien plus tôt, et de façon isolée, par un historien. L'ouvrage de Louis Chevalier „*Classes laborieuses, classes dangereuses*”, paru en 1958, propose une autre façon d'écrire l'histoire d'une population, celle des classes populaires parisiennes du XIXe siècle et de leur criminalité, à partir des séries de statistique criminelle, disponibles depuis 1827. Il en conclut en prônant une interprétation „*biologique*” de l'histoire, complétant l'interprétation „*socio-économique*” alors dominante. Par „*biologie*”, Chevalier entend en fait la démographie en tant que produit de l'activité du corps et de ses pulsions vitales, y compris criminelles, et non pas la génétique à la façon de Sutter ou Jacquard. Ce texte un peu étrange conforte l'hypothèse avancée ci-dessus: le corps, dans ses diverses dimensions, constitue un des fils conducteurs de la

démographie et des recherches de l'INED. Vont dans le même sens les recherches historiques sur les épidémies, notamment la peste, menées à l'INED par Jean-Noël Biraben et à Prague par Eduard Maur.

Les séries démographiques longues construites à partir des travaux d'Henry et Biraben ont servi de modèle pour l'échantillon de la population des pays tchèques aux XVIIe et XVIIIe siècles qui après de longues années de recherches révèle les tendances à long terme de l'évolution de la population dans la République tchèque. Dans une communication au colloque de Göttingen parue en 1981, Jacques Dupâquier prévoyait l'extension des champs d'observation de la démographie historique à la microanalyse sociale. Les tentatives récentes, en histoire familiale, de la jeune génération des historiens tchèques témoignent de l'adhésion de beaucoup d'historiens démographes à son opinion : la reconstitution des familles, complétée par le recours à toutes les sources nominatives, pourrait devenir, pour l'histoire sociale en général, et non seulement pour l'histoire démographique, le plus précieux des instruments.

La nouvelle histoire sociale de Jacques Dupâquier, telle qu'il l'expose dans son introduction à *„La société française au XIXe siècle”* (1992) recoupe la méthode utilisée dans la démographie historique et sociale tchèque actuelle. Quelques chercheurs en sciences sociales, dans les pays tchèques, partagent l'opinion de Jacques Dupâquier : *„Beaucoup d'anthropologues et d'historiens, à force de se cantonner dans les études de cas, ont perdu de vue une notion essentielle: celle de représentativité. L'addition des particularités n'a jamais automatiquement produit du général. En démographie historique par exemple, il a fallu pendant longtemps se contenter de monographies de village; et c'est seulement l'enquête nationale de Louis Henry qui a permis de reconstituer l'histoire de la population française.”* Selon Dupâquier, *„les historiens démographes sont probablement les mieux placés pour jeter les bases de cette nouvelle histoire sociale, parce qu'ils ont élaboré, au cours des trente dernières années, une méthodologie spécifique, se sont intéressés, non à des groupes particuliers, mais à la société tout entière, et remporté, dans l'exploration du passé, des succès sans équivalent dans les autres branches de l'histoire.”*

Mais il ajoute aussi que les historiens démographes *„ne sont pas sortis jusqu'ici de leur domaine réservé: les comportements démographiques. Il y a bien eu quelques tentatives pour enrichir les fiches de famille à l'aide d'autres sources nominatives que l'état civil: rôles de tailles, cadastres, contrats de mariage, inventaires après décès, etc.; mais ces essais n'ont pas réussi à nous donner des sociétés du passé une vision dynamique. Le changement social ne*

peut être pleinement observé dans un cadre territorial aussi limité. Mobilité géographique et mobilité sociale sont inséparables.”

Notre Table ronde est susceptible de montrer que les historiens démographes actuels sont bien conscients de disposer de méthodes de recherche propres à explorer la mobilité sociale. Les historiens de la famille ont découvert depuis longtemps, que la famille rurale des XVIIe et XVIIIe siècles était en général le noyau d'un ménage assez variable dont l'étendue était déterminée par une tension perpétuelle entre le besoin de main-d'oeuvre et la nécessité de la nourrir ainsi que de la loger. Là où il y avait quelques enfants plus âgés, on n'avait pas de domesticité. Par contre, celle-ci ne manquait pas dans les familles où les enfants étaient encore petits. Tôt après le remariage du cultivateur, devenu veuf, les enfants plus âgés partaient pour le service domestique ou bien cherchaient à se marier dans une autre famille.

L'attention que la jeune génération des historiens et démographes tchèques prête aux questions de méthode a persuadé la rédaction de la revue „*Historická demografie*” de traduire et publier dans le No 19 (1995) l'article inédit de Jean-Yves Grenier „*Histoire et sociologie: le dialogue (presque) impossible*”. De l'avis de son auteur non seulement l'historien n'est pas un sociologue mais leur dialogue est lui-même largement factice. Le renouveau des pratiques historiennes, tel qu'il peut être observé aujourd'hui, résulte d'ailleurs moins d'une reprise de l'interdisciplinarité explorée dans les années 1970 que d'un approfondissement des spécificités de la discipline historique. L'analyse du changement, l'attention portée aux régimes de temporalités ou l'importance accordée aux processus, sont autant de manières actuelles et spécifiquement historiennes de penser le passé. Il ne s'agit aucunement de négliger les apports de la tradition sociologique ou économique dans ces élaborations mais leur mise en oeuvre par l'historien au sein d'un dispositif démonstratif différent les transforme radicalement. Le rêve d'une discipline unifiée des sciences sociales semble bien loin; il n'est pas sûr qu'il faille le regretter.

Cette opinion de Jean-Yves Grenier est vivement contestée par Pierre Bourdieu. Dans son entretien avec Lutz Raphael „*Sur les rapports entre la sociologie et l'histoire en Allemagne et en France*”, publié dans les „*Actes de la recherche en sciences sociales*” en 1995, Pierre Bourdieu prend position sur la question suivante : dans l'opposition entre l'histoire et la sociologie est-ce le rapport aux concepts et à la théorie qui est central ? „Exactement. Je pense que l'opposition est à la fois très profonde, parce que fondée sur des différences de tradition et de formation, et tout à fait fictive, parce que la sociologie et

l'histoire ont le même objet, et pourraient avoir les mêmes instruments théoriques et techniques pour le construire et l'analyser: je peux dire qu'un de mes combats les plus constants, avec „Actes de la recherche en sciences sociales” notamment, vise à favoriser l'émergence d'une science sociale unifiée, où l'histoire serait une sociologie historique du passé et la sociologie une histoire sociale du présent...”

Selon Bourdieu „des différences entre l'historiographie française et l'historiographie allemande, notamment dans leur rapport aux sciences sociales et à la philosophie, tiennent sans doute, pour une part, à l'obligation où sont les historiens allemands d'avoir une matière annexe - *Nebenfach* - qui est souvent la philosophie ou la *Volkskunde* et la *Germanistik* chez les *Alltags-historiker*. En conséquence, on peut penser qu'une transformation de la formation visant à doter les historiens français d'une véritable culture philosophique - la même chose vaut pour la sociologie et l'économie - serait de nature à favoriser une transformation profonde, non seulement des rapports entre les historiens et les autres sciences sociales, mais aussi de la manière de pratiquer l'histoire.”

Notre Table ronde sur „Le phénomène de la domesticité, du XVIe au XXe siècle, aux yeux des chercheurs européens” est susceptible, selon moi, de mettre en lumière le rôle de la démographie historique actuelle, qui est de lancer un pont entre les recherches démographiques, sociologiques et historiques, tout en gardant le caractère d'une discipline indépendante.

Références

- BOHÁČ, Antonín: *Obyvatelstvo v Československé republice*, Československá vlastivěda II, Národopis. Prague 1936, 73 p.
- ČÁŇOVÁ Eliška - HORSKÁ Pavla: *Obyvatelstvo obce Břevnova v církevních pramenech z let 1652 až 1800*, *Acta Universitatis Carolinae, Philosophica et historica* 3, *Studia historica* VIII, Prague 1973.
- ČÁŇOVÁ Eliška - HORSKÁ Pavla - MAUR Eduard: Les listes nominatives de la Bohême, source de données pour l'histoire sociale et la démographie historique, *Annales de démographie historique* 1987, p. 295-312.
- DUPAQUIER, Jacques: La situation de la démographie historique en France; *Aspekte der historischen Forschung in Frankreich und Deutschland*. Göttingen 1981, 170 p.

- DUPAQUIER, Jacques - KESSLER, Denis: *La société française au XIXe siècle*. Paris 1992.
- DUSEK, Ladislav: Obyvatelstvo Budyně nad Ohří v letech 1701-1850. *Ústecký sborník historický*, Ústí nad Labem 1985.
- FIALOVÁ, Ludmila - PAVLÍK, Zdeněk - VERES, Pavel: Fertility Decline in Czechoslovakia during the last Two Centuries. *Population Studies* 44, 1990, p. 89-106.
- HORSKÁ, Pavla: Contribution au problème de la fécondité légitime en Europe centrale slave à l'époque préstatistique. *Review of Historical Demography*, Budapest 1990, p. 44-56.
- HORSKÁ, Pavla: La reconstitution des familles de l'époque préstatistique et l'histoire sociale. L'exemple de la Bohême. *Historiens et populations. Liber Amicorum Etienne Hélin*, Louvain-la-Neuve 1991, p. 75-80.
- HORSKÁ, Pavla: Comportement démographique et famille en Europe centrale slave 1650-1900. *Mesurer et comprendre. Mélanges offerts à Jacques Dupâquier*. Paris 1993, p. 229-238.
- HORSKÁ, Pavla: Historical Models of the central European Family: Czech and Slovak Examples. *Journal of Family History* 19, No 2, 1994, p. 99-106.
- MAUR, Eduard: Problémy demografické struktury Čech v polovině 17. století. *Československý časopis historický* 19, 1971, p. 839-870.
- MONNIER, Alain - RYCHTAŘÍKOVÁ, Jitka: Comment l'Europe s'est divisée entre l'Est et l'Ouest. *Population* 46, 1991, p. 1617-1650.
- MUŽÍK, Petr: Obyvatelstvo města Domažlic v letech 1651-1830. *Sborník archivních prací* 36, Praha 1986.

LA DOMESTICITÉ EN HONGRIE

JÓZSEF KOVACSICS

1 - Les sources

Je résumerai brièvement les types de sources concernant famille et domesticité qui ont servi de base aux dénombrements effectués en Hongrie. Dans ce pays, comme en d'autres lieux d'ailleurs, les sources les plus anciennes sont les brevets, les terriers et diverses sortes de rôles fiscaux.

Les brevets, par exemple, qui donnent le détail des donations faites par les rois à l'Eglise ou aux particuliers, nous fournissent des informations précieuses sur le peuple asservi dès les 11ème-13ème siècles. Par exemple, à partir d'un brevet de 1138 relatif à l'abbaye de Dömös (fondée en 1017), nous pouvons conclure à la présence de 1300 personnes asservies dans les 100 villages relevant de l'abbaye. De même le brevet de l'abbaye de Pécsvarad mentionne la présence de 1167 valets. Notre *Démographie Historique de la Hongrie*, publiée en 1984, se fondait précisément sur une analyse des brevets octroyés du 11ème au 13ème siècle pour éclairer la condition sociale des habitants de 118 villages (le praedium). Nous avons pu en conclure qu'à cette époque les deux tiers de la population ou presque étaient de condition serve.

Les rôles fiscaux les plus anciens dont nous disposons remontent au 15ème siècle (les listes des dîmes ou celles de l'impôt sur les portes de la période 1530-1700 sont les sources les plus anciennes de la statistique historique hongroise, dépassant le seul cadre des informations sur le servage. On y trouve des données sur la dynamique relative des populations tributaire et non-tributaire, sur les critères d'établissement de ces listes, sur le nombre de portes par comitat (donc de ménages), sur la distribution régionale des impôts et leur poids, sur la stratification sociale du servage qui apparaît à l'occasion des dénombrements fiscaux. Les chiffres décroissants du servage tributaire reflètent la dégradation progressive de l'économie et l'appauvrissement des serfs lié aux

ravages des armées turques sur leur passage, aux prélèvements ou exactions des seigneurs, au poids des impôts royaux.

Au 15^{ème} siècle, on ne décompte en Hongrie que 30 à 35 colons pour 100 serfs, mais ce chiffre avait doublé trois siècles plus tard (70 colons pour 100 serfs). Encore faut-il distinguer entre colons, selon qu'ils possédaient ou non une résidence indépendante : 35 % des paysans sous statut de colon disposaient de cette indépendance en 1760 (ce qui signifie que leur terre n'était pas servie). Les autres colons, eux, résidaient „sur la porte” d'une autre personne qu'ils devaient rémunérer sous forme de travail ou d'argent. Ces colons-là doivent être classés comme domestiques. Quant au serf, dépourvu de toute sécurité pour sa survie, ne possédant rien, il ne pouvait cultiver de sol qui lui appartienne, ni nourrir des animaux, ni produire en son nom propre. Il est vrai qu'il ne payait pas non plus l'impôt.

Il n'en reste pas moins que la désignation „domestique” recouvrait les conditions les plus diverses entre les 15^{ème} et 17^{ème} siècles, en particulier à la Cour ou dans les ménages de l'aristocratie. Nous y trouvons des gens affectés à des fonctions bien différentes, comptés comme membres d'un même ménage : l'écuyer, le cocher, le bouteillier, le cuisinier, etc. Il arrivait même, avant le 17^{ème} siècle, que certains fussent nobles, qui parfois firent une grande carrière. Mais nous les laisserons de côté pour n'étudier ci-dessous que le cas des non-nobles.

Les impôts du dixième ou la Dîme

Les seigneurs propriétaires, ecclésiastiques comme laïcs, prélevaient sur la production de leurs serfs tributaires une rente du neuvième ou du dixième. L'Eglise percevait la dîme, puisqu'une dixième partie doit être rendue à Dieu de tout ce qu'il a donné. Elle percevait aussi cet impôt - „l'argent chrétien” - auprès des colons.

Les rôles des impôts du neuvième et du dixième nous permettent d'évaluer le nombre des contribuables, celui des animaux qui étaient élevés, l'abondance ou non de la récolte, la distribution sociale, la propriété foncière. Les impositions au dixième sont encore plus détaillées: elles indiquent le nombre des indigents et celui des colons et permettent aux chercheurs hongrois en démographie historique d'évaluer la population totale du pays à partir du nombre de ménages payant l'impôt.

Utilisant d'autres sources, en particulier les terriers et les dénombremens ecclésiastiques, ils purent aussi évaluer le nombre des serfs non recensés. L'historien Istvan Szabo estime qu'à chaque porte correspondaient en moyenne

2,5 ménages et ceux-ci une moyenne de 6 membres. Selon Ignac Acsadi, spécialiste de statistique historique des années millénaires, on doit plutôt compter 4 familles par porte et 5 personnes par ménage, soit 20 personnes par porte au total. A ce chiffre, il fallait ajouter l'ensemble des colons ainsi que la population n'apparaissant pas dans le dénombrement parce que non tributaire. C'est volontairement que nous parlons ici de ménage et non de famille, car ces deux termes ne se recouvrent pas nécessairement l'un l'autre : la famille est unité biologique, mais le concept de ménage comporte aussi une connotation économique-sociale. D'ailleurs la famille biologique serve n'est pas toujours synonyme de petite famille car le mariage des enfants n'impliquait pas sa dislocation immédiate. Il n'était pas rare alors de voir vivre ensemble grands parents, parents et enfants déjà mariés dans un ménage unique. Et, dans les vastes bâtiments d'exploitation des propriétaires nobles, salariés et domestiques étaient inclus dans le ménage car ils n'étaient pas soutien de famille et ne résidaient pas de façon autonome. Ainsi, dans le comitat de Vas qui comptait 69 fermes ou métairies en 1549, tous les valets de ferme relevant de grands propriétaires résidaient chez ces derniers. Mais ils étaient encore 40 % à résider chez les autres propriétaires, moyens ou petits.

L'ampleur du nombre des individus formant la grande famille aux 16ème et 17ème siècles était liée à la situation économique. Dans une Hongrie divisée en trois et subissant guerres, famines et pestes, on ne peut qu'évaluer, et surtout partiellement, le nombre des domestiques et colons. Dans le comitat de Veszprem dont nous avons étudié l'histoire et la population, nous avons constaté que valets et colons comptaient en 1531 pour 16,7 % d'une population totale de 39 000 âmes (soit 7 821 ménages comptant chacun 5 membres en moyenne). De son côté, György Granasztoï, examinant la composition des ménages de Kassa, pouvait conclure qu'entre 1549 et 1554 les ménages comptaient en moyenne 4,66 membres, ce qui correspond à une structure de petite famille. Il y relevait la présence d'employés (valets, domestiques) dans les familles sans descendant adulte : 68 ménages sur 119, soit 57 % des ménages, employaient alors des domestiques.

On a déjà amplement débattu en Europe du coefficient multiplicateur à adopter pour estimer le nombre moyen de personnes par ménage. Est-il de 4, de 4,5, de 5 ? D'autres ont parlé d'un multiplicateur de 6 à 10. Notant que le coefficient 5 avait la faveur de la plupart des historiens, Roger Mols adoptait aussi ce chiffre, du moins pour les périodes antérieures au 17ème siècle, mais considérait le coefficient 4 comme admissible pour ce dernier siècle.

J'estime quant à moi qu'à côté de ces valeurs moyennes, on ne saurait négliger l'étude des valeurs extrêmes (et surtout des valeurs modales). Mes recherches sur les comitats de Vas et Veszprem m'ont montré, à côté de valeurs moyennes de 4, la fréquence assez grande de ménages à 7 personnes, voire 18 dans un cas. Le quartile le plus élevé se situe autour de 11 à 12 personnes par ménage.

C'est dans l'espace et dans le temps qu'il faut examiner le développement du nombre des ménages (et, à l'intérieur de ceux-ci, du nombre des domestiques). Cela est d'autant plus vrai pour un pays soumis à tant de tempêtes de l'histoire qui ont compromis son développement économique et social. Sur ce territoire déchiré en trois parties, il est impossible d'évaluer la distribution de la population par profession alors qu'il était soumis à 150 années d'occupation turque. Déjà le risque d'erreur est très grand pour la seule détermination du nombre des habitants. C'est seulement à partir du 18ème siècle et de l'instauration de l'état civil que nous pouvons procéder à la reconstitution des familles, et ce dans les localités de mono-religion.

La reconstitution des familles

Il y a été procédé, en Hongrie, pour plusieurs petits villages. Ainsi Rudolf Andorka a-t-il étudié des villages calvinistes (Alsonyek, Berence, Pocsmegyer, Sarpilis, Vajszlo) et Alfred Moess quelques villages catholiques (Atany, Bakonya, Rabakecöl, Töttös, Velem). Tamas Farago a traité les registres d'état civil de Nagykovacs, près de Buda. Vera Bacskai, de son côté, a consacré sa recherche à un quartier de Buda au commencement du 19ème siècle. Mes propres recherches ont porté sur les registres d'état civil de Szolnok au 18ème siècle, à partir d'un dénombrement de population de 1773. Ce dénombrement traitait séparément les familles bourgeoises (y compris leurs domestiques), les valets pourvus d'une résidence indépendante, les servantes mariées ou non, les veuves. La population totale était de 3.202 habitants, dont 189 domestiques, soit 5,7 % de la population. Les familles bourgeoises avaient une taille moyenne de 4,1 dont 2,2 enfants ; 18,9 % des familles n'avaient pas d'enfants, 22,5 % en avaient deux. Au total, 799 familles avaient été enregistrées.

2 - Les résultats des dénombrements et recensements de population

Les recensements donnent plus encore d'informations sur les domestiques que la reconstitution des familles, et cela pour tout le pays. Le premier recensement hongrois remonte à 1785. Il nous donne pour la première fois une image fidèle des familles, des ménages et de la population hongroise, tant pour

le nombre d'habitants que pour sa structure professionnelle : toute la population était en effet recensée, y compris naturellement les domestiques, valets de ferme et colons. Ce premier recensement avait cependant un défaut : s'il détaillait bien la population masculine, il ne consacrait qu'une ligne à la population féminine, sous forme de résumé.

Selon les instructions données aux recenseurs, devaient être considérées comme membres d'une même famille toutes personnes qui ne cuisinaient pas pour elles-mêmes, mais se nourrissaient au même pot. Y étaient inclus les enfants mariés s'ils vivaient là, tout comme les domestiques et valets ne possédant pas de ménage indépendant. Ces instructions montrent bien que le ménage était l'unité de recensement. Celui-ci fit apparaître une population de 8,4 millions, dont 952 000 colons, soit 22,1 % de la population masculine. Le nombre moyen de membres par ménage était de 5,29.

A partir de 1804, les dénombremments (qui ne recensaient pas la noblesse) nous permettent de nous faire une idée de plus en plus précise de la distribution de la population selon la profession comme du nombre et de la composition des familles et ménages. En 1804, il est fait mention d'une mince couche d'intellectuels qui comptent pour 9,1% de la population et d'un segment de 4,9 % s'adonnant à l'industrie et au commerce. Plus tard, en 1846, selon Elek Feynes, ce dernier segment représente 8,6% des personnes actives. Il y a eu progrès, mais ces chiffres n'en dénoncent pas moins le caractère arriéré de l'industrie et du commerce hongrois à l'époque : on dénombrait alors 528 „fabriques”, alors qu'en France 5 332 machines à vapeur servaient déjà le développement industriel.

Pour le recensement de 1869, je ne saurais faire mieux que le mettre en parallèle avec le recensement autrichien de 1857. Les prodromes de l'industrialisation apparaissent alors nettement.

Vers 1805, paysans et métayers, qui n'étaient pas décomptés séparément, formaient un groupe de 1 426 000 personnes. En 1857, on repère 900 000 personnes dans ce groupe ne possédant pas de terre. Ces chiffres révèlent appauvrissement et prolétarianisation. De 1857 à 1869, soit en douze ans, la main d'oeuvre auxiliaire des journaliers et autres indigents s'est accrue jusqu'à 2 400 000 personnes. A lui seul, le nombre des salariés agricoles a augmenté de 812 000 individus.

On ne peut analyser l'augmentation du nombre des ouvriers agricoles au cours du 19ème siècle, et surtout dans sa deuxième moitié, sans prendre en considération la profonde mutation de l'agriculture et de l'élevage à cette époque. A l'élevage en plein air, extensif et pastoral, se substitue la stabulation.

L'entretien des pâturages, la culture des plantes fourragères, des céréales et des plantes sarclées impliquent que les travailleurs qui en prennent soin résident sur le lieu de travail, au centre du dispositif de l'exploitation. Les métairies se développèrent ainsi que le nombre des domestiques agricoles, ceci parallèle-

Tableau 1. Répartition de la population selon la profession, en 1857 et 1869

Occupation	1857		1869	
	nombre	%	nombre	%
1. Prêtres	19 606	0,46	19 858	0,27
2. Employés	52 798	1,25	62 761	0,87
3. Soldats	66 560	1,57	53 339	0,74
4. Écrivains et artistes	12 571	0,30	12 018	0,17
5. Avocats et notaires	3 345	0,08	4 884	0,07
6. Personnel sanitaire	7 267	0,17	14 283	0,20
7. Propriétaires fonciers	1 365 466	32,31	1 975 716	27,30
8. Propriétaires de maison et de rente	171 273	4,05	80 680	1,11
9. Fabricants et artisans	227 279	5,38	291 091	4,02
10. Marchands	42 443	1,00	51 507	0,1
11. Marins et pêcheurs	7 394	0,17	19 209	0,27
12. Aides ouvriers agricoles (Colons)	902 411	21,35	1 714 793	23,70
13. Aides ouvriers industriels	182 337	4,31	355 873	4,92
14. Autres domestiques	24 345	0,58	67 798	0,94
15. Garçon de comptoir (commis)	376 919	8,92	1 143 075	15,80
16. Journaliers	764 245	18,08	1 369 312	18,92
Total	4 226 259	100,00	1 236 197	100,00
Les rubriques 12 à 16 en %		53,24		63,38

ment à l'introduction des pratiques agricoles intensives. Sur chaque exploitation, les valets de ferme reçoivent quotidiennement les ordres des métayers ou intendants, tandis que la coordination de la production des métairies est du ressort du régisseur du domaine. C'est au cours de cette période que naît la notion de domestique, au sens actuel du mot.

Tableau 2. Répartition des domestiques par profession, 1857 et 1869

Occupation	1857		1869	
	nombre	%	nombre	%
Aides ouvriers agricoles	902 411	40	1 714 793	37
Aides ouvriers industriels	182 337	8	355 873	8
Autres domestiques	24 345	1	67 798	1
Garçon de comptoir (commis)	376 919	17	1 143 075	25
Journaliers	764 245	34	1 369 312	29
Total	2 250 257	100	4 650 851	100

Les données qui suivent mettent en évidence l'effet qu'a eue cette mutation sur le nombre des domestiques. Rappelons d'abord que, par domestique, nous entendons d'une part les familles engagées pour des tiers dans des travaux agricoles, d'autre part les servants et servantes de demeures bourgeoises. Les premières ne sont pas propriétaires d'une résidence indépendante, mais résident chez le propriétaire ou le métayer. La dépendance va d'ailleurs loin : une loi hongroise de 1876 autorisait les propriétaires fonciers à fouetter leurs domestiques agricoles ! Ces domestiques vivaient dans les pires logis des villages. En général, la famille ne disposait que d'une pièce, sans cuisine. Or c'est cette famille de domestiques qui possédait le nombre d'enfants le plus élevé.

Les seconds étaient logés, nourris et recevaient des gages sur la base d'un accord oral. Pour la plupart, les femmes non mariées, divorcées et veuves appartenaient à cette catégorie. Elles avaient pour logement le local le plus malcommode dans la maison de leur maître, demeuraient seules et n'avaient pas, pour la plupart, le droit d'y recevoir des connaissances. Enfin elles avaient droit à une demi-journée hebdomadaire de congé.

Le tableau ci-dessous, que je donne à titre d'illustration, mais que je n'analyserai pas, confronte les populations de domestiques et journaliers en Hongrie au tournant du siècle, puis dans la période pré-Trianon, et enfin en 1930 et 1941. Notons que le recensement ultérieur de 1949 correspond à l'instauration du communisme, et donc à une époque où ce type de profession était en voie de disparition.

En 1900 et 1910, un demi-million de valets de ferme étaient recensés, et presque autant de journaliers agricoles. Ces derniers seront 1,3 millions en 1910. Plus tard, sur le territoire réduit de l'après-Trianon, on recense 200 000 valets de ferme et 550 à 560 000 journaliers agricoles. Le nombre des aides ménagères était de 167 000 en 1930 et 161 000 en 1941, à savoir 90 % de femmes en 1941 (85 % en 1930).

Tableau 3. Domestiques et journaliers (personnes actives) dénombrés en en Hongrie, 1900 à 1941 (en milliers de personnes)

Occupation	Territoire avant Trianon		Territoire actuel	
	1900	1910	1930	1941
Domestiques de ferme	549	551	216	207
Journaliers agricoles	459	1278	564	551
Domestiques de maison	364	405	197	174
dont femmes	332	307	167	161
soit en %	91,2	90,6	85	92

3 - Conclusion

Constatons donc que nos documents, compte tenu de l'histoire tourmentée de la Hongrie, ne nous permettent pas d'évaluer avec quelque certitude le nombre de domestiques existant en Hongrie avant le 18ème siècle. C'est à partir du dénombrement de 1785 seulement que la société semble commencer à s'intéresser aux différentes classes de la population et à la structure des

professions qu'elles exercent. La généralisation de l'état civil au commencement du 19^{ème} siècle, les dénombrements de population qui, alors, deviennent périodiques, puis les recensements plus détaillés qui furent institués à partir de 1869 recèlent toutes les données dont une recherche plus approfondie peut tirer parti. La reconstitution des familles et des ménages en sera un des moyens les plus sûrs.

On ne saurait pour autant négliger la composition ethnique spécifique de la population hongroise, autrement dit l'éventail des diverses normes régionales de conduite démographique. Nous ne pouvons pas encore déterminer avec rigueur le nombre des domestiques résidant dans les grandes propriétés (puisqu'ils sont attachés à un lieu) à partir des 5 à 10 échantillons que nous possédons. Quant à nos recherches sur les périodes antérieures à la fin du 18^{ème} siècle, elles doivent être réévaluées à la lumière des caractéristiques économiques et géographiques de la région étudiée.

La reconstitution des familles apporte au chercheur une masse considérable d'informations. Mais le nombre de celles-ci ne justifie pas qu'on tire des conclusions générales du peu de monographies régionales dont nous disposons.

Références

- ANDORKA, Rudolf: *Családrekonstrukciós vizsgálatok módszerei* [Méthodes des enquêtes sur la reconstruction des familles]. Budapest.1988.
- BACSKAI, Vera: *Család, háztartás, társadalom Budán a 19. század elején* [Famille, ménage, société à Buda au commencement du 19^e siècle]. Budapest, 1982.
- BAUTIER, Robert-HENRY, Louis.: *Feux, population et structure sociale au milieu du 15^e siècle*. Paris, 1959.
- DANYI, Dezső- DAVID, Zoltán: *Az első magyarországi népszámlálás* [Le premier recensement de la population de la Hongrie]. Budapest, 1960.
- DAVID, Zoltán: *A családok nagysága és összetétele a Veszprémi Püspökség területén 1747-48* [La grandeur et la composition des familles sur le territoire de l'Episcopat de Veszprém 1747-48]. Budapest, 1973.
- ECKHART, Sándor: *Ur és paraszt a magyar élet egységében* [Seigneur et paysan dans l'unité de la vie hongroise]. Budapest, 1941.
- GRANASZTOI, György: *A polgári család a középkor végi Magyarországon* [La famille bourgeoise en Hongrie à la fin du moyen age]. Budapest, 1984.
- HORSKÁ, Pavla [Ed.] *Historická Demografie* [Démographie historique] No 1-20. Praha [Prague].

- KELETI, Károly: *Hazánk és népe* [Notre patrie et son peuple]. Pest, 1873.
- KOVACSICS, József: *Magyarország történeti demográfiája* [La démographie historique de la Hongrie]. Budapest, 1963.
- KOVACSICS, József: *A közigazgatás statisztikája és organometriája* [La statistique et l'organométrie de l'administration]. Budapest, 1977.
- KOVACSICS, József - ILA, Bálint: *Veszprém megye Helytörténeti Lexikona I.* [Dictionnaire d'Histoire Locale]. I. 1963, II.1980.
- KOVACSICS, József - ILA, Bálint [Ed.]: *Démographie Historique* No. 1-8. Budapest.
- MOLS, Roger: *Introduction à la démographie historique des villes d'Europe du 14e au 18e siècle*. Louvain, 1955.
- THIRRING, Lajos: *Tanulmányok az 1930. évi népszámlálás köréből* [Études du cercle du recensement de la population de 1930]. Budapest, 1941.
- WRIGLEY, E. A.: *An introduction to English Historical Demography*. [Introduction a la démographie historique anglaise]. London [Londres], 1966.

GESINDEDIENST ALS LEBENSPHASE UND ALS KLASSENPHÄNOMEN : MÄGDE UND KNECHTE IN EINEM LÄNDLICHEN KIRCHSPIEL NORDWESTDEUTSCHLANDS. 1650-1860

JÜRGEN SCHLUMBOHM

Unbestritten stellten ‚Dienstboten‘, in fremdem Hause arbeitende und lebende Personen, in vielen europäischen Ländern bis ins 20. Jahrhundert¹ hinein einen beträchtlichen Teil der Bevölkerung dar. Kontrovers ist hingegen, ob der Gesindedienst im vorindustriellen Europa eine Phase im Lebenslauf war, die als eine Art Lehrzeit von jungen Menschen aus allen sozialen Kreisen durchlaufen wurde², oder ob es sich um ein Klassenphänomen in dem Sinne handelte, daß die unteren Schichten die Dienstboten stellten, die in den Häusern der Wohlhabenderen beschäftigt wurden.³

Eine detaillierte Klärung scheint am ehesten durch die Mikro-Analyse einer lokalen Gesellschaft möglich.⁴ Für das nordwestdeutsche Kirchspiel Belm wurde aus den Kirchenbüchern eine Familien-Rekonstitution erstellt und mit Volkszählungslisten und anderen namentlichen Quellen zu einer umfassenden

¹ Dazu Dorothee WIERLING, *Mädchen für alles. Arbeitsalltag und Lebensgeschichte städtischer Dienstmädchen um die Jahrhundertwende*. Berlin/Bonn 1987.

² So etwa Philippe ARICS, *Geschichte der Kindheit*. München 1975. S. 502 ff.; John R. GILLIS, *Geschichte der Jugend. Tradition und Wandel im Verhältnis der Altersgruppen und Generationen in Europa von der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts bis zur Gegenwart*. Weinheim usw. 1980, S. 23 f.; Ann KUSSMAUL, *Servants in husbandry in early modern England*. Cambridge 1981, S. 9 f., 27, 77 f.

³ So für das frühneuzeitliche England Alan MACFARLANE, *The origins of English individualism. The family, property and social transition*. Oxford 1978, S. 76.

⁴ Siehe jedoch die Darlegung der Grundzüge bei Michael MITTERAUER, *Gesindedienst und Jugendphase im europäischen Vergleich*. *Geschichte und Gesellschaft* 11, 1985, S. 177–204.

Datenbasis verknüpft. Auf diese Weise konnten die Umrisse des Lebenswegs aller Einwohner sowie die Geschichte aller ansässigen Familien vom Beginn der Tauf-, Heirats- und Beerdigungsregister im Jahre 1650/51 bis 1860 rekonstruiert werden.⁵

Eine ländliche Gesellschaft mit großen sozialen Unterschieden

Das etwa zehn Kilometer nordöstlich der Stadt Osnabrück gelegene Kirchspiel Belm umfaßte das gleichnamige Kirchdorf und acht Bauerschaften (Dörfer); wie gewöhnlich in dieser Region, bestanden diese aus je einem oder mehreren lockeren Kernen sowie kleineren Höfegruppen und Einzelhöfen. Die Einwohnerzahl nahm von der Mitte des 17. Jahrhunderts bis etwa 1830 auf das dreifache zu. Wurden 1651 ungefähr 1300 Seelen registriert, so erfaßte 1833 die Volkszählung 3851 Menschen. Danach schrumpfte die Bevölkerung infolge massiver Amerika-Auswanderung. Wirtschaftlich war die Region gekennzeichnet durch eine gemischte Landwirtschaft mit Roggen als Hauptprodukt. Eine zweite Säule des Lebensunterhalts war die Leinwand-Hausindustrie, an der sich alle Klassen der ländlichen Gesellschaft beteiligten, jedoch immer nur im saisonalen Wechsel neben der Landarbeit.

Nach dem Landbesitz lassen sich recht klar drei Schichten unterscheiden, die Großbauern (in dieser Gegend „Vollerben“ und „Halberben“ genannt), die Kleinbauern („Erbkötter“ und „Markkötter“) und die Landlosen. Charakteristisch für diese ländliche Gesellschaft war, daß sich die Schichten vom 17. bis zum 19. Jahrhundert durchaus asymmetrisch entwickelten. Die Zahl der Großbauern, die um 1800 durchschnittlich etwa 28 Hektar besaßen, blieb konstant bei etwa 100; auch die Zahl der Kleinbauern– sie hatten um 1800 im Schnitt ca. 3 Hektar– stieg nur wenig, von etwa 65 auf 100. Das kräftige Bevölkerungswachstum ließ also nahezu ausschließlich die Schicht ohne Eigentum an Grund und Boden wachsen. Hatte sie um 1650 etwa ein Drittel aller Haushalte umfaßt, so gehörten ihr im 19. Jahrhundert mehr als zwei Drittel an. Daß sich die Sozialstruktur in dieser Weise entwickelte, hing natürlich damit zusammen, daß die Höfe in dieser Region prinzipiell als unteilbar behandelt wurden. Bevorzugter Erbe war der jüngste Sohn– in der Praxis finden sich freilich nicht selten Ausnahmen; die übrigen Kinder besitzender Bauern erhielten eine Abfindung und konnten nur durch die Heirat mit einem Hoferben bzw. einer

⁵ Jürgen SCHLUMBOHM, *Lebensläufe, Familien, Höfe. Die Bauern und Heuerleute des Osnabrückischen Kirchspiels Belm in proto-industrieller Zeit, 1650-1860* (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte 110). Göttingen 1994.

Hoferbin oder mit einem/r verwitweten Hofbesitzer/in ihren Status erhalten; nicht wenige stiegen in die landlose Schicht ab.

Die Haushalte ohne Eigentum an Haus oder Grund waren durch das sog. „Heuerlings“-System („Heuer“ = Miete, Pacht, Arbeitslohn) in die bäuerliche Gesellschaft eingebunden. Es wurde seit der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts ausgebildet und bestand in der Region, wenn auch verändert, bis in die 1950er Jahre fort. Bei aller Verschiedenheit im einzelnen sahen seine Grundzüge so aus: Die Landlosen pachteten ein Nebenwohngebäude („Kotten“) und etwas Land– Mitte des 19. Jahrhunderts waren es meist 1 bis 2 Hektar– von einem Bauern; dafür zahlten sie einen Pachtzins in bar; außerdem waren Mann und Frau zur Arbeit auf dem Hof des Besitzers verpflichtet, und zwar meist in unbeschränktem Umfang und auf kurzfristigen Abruf. Als Gegenleistung half der Hof dem Heuerling, insbesondere mit dem Gespann beim Pflügen, Bestellen und Abernten des Pachtlandes. Das Heuverhältnis war stets zeitlich befristet, oft auf vier Jahre, ließ sich aber wiederholt verlängern.

Knechte und Mägde: wieviele, wo, wozu?

Im Kirchspiel Belm stellten vom 17. bis zum 19. Jahrhundert die Knechte und Mägde beständig ein Achtel aller Einwohner. Dieser Befund paßt sehr gut zu der Hypothese, daß ein hoher Anteil von Gesindepersonen– mindestens 6 %, gewöhnlich mehr als 10 % der Gesamtbevölkerung– ein wichtiges Moment des vorindustriellen Systems der Haushaltsgründung in der nordwestlichen Hälfte Europas bildete und insbesondere in engem ursächlichen Zusammenhang mit dem herrschenden Muster später Eheschließung stand.⁶ 1651 belief sich die Zahl der Dienstboten auf 164, 1772 auf 296, 1858 auf 411. Ihr Anteil an der Einwohnerschaft blieb von der Mitte des 17. bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts sehr konstant, ihre Zahl wuchs also proportional zur Gesamtbevölkerung.⁷

⁶ John HAJNAL, Two kinds of pre-industrial household formation system, *Population and development review* 8. 1982 S. 473; vgl. Peter LASLETT, Characteristics of the Western family considered over time. In: DERS., *Family life and illicit love in earlier generations. Essays in historical sociology*. Cambridge 1977 S. 29 ff.. Siehe jedoch die Einwände bei Jürgen SCHLUMBOHM, Micro-History and the macro-history of the European demographic system: Life course pattern in the parish of Belm, Germany - seventeenth to the nineteenth centuries. *The history of family. An international quarterly* 1, 1996, S. 81-96.

⁷ 1651: 12,7 %, 1772: 13,1 %, 1858: 12,5 %. Im Zensus von 1812 betrug der Anteil der „Knechte“ und „Mägde“ an der Gesamtbevölkerung hingegen 20,6 %, weil hier auch Söhne und Töchter des Haushaltsvorstands so bezeichnet wurden.

Da die Zahl der Haushalte etwa in demselben Maße zunahm wie die der Einwohner, war die durchschnittliche Zahl der Gesindepersonen je Haushalt für das Kirchspiel insgesamt mit 0,7 in den Jahren 1651, 1772 und 1858 identisch. Freilich verbirgt dieser Mittelwert mehr als er aussagt. Stets lebten und arbeiteten zwei Drittel bis vier Fünftel aller Knechte und Mägde bei Großbauern.⁸ Hatten diese 1651 im Schnitt einen (genau 1,2) Dienstboten, so waren es 1858 drei (genau 3,0). Bei den Kleinbauern kam statistisch nur auf jeden zweiten oder dritten Haushalt eine Gesindeperson, bei den Landlosen auf jeden sechsten bis zwölften.

Die Gründe für den zunehmenden Gesindebedarf der großen Höfe sind zunächst in deren wachsenden Anbauflächen zu suchen. Auf Kosten der Gemeinheiten wurden die privaten Ländereien im Lauf der beiden Jahrhunderte stark vergrößert. Hinzu kam die Expansion des Leinengewerbes im Osna-brücker Land. Eine Besonderheit bei der Herstellung des groben „Löwend“-Leinens war, daß alle Arbeitsgänge, vom Anbau des Flachses über das Spinnen bis zum Weben, regelmäßig innerhalb eines Haushalts durchgeführt wurden. Da die Großbauern weit mehr Flachs anbauen konnten als die kleinen Höfe oder gar die Heuerleute mit ihrem geringen Pachtland, hatten sie auch wesentlich mehr Leinen zu verkaufen als diese. Unverzichtbar war dabei die Arbeit der Knechte und– mehr noch– der Mägde, besonders im Winterhalbjahr beim Vorbereiten und Spinnen des Flachses. Die Kombination der land- und hauswirtschaftlichen mit der gewerblichen Arbeit machte es überhaupt erst sinnvoll, Gesinde in solchem Umfang ganzjährig zu halten. Der saisonale Spitzenbedarf der Landwirtschaft bei der Ernte und Bestellung konnte ja durch die Arbeit der Heuerleute gedeckt werden.

Im einzelnen streute allerdings auch auf den großen Höfen die Zahl der Dienstboten in erheblichem Maße. Eine wichtige Ursache dieser Unterschiede zeigt Tabelle 1: Es bestand ein indirekt proportionales Verhältnis zwischen der Zahl der Knechte und der der herangewachsenen Söhne, ebenso zwischen Mägden und Töchtern. Waren die eigenen Kinder alt genug, so konnte selbst ein Großbauer mit wenig oder gar keinem Gesinde auskommen. Fehlten auf einem großen Hof Söhne und Töchter im voll arbeitsfähigen Alter, so wurden sie durch Knechte und Mägde ersetzt.⁹ Offenbar erfüllten in diesen bäuerlichen Haushalten die Kinder von einem bestimmten Alter an ähnliche

⁸ 1651: 71,3 %, 1772: 82,8 %, 1858: 65,6 %.

⁹ Vgl. dazu Lutz K. BERKNER, The stem family and the development cycle of the peasant household: An 18th-century Austrian example. *American historical review* 77, 1972, S. 413

Tabelle 1 Die großbäuerlichen Haushalte nach der Zahl der Kinder ab 14 Jahre und der Zahl der Gesindepersonen, 1858.

a) Söhne– Knechte

Zahl der Söhne ab 14 Jahre	Zahl der Knechte						Summe	%
	0	1	2	3	4	5		
0	2	12	32	4	2	-	52	57,8
1	3	8	8	3	-	1	23	25,6
2	6	7	-	-	-	-	13	14,4
3	-	2	-	-	-	-	2	2,2
Summe	11	29	40	7	2	1	90	100,0
%	12,2	32,2	44,4	7,8	2,2	1,1	100,0	x

b) Töchter– Mägde

Zahl der Töchter ab 14 Jahre	Zahl der Mägde						Summe	%
	0	1	2	3	4	5		
0	3	17	31	5	-	-	56	62,2
1	2	12	4	1	-	-	19	21,1
2	7	5	2	-	-	-	14	15,6
3	1	-	-	-	-	-	1	1,1
Summe	13	34	37	6	-	-	90	100,0
%	14,4	37,8	41,1	6,7	-	-	100,0	x

Funktionen wie Dienstboten. Was die Deckung des Arbeitskräftebedarfs anging, so waren beide austauschbar. Insofern war es konsequent, daß in der Volkszählungsliste von 1812 die unverheirateten Leute ab 14 Jahren fast sämtlich als „Knecht“ oder „Magd“ bezeichnet wurden, selbst die, welche die Familienrekonstitution als Kinder des Haushaltsvorstands erweist. Es wäre

ff.; Orvar LÖFGREN, Family and household among Scandinavian peasants: an exploratory essay. *Ethnologia Scandinavica. A journal for nordic ethnology.* 1974, S. 23 ff.; Heidi ROSENBAUM, *Formen der Familie. Untersuchungen zum Zusammenhang von Familienverhältnissen, Sozialstruktur und sozialem Wandel in der deutschen Gesellschaft des 19. Jahrhunderts* (Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft 374). Frankfurt/M. 1982. S. 66 ff.; Michael MITTERAUER, Formen ländlicher Familienwirtschaft. Historische Ökotypen und familiäre Arbeitsorganisation im österreichischen Raum. In: Josef EHMER - Michael MITTERAUER (Hg.), *Familienstruktur und Arbeitsorganisation in ländlichen Gesellschaften*. Wien usw. 1986 S. 261 ff., 272 ff., 277 ff., 292 ff.; Jan PETERS - Hartmut HARNISCH - Lieselott ENDERS, *Märkische Bauerntagebücher des 18. und 19. Jahrhunderts. Selbstzeugnisse von Milchviehbauern aus Neuholland* (Veröffentlichungen des Staatsarchivs Potsdam 23). Weimar 1989. S. 286 ff.; Ulrich PFISTER, Haushalt und Familie auf der Zürcher Landschaft des Ancien régime. In: Sebastian BRÄNDLI u. a. (Hg.), *Schweiz im Wandel. Studien zur neueren Gesellschaftsgeschichte. Festschrift für Rudolf Braun zum 60. Geburtstag*. Basel usw. 1990, S. 31 f.

jedoch voreilig, daraus zu folgern, daß die Beziehung der Eltern zu ihren Kindern *ausschließlich* vom Gesichtspunkt der Verwendung der Arbeitskraft bestimmt war oder daß das Gesinde in der gleichen Weise als Teil der Familie betrachtet wurde wie die eigenen Kinder. Jedenfalls waren die Dienstboten und Kinder über 14 Jahren ausschlaggebend dafür, daß die Haushalte der Großbauern im Durchschnitt wesentlich größer waren als die der Kleinbauern und annähernd doppelt so groß wie die der Heuerleute.

Phase im Lebenslauf und Klassenphänomen

Der Gesindestatus war in dieser ländlichen Gesellschaft eindeutig eine Phase im Lebenslauf, die zwischen Kindheit und Eheschließung lag. Verheiratete Dienstboten gab es praktisch nicht, auch Witwer oder Witwen ohne Anhang begaben sich nicht in die hausrechtliche Abhängigkeit des Gesindes. Bis auf seltene Ausnahmen zutreffend ist also für unser Gebiet¹⁰ die These, daß „Knechtstellen, Gesindestellen [...] keine Eheschließung und Familiengründung gestatteten“; völlig irrig jedoch die Schlußfolgerung der ‚Bevölkerungslehre‘, daß dadurch ein großer Teil der Frauen und Männer vom legitimen „Fortpflanzungsvorgang“ ausgeschlossen wurde.¹¹ Denn lebenslang blieb hier kaum jemand im Gesindedienst¹²: fast jeder Mann und jede Frau konnte heiraten. So waren 1858 nur zwölf Knechte und sechs Mägde älter als neununddreißig Jahre (Tab. 2). Auf der anderen Seite gingen sehr wenige vor Vollendung des vierzehnten Lebensjahres in den Dienst. 1858 gab es eine elf-, zwei zwölf- und eine dreizehnjährige Magd sowie einen zwölf- und drei dreizehnjährige Knechte. 77 % der Mägde waren zwischen 15 und 24 Jahre alt, 83 % der Knechte zwischen 15 und 29.

Die ganz ungleiche Verteilung des Gesindes und der Kinder über 14 Jahren auf die verschiedenen sozialen Schichten führte zu charakteristischen

¹⁰ Häufiger kamen verheiratete Mägde und Knechte in Kärnten im 18. Jahrhundert vor, doch lebten die Ehegatten dann in der Regel getrennt: Michael MITTERAUER, Gesindeehen in ländlichen Gebieten Kärntens– ein Sonderfall historischer Familienbildung. In: DERS., *Historisch-anthropologische Familienforschung. Fragestellungen und Zugangsweisen* (Kulturstudien 15). Wien usw. 1990, S. 233– 256.

¹¹ Gerhard MACKENROTH, *Bevölkerungslehre. Theorie, Soziologie und Statistik der Bevölkerung*. Berlin usw. 1953. S. 422.

¹² Anders in den österreichischen Alpenländern, zumindest im späteren 19. Jahrhundert: Josef EHMER, *Heiratsverhalten, Sozialstruktur, ökonomischer Wandel. England und Mitteleuropa in der Formationsperiode des Kapitalismus* (Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft 92). Göttingen 1991, S. 127 ff.

Unterschieden in der Altersstruktur der Haushalte. 1812 lebten und arbeiteten 62 % aller weiblichen Personen der Altersklasse von 15 bis 24 Jahren sowie 61 % aller jungen Männer von 15 bis 29 Jahren in großbäuerlichen Haushalten, obwohl diese nur 17 % aller Haushalte des Kirchspiels ausmachten und von den Kindern unter 10 Jahren lediglich 18 % auf sie entfielen. Auch wenn wir jeden Haushalt einzeln betrachten, bestätigt sich, daß Großbauern strikt auf eine

Tabelle 2 Die Gesindepersonen nach Geschlecht und Alter, 1858.

Alter	Zahl			%		
	Männer	Frauen	Summe	Männer	Frauen	Summe
-14	7	10	17	3,2	5,3	4,1
15-19	83	85	168	37,6	44,7	40,9
20-24	62	62	124	28,1	32,6	30,2
25-29	39	12	51	17,6	6,3	12,4
30-34	11	9	20	5,0	4,7	4,9
35-39	7	6	13	3,2	3,2	3,2
40-44	4	2	6	1,8	1,1	1,5
45-	8	4	12	3,7	2,1	2,8
Summe	221	190	411	100,0	100,0	100,0

günstige Relation zwischen vollen Arbeitskräften einerseits, nicht oder nur beschränkt Arbeitsfähigen andererseits achteten. Nur in einem von zwanzig vollbäuerlichen Haushalten machten die Kinder unter vierzehn Jahren und die Älteren ab sechzig Jahren zusammen mehr als die Hälfte der Haushaltsangehörigen aus: Auf einem großen Hof mußte stets für einen ausreichenden Bestand an Arbeitskräften gesorgt werden; waren infolge der Familienkonstellation mehrere kleine Kinder und Alte zu versorgen, so wurde zum Ausgleich Gesinde eingestellt. Diese Möglichkeit hatten Kleinbauern kaum, Landlose so gut wie gar nicht.

Im Kirchspiel Belm lebten Kinder bis zum Alter von etwa 14 Jahren ganz überwiegend bei ihren Eltern oder ggf. Stiefeltern. Das gilt für den gesamten Untersuchungszeitraum von der Mitte des 17. bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts. Pflegekinder waren nicht zahlreich, und der Dienst in fremdem Hause wurde kaum vor dem 15. Lebensjahr angetreten. Insofern wird hier nicht das düstere Bild bestätigt, das einige Autoren von der Kindheit in der ‚traditionellen Gesellschaft‘ Europas gemalt haben; zu diesem gehört neben anderen Zeichen der Vernachlässigung, daß Eltern sich ihrer Kinder so früh wie möglich

entledigten, indem sie sie– oft kaum zehn Jahre alt– zu Dienst und Lehre in fremde Haushalte schickten.¹³

Wieviele verließen als Jugendliche ihre Herkunftsfamilie und traten in den Gesindedienst? Laut der Volkszählung von 1858 lebten und arbeiteten etwa zwei von fünf jungen Leuten zwischen 15 und 24 Jahren als Knecht bzw. Magd in fremdem Hause (Tab. 3). Von den 25- bis 29jährigen stand noch ein Drittel der Männer, aber nur ein Achtel der Frauen im Dienst. Denn mehr als die Hälfte der Frauen dieses Alters waren bereits verheiratet, von den Männern nur ein Drittel. In der Altersgruppe der 30- bis 34jährigen schrumpfte der Anteil der Gesindepersonen auf ein Zehntel, denn bei beiden Geschlechtern waren nun etwa drei Viertel verheiratet. Im späten 18. und frühen 19. Jahrhundert war der Anteil der Gesindepersonen an den jungen Leuten noch höher. 1772 waren etwa 60 % der unverheirateten Personen über 14 Jahren Knechte und Mägde.

Tabelle 3 Der Anteil der Gesindepersonen an einzelnen Altersgruppen, nach Geschlecht, 1858

Alter	Männliche Personen			Weibliche Personen		
	Alle Personen	Gesindepersonen		Alle Personen	Gesindepersonen	
		Zahl	Anteil (%)		Zahl	Anteil (%)
10-14	194	7	3,6	184	10	5,4
15-19	213	83	39,0	215	85	39,5
20-24	154	62	40,3	164	62	37,8
25-29	118	39	33,1	97	12	12,4
30-34	118	11	9,3	86	9	10,5

Damit gehört unser Untersuchungsgebiet zu den ländlichen Regionen Europas, in denen besonders viele Menschen eine Phase des Gesindedienstes durchliefen.¹⁴ Angesichts des Überwiegens der großbäuerlichen gegenüber den kleinbäuerlichen Betrieben könnte dieser Befund kaum überraschen; wohl aber zeigt er, daß das Osnabrückische Löwendleinengewerbe infolge seiner spezi-

¹³ Edward SHORTER, *Die Geburt der modernen Familie*. Reinbek 1977 S. 41 ff., 196 ff.; vgl. GILLIS, *Geschichte* (wie Anm. 2), S. 23 f., 30 ff.; ARICS, *op. cit.* in Anm. 2, bes. 502 ff.

¹⁴ Vgl. MITTERAUER, *Gesindedienst* (wie Anm. 4), S. 185 ff.; HAJNAL, *Two kinds*. (wie Anm. 6), S. 470 ff. Die Schätzung von KUSSMAUL, *Servants* (wie Anm 2), S. 3, daß im Gesamtdurchschnitt des frühneuzeitlichen England etwa 60 % der 15- bis 24jährigen im Gesindedienst standen, scheint mir zu hoch gegriffen; vgl. die errechneten Werte für einige Orte bei LASLETT, *Characteristics* (wie Anm. 6), S. 34 und Richard WALL, *Leaving home and the process of household formation in pre-industrial England. Continuity and change 2*, 1987, S. 84 f. Ähnlich urteilt MITTERAUER, *Gesindedienst* (wie Anm. 4), S. 187.

fischen Struktur weniger als einige andere Fälle der Proto-Industrialisierung¹⁵ dazu führte, daß die Kinder der Landarmen und Landlosen durch die gewerblichen Beschäftigungsmöglichkeiten im Elternhaus fest- und vom Dienst abgehalten wurden. Denn im Osnabrückischen dominierten die Großbauern auch bei der Leinenherstellung.

Bedeutung der Dienst-Phase für den Lebenslauf

Schon die Analyse der Querschnittsdaten der Volkszählungen hat deutliche Hinweise ergeben, daß der Gesindedienst in Belm keineswegs gleichmäßig über die verschiedenen sozialen Schichten verteilt war. Um genauere Aussagen über den Stellenwert des Dienstes im Lebenslauf unterschiedlicher Gruppen zu machen, müssen die individuellen ‚Karrieren‘ in der Diachronie verfolgt werden.¹⁶ Dabei macht die räumlichen Mobilität es allerdings schwierig, eine genau definierte Personengruppe von der Kindheit bis zum Tode in unseren lokalen Quellen zu beobachten. Und gerade bei den Knechten und Mägden kam ein Ortswechsel häufiger vor als bei allen anderen Personengruppen. 61 % der Knechte und 57 % der Mägde, die der Zensus von 1858 registrierte, waren nicht in Belm getauft– das erweist die Verknüpfung mit der Familienrekonstitution. Schon die Tatsache, daß unter den Haushaltsvorständen und deren Ehefrauen wesentlich mehr am Ort geboren waren, deutet darauf hin, daß etliche zur Eheschließung in die Heimat zurückkehrten. Auch finden sich unter den Männern und Frauen, die in den Jahren nach einem Zensus heirateten, stets einige, die zwar innerhalb des Kirchspiels geboren waren, zur Zeit der Volkszählung sich aber nicht am Ort aufhielten, also wohl größtenteils auswärts Gesindedienst leisteten. Wie auch in anderen Regionen bei ländlichen Gesindepersonen– im Unterschied zu städtisch-zünftigen Handwerksgesellen– festgestellt wurde¹⁷,

¹⁵ Peter KRIEDTE - Hans MEDICK - Jürgen SCHLUMBOHM, *Industrialisierung vor der Industrialisierung. Gewerbliche Warenproduktion auf dem Land in der Formationsperiode des Kapitalismus* (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte 53). Göttingen 1977. S. 121 ff.

¹⁶ Das tut Renate DÜRR, *Mägde in der Stadt. Das Beispiel Schwäbisch Hall in der Frühen Neuzeit* (Geschichte und Geschlechter 13). Frankfurt/ New York 1995. S. 146 ff., 152 ff.: Von allen Frauen, die im 17. Jahrhundert in der Stadt Schwäbisch Hall starben, hatten 30 % jemals als Magd gedient; unter denen, die gedient hatten, waren die Töchter aus Familien der unteren Schichten deutlich über-, die aus den oberen Schichten unterrepräsentiert.

¹⁷ KUSSMAUL, *Servants* (wie Anm. 2), S. 57 ff.; MITTERAUER, *Gesindedienst* (wie Anm. 4), S. 202.

waren die Entfernungen zwischen Herkunfts- und Dienstort in der Regel nicht groß, sondern in wenigen Stunden Fußmarsch zurückzulegen.

Verfolgen wir den Weg derjenigen Männer und Frauen, die zwischen dem 1. Februar 1812 und dem 31. Dezember 1815 erstmals heirateten, zurück und ermitteln, wo und in welcher Position sie sich zur Zeit der Volkszählung im Januar 1812 aufhielten, so bestätigt sich das entschieden schichtspezifische Muster, das sich bereits in der Momentaufnahme der Volkszählungslisten abzeichnete. Gut drei Viertel der Großbauernkinder lebten 1812 als Kinder im Elternhaus, während mehr als drei Viertel der Nachkommen von Heuerleuten am Ort Gesinde oder auswärts waren. Die jungen Leute, die aus Kleinbauernfamilien stammten, nahmen eine Mittelstellung ein, folgten dabei aber mehr dem vollbäuerlichen Vorbild: die Mehrheit hielt sich im Elternhaus auf (Tab. 4).¹⁸

In allen drei Schichten gab es freilich eine Minderheit, die einen anderen Weg eingeschlagen hatte. 18 % der Kinder von Vollbauern waren Dienstboten in einem fremden Haushalt des Kirchspiels oder hielten sich auswärts auf, vermutlich als Knecht oder Magd in einem Nachbarkirchspiel,¹⁹ kehrten später aber zur Eheschließung zurück. (Diejenigen, die frühzeitig abgewandert waren und nicht zurückkamen, entgehen unserm Blick.) Mehr als doppelt so hoch war der Anteil der Kleinbauernkinder, die am Ort oder auswärts dienten. Umgekehrt lebten knapp 20 % der Heuerlingskinder noch im Elternhaus, obwohl sie bereits über 14 Jahre alt waren.

Innerhalb des hier betrachteten Personenkreises gab es einen geschlechtsspezifischen Unterschied bei den Kindern der Großbauern und Landlosen, nicht aber bei denen der Kleinbauern; freilich war dieser bei weitem nicht so ausgeprägt wie die Differenz zwischen den Schichten. In beiden sozialen Gruppen scheinen mehr Töchter als Mägde gedient, mehr Söhne zu Hause geblieben zu

¹⁸ Ein Landpfarrer im unfernen preußischen Kreis Herford machte 1831 das soziale Prestigedenken der Bauern dafür verantwortlich: „Kinder der Colonen [...] dürfen nicht dienen; nein, das wäre eine Schande, wenn der Vater Colon seine Kinder nicht groß füttern könnte.“ Zitiert bei Josef MOOSER, *Familie und soziale Plazierung in der ländlichen Gesellschaft am Beispiel des Kirchspiels Quernheim im 19. Jahrhundert*. In: Jürgen KOCKA u. a., *Familie und soziale Plazierung. Studien zum Verhältnis von Familie, sozialer Mobilität und Heiratsverhalten an westfälischen Beispielen im späten 18. und 19. Jahrhundert*. (Forschungsbericht des Landes Nordrhein-Westfalen 2953). Opladen 1980 S. 144 f.

¹⁹ Diejenigen jungen Männer, die Militärdienst leisteten, wurden bei dieser Volkszählung als besondere Gruppe erfaßt, auch wenn sie nicht am Orte weilten. Auf keinen der Bräutigame der Jahre 1812 bis 1815 traf das zu.

sein. Einige landlose Haushalte mögen den Sohn gebraucht haben, weil der Mann verstorben war.

Tabelle 4: Die Männer und Frauen, die zwischen dem 1. 2. 1812 und dem 31. 12. 1815 erstmals heirateten, nach ihrer Stellung im Haushalt zur Zeit der Volkszählung vom Januar 1812, sowie nach der Schichtzugehörigkeit ihrer Väter.

Stellung im Haushalt 1812	Schichtzugehörigkeit des Vaters									
	Großbauer		Kleinbauer		Heuerling/ Landlos		Sonstige/ unbekannt		Summe	
	Zahl	%	Zahl	%	Zahl	%	Zahl	%	Zahl	%
1. Im Elternhaus oder bei nahen Verwandten	30	76,9	12	60,0	13	18,8	1	4,8	56	37,6
2. Im Gesindedienst	4	10,3	7	35,0	40	58,0	19	90,5	70	47,0
3. In anderer Position ortsanwesend	2	5,1	-		2	2,9	-		4	2,7
4. Abwesend, obwohl im Kirchspiel Belm geboren	3	7,7	1	5,0	14	20,3	1	4,8	19	12,8
Summe Zeilen 1. bis 4.	39	100,0	20	100,0	69	100,0	21	100,0	49	100,0
Teilsomme Zeilen 2. und 4.	7	17,9	8	40,0	54	78,3	20	95,2	89	59,7
5. Abwesend und nicht im Kirchspiel Belm geboren	-	x	1	x	8	x	54	x	63	x

Anmerkung: Nicht in diese Tabelle aufgenommen wurden 1 Mann und 2 Frauen, die im Januar 1812 weniger als 15 Jahre alt waren.

Die wenigen Fälle in unserer ‚Stichprobe‘, wo Nachkommen von Bauern 1812 im Gesindedienst standen, lassen auf den ersten Blick keine klare Regel der Art erkennen, daß nur weichende Erben in den Dienst gingen, die künftigen Anerben unbedingt bis zur Heirat auf dem Stammhof blieben. Von den sieben Großbauernkindern, die zur Zeit des Zensus Dienstboten waren, übernahm einer später den elterlichen Hof, von den acht Kleinbauernkindern sogar drei. Eine genauere Betrachtung der jeweiligen Familienkonstellation läßt jedoch ein gewisses Verhaltensmuster erkennen. Bei den Anerben, die 1812 in Belm im Gesindedienst oder auswärts waren, fällt nämlich auf, daß ihr Stammhof zu diesem Zeitpunkt nicht von den eigenen Eltern, sondern von einem interimistischen Inhaber verwaltet wurde. Bei denjenigen Anerben und Anerbinnen unserer ‚Stichprobe‘, die 1812 auf dem elterlichen Hof, nicht als Gesinde auf einem fremden lebten, waren die Familienkonstellation und die Besitzerfolge durchweg anders. Bis auf eine Ausnahme übernahm das erbende Kind das Anwesen unmittelbar von den Eltern, wohnte und arbeitete also bis dahin im Haushalt des leiblichen Vaters und/oder der leiblichen Mutter, und diese führten

den Hof 1812 noch selber. Demnach zogen es offenbar Groß- und Kleinbauern vor, dasjenige Kind, das zum Anerben bestimmt war, ohne Unterbrechung auch während der Jugendzeit im Hause zu halten.²⁰ Nur in Ausnahmefällen ging ein Anerbe in den Gesindedienst, am ehesten dann, wenn die Eltern nicht mehr lebten und der Hof inzwischen anderweitig verwaltet wurde. Keine Auskunft geben unsere Quellen darüber, ob ein junger Mann eine solche Situation als Chance wahrnahm, die ihm erlaubte, eine andere Wirtschaft und andere Menschen näher kennenzulernen.

Ob für die nicht erbenden Kinder der Eintritt in den Gesindedienst eine Weichenstellung bedeutete, die die Aussicht auf Einheirat in einen anderen Hof verschlechterte²¹, oder ob im Gegenteil das Verlassen des Elternhauses bessere Möglichkeiten bot, eine solche Gelegenheit zu finden, läßt sich wegen der geringen Zahl der Fälle nicht eindeutig beantworten; doch spricht mehr für die erste als die zweite Vermutung, insbesondere bei den Kindern von Großbauern.

Gehen wir vier Jahrzehnte weiter und betrachten, wo sich zur Zeit der Volkszählung vom 3. Dezember 1852 diejenigen jungen Leute aufhielten, die in den sechs Jahren danach ihre erste Ehe eingingen, so zeigt sich zunächst, daß deutlich weniger im Gesindedienst standen, mehr als Kinder im Elternhaus und in anderen Positionen lebten. Vor allem unter den Kindern der Heuerleute gab es mit 45 % weit weniger, die Knechte und Mägde innerhalb des Kirchspiels oder auswärts waren (1812: 78 %); bei den Kindern von Großbauern lag dieser Anteil noch niedriger als zu Beginn des Jahrhunderts. Im Gegensatz dazu scheinen die Kinder kleiner Bauern vermehrt in den Dienst gegangen zu sein. Das änderte jedoch nichts daran, daß die große Mehrheit der Knechte und Mägde aus landlosen Familien stammten; von denen, die 1858 im Dienst standen und am Ort geboren waren, traf dies auf über 70 % zu (Tab. 5).

Ob die jungen Menschen die Phase zwischen der Vollendung des vierzehnten Lebensjahres und der Heirat in der Position des Kindes bei den Eltern oder aber in der des Knechts bzw. der Magd verbrachten, hing also vor allem

²⁰ Ähnlich war es in Österreich, jedenfalls bei größeren Bauern: Reinhard SIEDER - Michael MITTERAUER, *The reconstruction of the family life course: theoretical problems and empirical results*. In: Richard WALL (Hg.), *Family forms in historic Europe*. Cambridge 1983 S. 340; MITTERAUER, *op. cit.* in Anm. 9, S. 299.

²¹ In diesem Sinne MITTERAUER 1986, *op. cit.* in Anm. 9, S. 271.; Elisabeth CLAVERIE - Pierre LAMAISON, *L'impossible mariage. Violence et parenté en Gévaudan 17e, 18e et 19e siècles*. Paris 1982, S. 55 f.

von ihrer sozialen Herkunft, in geringerem Maße von ihrem Geschlecht, zum Teil auch von ihrer späteren Bestimmung als Anerbe oder weichendes Kind ab.

Tabelle 5: Die am Ort geborenen Gesindepersonen nach Geschlecht und Schichtzugehörigkeit ihrer Väter, 1858.

Geschlecht	Schichtzugehörigkeit des Vaters				Summe
	Großbauer	Kleinbauer	Heuerling/ Landlos	Sonstige/ unbekannt	
Personen					
männlich	4	8	62	13	87
weiblich	11	5	60	6	82
Summe	15	13	122	19	169
%					
männlich	4,6	9,2	71,3	14,9	100,0
weiblich	13,4	6,1	73,2	7,3	100,0
Summe	8,9	7,7	72,2	11,2	100,0

Zu fragen bleibt allerdings, wie groß der Unterschied zwischen dem Dienst in fremdem Haus und dem Leben bei den Eltern tatsächlich war.²² Denn wir wissen allgemein, daß die Kinder auf dem Lande bei der Arbeit zu helfen hatten. Das indirekt proportionale Zahlenverhältnis zwischen herangewachsenen Kindern und Dienstboten bestätigt das für Belm.

Nach der Dienstboten-Ordnung für den Landdrostei-Bezirk Osnabrück vom 28. April 1838 hatten Knechte und Mägde „treu, fleißig und aufmerksam“ *alle* Arbeiten zu verrichten, die ihnen aufgetragen wurden; sie schuldeten „der Herrschaft Treue, Ehrerbietung und Gehorsam“ und durften sich ohne Erlaubnis nicht vom Hause entfernen. Pflicht der Herrschaft war es, „den Dienstboten zum sittlichen Betragen anzuhalten“.²³ Gewiß waren Kinder dem Vater und der Mutter in ganz ähnlicher Weise untergeordnet, sowohl was die Arbeit als das ‚sittliche Betragen‘ anging. Nicht unwichtig ist freilich der Unterschied, daß man für das Gesinde– anders als für die Kinder– zunehmend detaillierte Rechtsvorschriften als erforderlich ansah. Schon 1766 war für das Fürstbistum Osnabrück eine „Gesinde-Verordnung“ erlassen worden. Mehr als das Verhältnis zwischen Eltern und Kindern schien das zwischen Herrschaft und Dienstboten

²² Dazu auch Reinhard SIEDER, *Sozialgeschichte der Familie* (Edition Suhrkamp 1276). 1987 S. 53 ff., vgl. 38 ff.

²³ Abgedr. in Christian Hermann EBHARDT (Hg.), *Gesetze, Verordnungen und Ausschreiben für das Königreich Hannover aus dem Zeitraume von 1813 bis 1839*. 8 Bde. Hannover 1839–1840. Bd. 1 S. 119 Art. 30 f., 37, 40.

rechtlicher Regelungen fähig und bedürftig: Daß Knechte und Mägde sich oft nicht so verhielten, wie sie sollten, war der Grund für die Verordnungen.²⁴ Natürlich konnten die Herrschaften auch mit Hilfe solcher Rechtsvorschriften das ‚sittliche Betragen‘ der Dienstboten nicht gewährleisten; das belegt schon die Tatsache, daß unter den ledigen Müttern viele Mägde, unter den außer-ehelichen Vätern zahlreiche Knechte waren. Freilich gibt es wenig Grund zu der Annahme, daß in dieser Hinsicht Eltern gegenüber den herangewachsenen Töchtern und Söhnen in ihrem Hause eine effektivere Kontrolle ausübten.

Wesentliches Spezifikum des Gesindes scheint zu sein, daß es neben Kost und Unterkunft einen Lohn für seine Arbeit erhielt. Dieser wurde in Geld gezahlt, konnte aber teilweise auch aus Naturalien bestehen– z. B. aus Leinen, Kleidungsstücken oder dem Ertrag eines kleinen Ackerstücks, das mit Flachs oder Korn besät wurde. Die Löhne waren von Kirchspiel zu Kirchspiel verschieden; männliche Dienstboten erhielten mehr als weibliche, „Jungens“ weniger als ausgewachsene „Knechte“. Freilich muß der Gegensatz zu der unbezahlten Arbeit der Kinder nicht immer scharf gewesen sein. Wenn die nicht-erbenden Kinder der Bauern eine ‚Aussteuer‘ erhielten, kann sich dabei der Gedanke einer Vergütung für geleistete Arbeit mit dem der Abgeltung von Erbansprüchen verbunden haben.²⁵

Grundlegend für die Beziehung zwischen Herrschaft und Gesinde– und zentraler Unterschied zu der zwischen Eltern und Kindern– war, daß es sich um

²⁴ Vgl. dazu allgemein Rainer SCHRÖDER, *Das Gesinde war immer frech und unverschämt. Gesinde und Gesinderecht vornehmlich im 18. Jahrhundert*. Frankfurt am Main 1992; Thomas VORMBAUM, *Politik und Gesinderecht im 19. Jahrhundert, vornehmlich in Preußen 1810-1918*. (Schriften zur Rechtsgeschichte 21). Berlin 1980; Silke GÖTTSCHE, *Beiträge zum Gesindewesen in Schleswig-Holstein zwischen 1740 und 1840* (Studien zur Volkskunde und Kulturgeschichte Schleswig-Holsteins 3). Neumünster 1978, S. 20 ff.; Klaus TENFELDE, *Ländliches Gesinde in Preußen. Gesinderecht und gesindestatistik 1810 bis 1861*. *Archiv für Sozialgeschichte* 19, 1979 S. 199 ff.; Ute GERHARD, *Verhältnisse und Verhinderungen. Frauenarbeit, Familie und Rechte der Frauen im 19. Jahrhundert* (Edition Suhrkamp 933), Frankfurt am Main 1978 S. 52 ff.; Jürgen KOCKA, *Arbeitsverhältnisse und Arbeiterexistenzen. Grundlagen der Klassenbildung im 19. Jahrhundert* (Geschichte der Arbeiter und der Arbeiterbewegung in Deutschland seit dem Ende des 18. Jahrhunderts 2). Bonn 1990, S. 125 ff. - Zu Konflikten zwischen Herrschaft und Gesinde in einem holsteinischen Gutsbezirk im 19. Jahrhundert: Karl-Sigismund KRAMER - Ulrich WILKENS, *Volksleben in einem holsteinischen Gutsbezirk. Eine Untersuchung aufgrund archivalischer Quellen* (Studien zur Volkskunde und Kulturgeschichte Schleswig-Holsteins 4). Neumünster 1979, S. 321 ff.

²⁵ 25 Vgl. dazu aufgrund österreichischen Materials MITTERAUER, *Formen* (wie Anm. 9), S. 277 ff.

ein zeitlich befristetes Vertragsverhältnis handelte. Die Gesinde-Verordnung von 1766 sah eine halbjährige Dauer des Dienstes als Regel vor, die Dienstboten-Ordnung von 1838 höchstens ein Jahr. Doch ging die Tendenz beider Erlasse dahin, die Mobilität des Gesindes durch lange Kündigungsfristen– bei deren Nicht-Einhaltung der Vertrag stillschweigend verlängert wurde– sowie durch Strafbestimmungen gegen das Abwerben von Dienstboten einzuschränken.

Wieweit machten die Knechte und Mägde von der Möglichkeit, die Stelle zu wechseln, Gebrauch? Blieben sie gewöhnlich nur ein Jahr bei einem Herrn, wie es anscheinend in England die Regel und in Österreich nicht selten war,²⁶ oder verbrachten viele ihre gesamte Dienstzeit in demselben Haushalt? Eine genaue Antwort könnte nur eine Serie von jährlichen Volkszählungslisten geben, wie sie für das Kirchspiel Belm nicht existiert. Einen Einblick erhalten wir jedoch, wenn wir dem Weg der jungen Männer und Frauen folgen, die sowohl im Zensus von 1852 wie in dem von 1858 als Knechte und Mägde registriert sind. Einige blieben in der Tat die ganzen sechs Jahre bei demselben Herrn. Doch waren das nur 15 von 64, also weniger als ein Viertel unserer ‚Stichprobe‘, von den Mägden 30 %, von den Knechten 20 %. Demnach wird nur eine kleine Minderheit die gesamte Zeit vom Verlassen des Elternhauses bis zur Heirat bei demselben Bauern gedient haben; die große Mehrheit hatte mehrere Stellen. Andererseits ist der Anteil derer, die sechs Jahre auf demselben Hof blieben, so hoch, daß ein jährlicher Wechsel kaum die Regel gewesen sein kann.

Wie fanden die jungen Menschen eine Stelle als Gesinde? Naheliegender scheint, daß viele einfach aus dem Heuerlingskotten ihrer Eltern in das Haupthaus ihres Bauern zogen, also bei dem Colon den Dienst antraten, auf dessen Hof der Vater als Heuermann lebte und arbeitete. Die Volkszählungsliste von 1858, verknüpft mit der Familienrekonstitution, zeigt jedoch, daß dies überraschend selten vorkam. 43 landlose Eltern hatten damals 62 Kinder, die Dienstboten im Kirchspiel Belm waren. Nur 10 von diesen Knechten und Mägden dienten bei demjenigen Bauern, zu dessen Hof ihre Eltern gehörten; kaum ein Sechstel blieb also den Eltern und deren Lebenskreis so nahe. Die allermeisten arbeiteten gerade nicht auf dem Hof, dem ihre Eltern verpflichtet waren. Wäre es möglich, auch diejenigen zu berücksichtigen, die zum Gesindedienst nach auswärts gingen, fiel diese Mehrheit fraglos noch größer aus. Die

²⁶ KUSSMAUL, *Servants* (wie Anm. 2), S. 49 ff., 85 ff.; MITTERAUER, *Gesindedienst* (wie Anm. 4), S. 190, 194, 199 f.; MITTERAUER, *Formen* (wie Anm. 9), S. 282 ff. Ähnlich für Holstein KRAMER - WILKENS, *Volksleben* (wie Anm. 24), S. 331 ff.

Ursache dafür war nicht, daß der Bauer, bei dem die Eltern Heuerleute waren, kein Gesinde des betreffenden Geschlechts benötigte, etwa weil er genügend eigene Kinder in arbeitsfähigem Alter hatte; in gut zwei Drittel dieser Fälle beschäftigte der Bauer vielmehr eine ‚hoffremde‘ Person als Knecht bzw. Magd. Offenbar strebten die jungen Leute, wenn sie das Elternhaus verließen, selber ein Stück weit fort, entweder in ein benachbartes Kirchspiel oder doch auf einen anderen Hof.

Die Lebensphase, die man als Knecht oder Magd verbrachte, war entschieden auf zeitlich begrenzte Verpflichtungen und Rechte angelegt, nicht auf langfristige Kontinuität. Diese Zeitspanne war von erhöhter Mobilität gekennzeichnet: Viele gingen in ein anderes Kirchspiel; die meisten dienten nacheinander mehreren Herren. Die große Mehrzahl löste sich beim Verlassen des Elternhauses zugleich aus dem Hof, zu dem die Eltern als Heuerleute gehörten, und unterbrach damit die Kontinuität ‚nach rückwärts‘, zu der bisherigen Umgebung. Ebenso wenig wurde der Gesindedienst dazu genutzt, eine Kontinuität ‚nach vorwärts‘ zu stiften: Nur sehr wenige ließen sich am Ende der Dienstzeit, nach der Heirat, als Heuerleute auf dem Hof nieder, wo sie als Knecht oder Magd gearbeitet hatten. Die Beziehung des Dienstboten zu seinem Bauern diente kaum dazu, eine dauerhafte Verbindung zu schaffen, die in ein Heuerlingsverhältnis zwischen den Beteiligten mündete.

Trotzdem wurden durch den Dienst wichtige Voraussetzungen für die anschließende Familiengründung geschaffen, und das in mehrfacher Hinsicht. Zwar waren die jungen Menschen von Kind auf an Arbeit gewöhnt; doch nachdem sie etwa ab dem Alter von vierzehn Jahren voll in die Pflichten der Erwachsenen einbezogen wurden, erwarben sie in der Gesindephase die Arbeitserfahrung, die gerade für das künftige Überleben eines eigentumslosen Haushalts unentbehrlich war. Nicht zuletzt mußten die jungen Männer und Frauen, die von ihren Eltern keine Mitgift zu erwarten hatten, während dieser Zeit aus ihrem geringen Lohn oder durch zusätzliche Arbeit die Mittel zur Gründung eines Hausstands ansammeln. So wird verständlich, daß die Braut eines Heuerlings in der Regel mehrere Jahre älter war als die eines Vollbauern, wurde doch die Mitgift der letzteren relativ unabhängig von ihrem Alter – und wohl auch von ihrer bisherigen Arbeitsleistung – aus dem elterlichen Hofe bestritten. Der künftige Heuermann diente im Durchschnitt noch länger als seine Braut, wenn er auch in der Regel früher heiraten konnte als die meisten Erben großer Höfe. Der Befund des sozial differenzierten Gesindedienstes fügt sich also zu dem schichtspezifischen Muster des Heiratsalters.

Obwohl der Dienst im fremden Haus kein lebenslanger Status war, wies er in dieser Gesellschaft ausgeprägter sozialer Ungleichheit entschieden die Züge einer klassenspezifischen Erscheinung auf. Die landlosen Familien zogen ihre Kinder groß, bis sie als voll arbeitsfähig galten, und mußten die Kosten dafür im Rahmen ihrer Familienwirtschaft aufbringen: Die Mehrheit der Kinder unter vierzehn Jahren lebte in eigentumslosen Haushalten. Waren die Kinder soweit herangewachsen, daß sie voll in den Kreis der Arbeitspflichten einbezogen wurden, verließ die Mehrzahl die landlosen Eltern und stellte ihre jugendliche Kraft den Bauern gegen Unterkunft, Verpflegung und einen bescheidenen Lohn zur Verfügung. So lebten und arbeiteten die Altersgruppen von fünfzehn Jahren bis Mitte/Ende zwanzig mehrheitlich in den Haushalten der Bauern. Danach heirateten die jungen Menschen und ließen sich als Heuerleute nieder, mit einem vom Bauern getrennten Haushalt, doch durch Arbeitsverpflichtung ihm weiter verbunden; nun zogen sie wiederum Kinder auf. So vorteilhaft dieser asymmetrische Austausch von Arbeitskraft zwischen bäuerlichen und eigentumslosen Familien für die Bauern war, er hatte auch für die Landlosen insofern einen Sinn, als er ihnen die Möglichkeit gewährte, zu heiraten, eine Familie zu gründen und Kinder zu haben; alternative Wege dazu eröffneten sich erst allmählich im Laufe des 19. Jahrhunderts. In Belm lebten 1858 einige Dutzend junge Mädchen und Burschen als „Zigarrenmacher/in“ oder „Fabrikarbeiter/in“, und seit den 1830er Jahren wanderten Hunderte aus, um in Amerika eine Neue Welt zu suchen.

LA DOMESTICITÉ DANS LE CONTEXTE SOCIO-ÉCONOMIQUE DE LA POLOGNE

MALGORZATA KAMECKA

Le ménage dont la domesticité constitue une partie considérable, ne fait que depuis peu l'objet de recherches historiques en Pologne. C'est dans les vingt dernières années qu'ont été publiés les travaux concernant les domestiques du point de vue des structures socio-démographiques, du sexe, de l'âge, de l'état civil.

Les inexactitudes des archives et le manque de sources provenant de représentants de ce groupe socio-professionnel expliquent que le bagage de l'historiographie polonaise, malgré des progrès sensibles, paraisse modeste, surtout si on le compare à celui des autres pays. Ces études, consacrées aux domestiques des deux sexes, sont d'autant plus précieuses qu'elles témoignent de l'attention que l'historien porte à un groupe qui, parfois, n'apparaît pas dans les sources. Cependant certains documents témoignent de la structure démographique des domestiques : les *Status Animarum*, les recensements de population, des factures, inventaires et relevés de biens, des inventaires et testaments, des registres judiciaires ou fiscaux ainsi que des registres urbains et ruraux où sont parfois transcrits les textes des contrats de travail. La littérature est également une source.

La présente analyse se donne pour l'objectif de faire le point de l'état des connaissances acquises grâce aux recherches des vingt dernières années. Comme il est impossible de présenter la totalité des ouvrages consacrés à la domesticité, je me contenterai d'en mentionner quelques-uns qui marquent une étape importante dans la prise de connaissance du rôle, de la condition et de la place des domestiques.

Il est assez difficile de déterminer avec précision le nombre total des domestiques urbains par suite de la carence des statistiques. On peut cependant

admettre, sans grand risque d'erreur, que ce groupe socio-professionnel était l'un des plus nombreux. On comprendra aisément que le nombre des domestiques devait connaître des oscillations sensibles au gré des périodes d'abondance et de bien-être ou des crises et des années de stagnation économique. De cela, nous avons des preuves grâce aux registres de capitation pour les années 1590-1699 qui permettent de reconstituer et d'évaluer les dimensions de cette catégorie professionnelle. En effet ils supposent l'immatriculation de toute personne habitant à l'intérieur des murs de chaque ville, sauf les enfants de moins de 10 ans. Les analyses de A. Karpinski et S. Waszak montrent que le pourcentage des domestiques (à l'exception des apprentis qui avaient chez leurs maîtres des fonctions de domesticité aussi bien que professionnelles) par rapport à la totalité des personnes recensées était de 16,4 % à Lublin (1680), 17,7 % à Cracovie (1699), 20,9 % à Lvov (1662), 26,2 % à Poznan (1590) et 27,5 % (1659) dans la Vieille Varsovie¹.

Le pourcentage relativement plus grand de Poznan et de Varsovie ne tient pas à la spécificité de ces villes mais plutôt de la date antérieure de recensement. On peut supposer que les proportions étaient analogues à Lublin, Cracovie ou Lvov à la fin du XVIe et dans la première moitié du XVIIe siècle, avant le grand effondrement démographique et économique. Les groupes de domestiques les plus grands se trouvaient évidemment dans les quartiers riches. Dans la Vieille Varsovie, en 1659, il y avait 33 % de domestiques dans les maisons situées au centre, près de la place du marché, et seulement 13% dans les maisons moins riches. On observe la même relation entre richesse du maître et nombre des domestiques à Poznan où nombre de maisons ne comptaient qu'un apprenti ou domestique, mais où d'autres familles employaient 7, 8 et même 10 personnes. A Gdansk, on relève des familles qui embauchaient 12-15 apprentis et domestiques. Le nombre des domestiques dans les ménages était donc divers et dépendant de la richesse des habitants de la ville et de la fonction dont devait s'acquitter le domestique.

Ce groupe était dominé par les femmes. Dans toutes les villes décrites par A. Karpinski, elles constituaient plus des 4/5 de la totalité des domestiques recensés. Elles étaient 83% dans la Vieille Varsovie et 91% à Poznan². Ce qui signifie que, dans chacune des villes - Cracovie, Vieille Varsovie, Lublin, Poznan, Lvov - une femme sur 2 ou 3 travaillait comme domestique dans une fa-

¹ A. KARPINSKI, *Kobieta w miescie polskim*, Varsovie 1995, p. 85.

² A. KARPINSKI, *Zenska sluzba domowa w miastach polskich w drugiej polowie XVI i XVIIw. Nedza i dostatek na ziemiach polskich*, p. 41-55.

mille urbaine. Les tarifs de la capitation permettent d'évaluer avec beaucoup de précision combien de servantes en moyenne habitaient dans une propriété urbaine. A Cracovie, vers la fin du XVIIe siècle, il y avait une domestique d'entretien ménager dans presque chaque maison, à Poznan et dans la Vieille Varsovie en 1590 et 1659, trois servantes en moyenne pour deux maisons. C'est à Lvov en 1662, qu'on relève le plus grand nombre de servantes : presque trois dans chaque maison. Ce phénomène tient à la richesse de la bourgeoisie locale et à l'état du bas peuple dans les villes qui n'ont pas beaucoup souffert lors de la guerre avec la Suède.

La détermination approximative du nombre des domestiques dans chaque maison urbaine recensée indique des proportions, mais ne permet pas de préciser combien de femmes étaient employées dans un ménage moyen d'artisan ou de marchand. En effet, la quantité de ménages dépassait largement le nombre des immeubles inscrits dans les registres. Les statistiques élaborées par S. Waszak sont d'une grande utilité car elles permettent de décrire l'état de choses à Poznan vers la fin du XVIe et du XVIIe siècle : sur 422 ménages employant des servantes en 1590 (soit 54 % du total des ménages), 55,6 % employaient une seule servante, 35,7 % en avaient deux, 7,8 % , trois et seule-ment 0,9 % en avaient quatre ou plus. Les familles qui en employaient le plus (deux en moyenne) étaient celles de marchands et de pharmaciens. Dans les familles de cordonniers, il y avait, en moyenne, une servante. Les données de S. Waszak confirment le processus de paupérisation de la bourgeoisie de Poznan vers la fin du XVIIe siècle. Dans 301 ménages, presque 70 % n'avaient alors qu'une servante, 21 % en avaient deux et 9 % - trois.³ Les familles qui en employaient plus de trois avaient disparu. Malheureusement, nous ne disposons pas de statistiques détaillées pour les autres villes. Généralement, c'étaient les ménages comportant une à trois servantes qui dominaient. Les plus riches employaient même 4-5 servantes, sans parler des apprentis.

Cezary Kuklo, qui étudie le degré de féminisation des ménages dans les villes polonaises vers la fin du XVIIIe siècle, remarque que le nombre des domestiques était différent selon le sexe du chef de ménage. A Cracovie, le ménage géré par une femme emploie deux domestiques en moyenne, celui qui est géré par un homme, trois. A Varsovie, les proportions atteignent respectivement 1,8 et 2,3 personnes. Dans la structure démographique de Praszka qui

³ Voir A. KARPINSKI, *op. cit.* note 2, p.41-55.

n'était, vers la fin du XVIIIe siècle, qu'une petite localité, Cezary Kuklo aperçoit peu de domestiques dans les ménages.⁴

L'état des documents qui nous restent interdit de déterminer de façon détaillée les milieux et les régions d'origine des servantes dans les grandes villes de Pologne. De quelques centaines d'exemples, il résulte que presque deux sur trois d'entre elles étaient d'origine urbaine et seulement une sur trois d'origine rurale, ce qui infirme la thèse de l'origine purement populaire des servantes. Beaucoup d'entre elles appartenaient à des familles artisanales de province assez aisées : être en service dans une ville signifiait pouvoir faire carrière. Parmi les servantes, on peut trouver également des pupilles et des parentes des employeurs, ainsi que des élèves des établissements de charité. On a noté aussi quelques personnes de la noblesse.⁵

La détermination de l'âge et de l'état-civil des servantes pose des problèmes. Comme dans d'autres pays, elles commençaient leur service à l'âge de 10-12 ans. Parmi les aides-ménagères, il y avait aussi un groupe important de femmes âgées, de veuves ayant des enfants adultes, de vieilles filles terminant de longues années de service. Les analyses permettent de constater la prédominance des célibataires d'environ 15-25 ans parmi les servantes. On rencontrait rarement des femmes mariées.

Elles étaient affectées à de simples travaux dans le ménage. Les cuisinières devaient avoir un peu plus de savoir-faire. Un autre groupe effectuait des travaux plus autonomes: les femmes qui s'occupaient de la vente de l'alcool, les femmes qui surveillaient l'ordre et la propreté de l'appartement et de l'atelier. Seuls de riches artisans et marchands pouvaient se permettre d'employer une nourrice. Une partie des femmes trouvait emploi dans l'artisanat.

Il est impossible de déterminer le temps de travail d'une servante. En effet, nos informations sont isolées et ne peuvent qu'indiquer certaines tendances ou régularités. Conformément à la juridiction, aucun citoyen ne pouvait employer un domestique pour moins de 6 - 12 mois. Il arrivait qu'une servante qui voulait quitter son maître avant terme, fût tenue d'obtenir l'autorisation d'un juge. De nombreux exemples indiquent que l'on respectait généralement cette période de 6 mois de domesticité. Cependant il y en eut qui changèrent de maîtres jusqu'à 5 fois par an. Cette grande fluctuation tenait soit à des relations difficiles avec le

⁴ C. KUKLO, Z problematyki badan nad feminizacja gospodarstw domowych w miastach polskich u schylku XVIII w. przy uzyciu komputera. *Pamiętnik XV Powszechnego Zjazdu Historyków Polskich*, t. II, Gdansk-Torun 1995, p. 77-83.

⁵ Voir A. KARPINSKI, *op. cit.* note 2, p. 41-55.

maître, soit à un manque de qualification, soit à la mort du maître, soit au mariage. Mais malgré ces changements fréquents, nous savons aussi que de nombreuses femmes restaient en service une quinzaine d'années ou plus.

Les représentantes de ce groupe logeaient habituellement dans les annexes, au grenier, ou en sous-sol. Certaines recevaient même leur logement en usufruit. L'employeur était obligé de fournir vêtements et chaussures à ses domestiques ; il leur donnait l'équivalent en argent, ou bien des affaires usagées dont il n'avait plus besoin. Le montant de la rémunération dépendait entre autres des spécifications du contrat d'embauche, de l'honnêteté du maître et de la qualification de la servante. Mais de toute façon les gages n'étaient pas élevés, même les servantes les mieux payées ne pouvaient pas vivre de façon indépendante. Dans les grandes villes comme Cracovie ou Varsovie la vie était chère et les frais ne cessaient d'augmenter. Les servantes pouvaient compter aussi sur une aide de la part des autorités municipales, des institutions de charité, des personnes privées. Le plus souvent, elles recevaient des dons lors de leur mariage. Certaines servantes comptaient aussi sur leurs employeurs pour les frais de la noce et ceux du trousseau. Ces procédés étaient assez répandus dans les familles riches, comme à Cracovie.

Les différences de rétributions reçues par les servantes se reflètent dans leurs inventaires après décès et leurs testaments. Les relations entre employeurs et servantes affectaient le statut et les conditions de travail de ces dernières. Ces relations étaient souvent patriarcales, comme on le constate dans les testaments où pouvait s'exprimer la reconnaissance des maîtres pour la fidélité des domestiques. Il y a encore d'autres preuves de la familiarité et de l'amitié avec les subalternes: témoignages des maîtres auprès des tribunaux, soins en cas de maladie, prise en charge des frais de noces ou d'enterrements, ou encore lorsqu'était assuré un emploi à long terme. Mais nombre de bourgeois traitaient leurs servantes moins bien. En témoignent de nombreuses accusations de vol, souvent sans fondement, des retards de paiement, des violences.

La vie sexuelle des servantes, à l'image de celle des autres femmes du bas peuple, était généralement très libre. Elle résultait du type de travail qui était le leur. Elles étaient nombreuses, d'accès facile, et constituaient donc l'objet d'intérêt d'un grand nombre d'hommes seuls. Les femmes n'essayaient d'ailleurs pas d'éviter les contacts qui pouvaient aboutir à un mariage avantageux. Dans les registres judiciaires, les servantes figurent aussi bien comme victimes de violence (proxénétisme, viol, séduction), que comme accusées (d'infanticide, d'adultère ou de prostitution). Leurs contacts avec les marginaux, le bas niveau de leur

stabilisation professionnelle, l'incertitude de leur demain et l'improbabilité qu'elles améliorent sensiblement leur situation matérielle, expliquent la fréquence des conflits des servantes avec la loi. Les études que M. Kamler a consacrées à la structure et aux dimensions des milieux de délinquants à Poznan, Cracovie et Lublin montrent que 33 % des criminelles (infanticides, prostituées, voleuses), appartenaient au milieu des servantes. D'autre part, elles-mêmes pouvaient devenir victimes : violées, battues, volées.

L'existence de nombreux partenaires, la prostitution et le concubinage prolongé se concluaient souvent par une grossesse, par la mise au monde d'un enfant non-voulu, par un licenciement. Peu de servantes mères d'enfants illégitimes réussissaient à se faire payer une pension alimentaire. On a vu paraître dans les dernières années des travaux intéressants, de Maria Sierocka-Pospiech⁶ et de C. Kuklo⁷ entre autres, sur les enfants trouvés et adultérins.

Il est difficile d'établir la profession des mères d'enfants illégitimes, mais nous savons qu'elles étaient surtout des servantes. Ces mères, employées dans la Vieille Varsovie comme domestiques restaient anonymes car elles appartenaient à un segment de la population immigré, mobile, et peu connu alors du clergé des paroisses.

Du fait de leur pauvreté, de leur faible qualification et de leur faible stabilisation professionnelle et parce qu'il était difficile pour elles de fonder une famille et trop courant de se trouver en conflit avec la loi et les coutumes, rares étaient celles qui pouvaient espérer une promotion sociale et matérielle, qu'elles trouvaient surtout dans un mariage avantageux. Peu d'entre elles réussissaient à se marier. Pour les autres, la possibilité de réussite provisoire dépendait entre autres du bon ou mauvais concubinage ou de l'argent. A la suite d'une maladie, d'une infirmité ou d'un crime, nombre d'entre elles devenaient déclassées, mendiantes ou prostituées. C'était le prix à payer pour leur indépendance relative.

Les servantes urbaines formaient un groupe complètement désorganisé. Ni au XVIe, ni au XVIIe siècle rien ne fut fait pour les regrouper dans un corps de métier susceptible de défendre leurs intérêts ou de leur donner un esprit de corps. Elles étaient condamnées à dépendre totalement de leurs employeurs. Mais, logées et nourries, les servantes avaient une meilleure situation matérielle que les représentantes des autres groupes du bas peuple. La présence de

⁶ M. SIEROCKA-POSPIECH, *Podrzutki i dzieci nieslubne w Starej Warszawie w XVII w. (skala zjawiska), Nedza i dostatek...*, p.75-82.

⁷ C. KUKLO, *Dzieci nieslubne i podrzutki w warszawskiej parafii Sw. Krzyza w XVIII w., Roczniki Humanistyczne Tom XXXV, zeszyt 2, 1987, p.305-316.*

nombreux domestiques était aussi une des caractéristiques de la structure sociale du village dans l'Europe préindustrielle. C'était un phénomène considéré comme naturel alors que dominaient les ménages à structure nucléaire.

Le problème des domestiques ruraux resta ignoré - autant que celui des domestiques urbains - jusque dans les années 1970-1980. C'est alors qu'ils commencèrent à susciter l'intérêt de certains chercheurs comme A. Izydorczyk-Kamler,⁸ Z. Kwasny⁹ et M. Kopczynski,¹⁰ à partir des registres paroissiaux. Ceux-ci énuméraient la famille la plus proche du maître, les parents et les étrangers, parmi lesquels les plus nombreux étaient les domestiques. En Silésie, au XVIIIe et dans la première moitié du XIXe siècle, ils constituaient même 80% des étrangers dans les ménages.

Le service, chez un paysan, commençait dès la conclusion du contrat. Les domestiques entraient dans une famille paysanne, se soumettant à l'autorité du chef de famille: ils avaient un statut identique à celui des membres mineurs de la famille, avec cependant des devoirs plus nombreux, inscrits dans le contrat de travail.

Payer les domestiques était le devoir du maître. En cas de décès du maître, son héritier était tenu de respecter tous les points du contrat. Les valets de ferme étaient autorisés à quitter le ménage avant l'expiration de leur contrat s'ils n'avaient pas été payés. On relève dans les documents qu'ils se plaignaient de ne pas être payés comme ceux des villes. Les tribunaux se prononçaient en faveur des valets non payés. Comme raison de non-paiement, les maîtres citaient le plus souvent la paresse ou le travail malhonnête.

Embaucher un valet de ferme signifiait en quelque sorte investir. Il faut donc supposer que les employeurs s'intéressaient en priorité aux personnes en bonne forme physique et jeunes - d'une vingtaine d'années. Vers la fin du XVIIIe siècle en Cujavie par exemple, il y avait beaucoup plus d'hommes dans les villages : 163 hommes pour 100 femmes. Cette proportion défavorable pour les femmes s'accroît avec l'âge et atteint plus de 200 hommes pour 100 femmes.

⁸ A. IZYDORCZYK-KAMLER, *Pozycja sluzby w rodzinie chlopskiej w XVI i w pierszej polowie XVII w.* In: J. TOPOLSKI (ed.), *Studia nad gospodarka, spoleczenstwem i rodzina w Europie poznofeudalnej*. Lublin 1987.

⁹ Z. KWASNY, *Rodzina chlopska na Slasku w XVIII i w pierwszej polowie XIX w.*, *Pamietnik XV Powszechnego Zjazdu Historykow Polskich*, tom II Gdansk-Torun 1995, p.23-32.

¹⁰ M. KOPCZYNSKI, *Sluzba na wsi kujawskiej u schylku XVIII w.*, *Pamietnik XV Powszechnego Zjazdu Historykow Polskich*, tom II, Gdansk-Torun 1995.

Quant aux domestiques, les femmes étaient le plus souvent âgées de 15 à 20 ans, les hommes, de 20 à 24 ans. Le valet de ferme pouvait être puni pour mauvais travail mais on n'avait pas le droit de le licencier. En effet, certains travaillaient mal exprès pour être transférés chez un autre employeur.¹¹

Dès qu'engagé, le valet promettait d'être fidèle et d'obéir à son maître qui, à son tour, le prenait sous sa tutelle. Ce qui différençait le valet des autres membres de la famille paysanne, c'était le fait d'être recruté contre gages ainsi que la possibilité de se présenter devant le tribunal au cas où les conditions du contrat ne seraient pas respectées. A l'image des enfants mineurs du maître, les domestiques n'étaient pas responsables matériellement des dommages qu'ils auraient provoqués. En cas de vol commis par un domestique, la responsabilité revenait au maître qui pouvait retenir sur ses gages le montant de la perte qu'il avait subie.

Il est difficile de cerner l'opinion que les maîtres avaient du mariage de leurs domestiques, mais elle aurait été plutôt défavorable. Il est cependant des cas où le valet épousait la fille du maître. Les domestiques étaient le plus souvent célibataires. Les documents ne disent pas si les domestiques restaient en service après s'être mariés. Le mariage permettait probablement de quitter le service avant l'expiration du contrat. En Cujavie, les femmes restaient généralement en service jusqu'au mariage. Entre les servantes de 20-29 ans et celles de 30-39 ans, on constate une baisse d'effectifs de 70 %. Pour les hommes, la baisse est de 50 %.¹²

L'âge moyen au mariage était probablement de 20-24 ans pour les femmes et de 25-29 ans pour les hommes ; c'est à l'issue de ces périodes que le pourcentage des domestiques commence à baisser sensiblement.

Selon A. Izydorzyc-Kamler, les documents ne confirment pas la subordination totale des domestiques au paysan. Au contraire, les domestiques bénéficiaient parfois d'un meilleur statut que les membres mineurs de la famille paysanne.¹³

La domesticité à la campagne était un phénomène courant, concernant surtout les jeunes, comme ailleurs en Occident. Il est probable que plus de la moitié des filles paysannes étaient en service. La campagne constituait une réserve de domestiques. Se placer ne déplaisait pas aux jeunes gens : servir dans

¹¹ Voir M. KOPCZYNSKI, *op. cit.* note 10.

¹² Voir M. KOPCZYNSKI, *op. cit.* note 10.

¹³ Voir A. IZYDORCZYK-KAMLER, *op. cit.* note 8.

un milieu noble ou paysan n'était ni honteux ni dépréciatif, ce qui explique que ce fut là un phénomène courant. Les domestiques faisaient partie du ménage et partageaient le toit et la table avec leur maître.

Les recherches des dernières années prouvent que les domestiques urbains et ruraux sont un trait essentiel du portrait démographique de l'ancienne société polonaise, un élément inséparable du ménage. Il témoignait de sa taille, de son caractère, de sa situation matérielle et des relations entre ses membres.

LA DOMESTICITÉ EN POLOGNE À LA FIN DU XVIII^E SIÈCLE

Premiers résultats des recherches

CEZARY KUKLO

Je voudrais compléter la présentation que Mme Malgorzata Kamecka fait, dans ce même volume, de la domesticité polonaise par quelques remarques d'ordre plus général mais aussi à la lumière des premiers résultats de mes propres recherches. Les domestiques qui cherchaient du travail à la campagne étaient assez nombreux et ils constituaient au XVIII^e siècle environ 15% de la population.¹ Dans les régions plus développées du point de vue économique, ils représentaient même de 23 % à 27 %.² Ce pourcentage était moindre dans les régions pauvres et défavorisées, par exemple dans les campagnes de Masovie.³

¹ Voir J. TOPOLSKI, *Polozenie i walka klasowa chlopów w XVIII w. w dobrach arcybiskupstwa gnieznienskiego* [Situation et la lutte des classes des paysannes dans l'archevêché de Gniezno au XVIII^e siècle]. Varsovie 1956, p. 132-133; H. MADUROWICZ-URBANSKA - A. PODRAZA, *Z problematyki rozwarstwienia wsi w Polsce XVIII w.* [La différenciation de la campagne en Pologne au XVIII^e siècle], *Kwartalnik Historyczny*, vol. 61, 1954, nr 1, p. 218-219; W. OBRANIAK, *Sytuacja demograficzna komorników i czeladzi chlopskiej w Wielunskiem w koncu XVIII w.* [Situation démographique des sous-locataires et domestiques dans la région de Wielun à la fin du XVIII^e siècle], *Przeszlosc Demograficzna Polski*, vol. 2, 1969, p. 116; A. FALNIOWSKA-GRADOWSKA, *Mieszkancy doliny Pradnika w XVIII wieku* [Les habitants de la vallée du Pradnik au XVIII^e siècle], *Spoleczenstwo Staropolskie*, vol. 1, 1976, p. 263; L. POLASZEWSKI, *Struktura spoleczna ludnosci w parafii Szubin w 1766 roku* [La structure sociale de la population de la paroisse de Szubin en 1766], *Przeszlosc Demograficzna Polski*, vol. 10, 1978, p. 162.

² M. KOPCZYNSKI, *Mlodosc i mlodziez na Kujawach w XVIII wieku* [La jeunesse et les jeunes gens dans la région de Kujawy au XVIII^e siècle], *Przeglad Historyczny*, vol. 86, 1995, nr 3-4, p. 334.

³ *Ibidem.*

Les domestiques étaient plus ou moins nombreux dans les villes, selon la vitalité et le type d'activités de celles-ci, c'est-à-dire en fonction de leurs activités économiques (productions, mines, agriculture, commerce) et sociales (centres d'administration, centres culturels et universitaires, lieux de culte). D'autre part, autant en Pologne qu'en Europe préindustrielle les villes concentraient d'habitude plusieurs fonctions complémentaires.⁴

Olkusz, ville connue pour sa mine d'argent au XVIe siècle, avec ses quelque 500 habitants, perd son importance à la fin du XVIIIe siècle. Les domestiques n'y comptent plus alors que pour 6% de la population et ils ne sont attestés que dans un ménage sur sept. Leur présence est plus visible dans un petit centre d'artisanat comme Praszka : 9 %. A Radziejów, la situation était différente. Grâce à la présence temporaire des nobles qui venaient assister aux débats des diétines dans cette petite ville de 600 habitants, siège d'administration locale, les domestiques constituaient 15 % de la population.⁵

On retrouve les mêmes tendances à Wielun (plus 1100 habitants), siège d'une concentration particulièrement forte d'établissements ecclésiastiques (cinq grands monastères). Les bourgeois complétaient leurs activités de commerce et d'artisanat par la production agricole.⁶ Dans la réalité polonaise de la fin du XVIIIe siècle, seuls les grands centres urbains où toutes les fonctions étaient représentées abritaient un nombre de domestiques dépassant 20% de la population totale. A Poznan (plus de 10 000 habitants), ils constituaient environ 23% de la population.⁷ On constate le même pourcentage à Cracovie,⁸ mais il

⁴ Voir A. WYROBISZ, Typy funkcjonalne miast polskich XVI-XVIII w. [Types fonctionnels des villes polonaises aux XVIe-XVIIIe siècles], *Przegląd Historyczny*, vol. 72, 1981, nr 1, p. 25-49; M. BOGUCKA, H. SAMSONOWICZ, *Dzieje miast i mieszczaństwa w Polsce przed-rozbiorowej* [Histoire des villes et de la bourgeoisie dans l'Ancienne Pologne], Wrocław 1986, p. 477-488.

⁵ De même qu'à Szubin (ville dans la région de la Grande Pologne qui comptait en 1766 - 630 habitants) - 14 %, L. POLASZEWSKI, *op. cit.*

⁶ A Dobre Miasto (ville qui comptait à peu près 2000 habitants en 1695) nous trouvons 16,5 % de domestiques - S. BOROWSKI, Próba odtworzenia struktur społecznych i procesów demograficznych na Warmii u schyłku XVII w. na przykładzie Dobrego Miasta i okolicy [Tentative de reconstruction des structures sociales et des processus démographiques en Varmie à la fin du XVIIe siècle : le cas de Dobre Miasto et ses environs], *Przeszłość Demograficzna Polski*, vol. 8, 1975, p. 178.

⁷ M. KEDELSKI, *Rozwój demograficzny Poznania w XVIII i na początku XIX wieku* [Développement de la démographie de la ville de Poznan au XVIIIe et au début du XIXe siècle]. Poznan 1992, p. 104-105, 129-130.

augmente (32 %) dans le centre de la ville où vivaient les familles les plus riches.⁹

A Varsovie (presque 100 000 habitants) les domestiques et apprentis constituaient environ 28 % de la population.¹⁰ Mais à la fin du XVIIIe siècle, dans le contexte d'effervescence politique qui précéda les partages, les députés nobles affluèrent vers la ville et s'y installèrent avec leur train de maison : le nombre des domestiques s'accrut jusqu'à atteindre 40 % de la population.¹¹ Dans un texte de la fin du XVIIIe siècle, nous retrouvons trace d'une tentative de créer une corporation de domestiques dirigée par un conseil de trois personnes. Plusieurs signataires de ce texte formulaient leur désir de créer un fonds d'allocations en cas de chômage, maladie ou mort. L'association devait également jouer le rôle d'un bureau de placement.¹² Nous ignorons quelle réponse auraient reçu les auteurs de cette lettre. Mais, à la suite des partages, le nombre des domestiques diminua brutalement à Varsovie : en 1797, ils constituaient à peine 14,3 % de la population.¹³

Les recensements de 1791-1792, à Praszka, Radziejów et Wielun, permettent de préciser la structure par âge et par sexe, des serviteurs, femmes et hommes, placés chez un maître ou une maîtresse. Les villes et villages polonais préindustriels se caractérisent par une prédominance des femmes domestiques; on le remarque à Praszka (taux de féminisation égal à 147) ou à Wielun (102).¹⁴

⁸ J. BIENIARZOWNA, J. M. MALECKI, *Dzieje Krakowa* [Histoire de Cracovie], vol. 2: *Kraków w wiekach XVI-XVIII* [Cracovie aux XVIe-XVIIIe siècles]. Cracovie 1994, p. 567.

⁹ Recensement de la population de la paroisse de la Sainte-Vierge à Cracovie en 1791, exploité par C. Kuklo.

¹⁰ J. BERMAN, *Sluzba domowa w Warszawie w koncu XVIII wieku* [La domesticité à Varsovie à la fin du XVIIIe siècle], *Ekonomista*, vol. 2-3, 1926, p. 4. Mais dans la paroisse centrale de la capitale - Sainte-Croix, sans communautés religieuses ni maisons de magnats, seulement 20 % [recensement exploité par C. Kuklo, banque de données].

¹¹ K. KONARSKI, *Warszawa w pierwszym jej stoletycznym okresie* [Varsovie dans la première période de la capitale]. Varsovie 1970, p. 146; *DZIEJE WARSZAWY* [Histoire de Varsovie]. Sous la direction de S. Kieniewicz, vol. 2: M. BOGUCKA et alii, *Warszawa w latach 1526-1795* [Varsovie dans les années 1526-1795]. Varsovie 1984, p. 288. Le nombre des domestiques à Varsovie en 1792 et leurs caractéristiques plus détaillées ont été étudiés par S. SZYM-KIEWICZ, *Warszawa na przełomie XVIII i XIX w. w swietle pomiarów i spisów* [Varsovie à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle d'après les recensements] Varsovie 1959, p. 222-227.

¹² Voir K. KONARSKI, *op. cit.*, p. 147.

¹³ S. SZYM-KIEWICZ, *op. cit.*, p. 224.

¹⁴ Il est plus élevé par exemple à Kalisz [4 000 habitants] - 162.

Radziejów, ville dont les fonctions socio-économiques sont différentes, se distingue par une présence masculine beaucoup plus importante (taux de féminisation : 59).

Comme le montre le tableau 1, la très grande majorité des domestiques a plus de 15 ans. Cependant, les conditions de vie difficiles ont pu obliger des jeunes de moins de 15 ans à se placer. L'état imparfait des sources ne nous permet pas de préciser si ces tout jeunes domestiques sont de jeunes ruraux ou des jeunes urbains d'origine modeste. Relevons enfin dans ce tableau les cas des domestiques de plus de 50 ans, bien moins nombreux, mais que nous ne saurions négliger. Du moins, peut-on dire globalement que la domesticité, dans les petites villes polonaises préindustrielles, est un phénomène de jeunesse.

Tableau 1 Proportion des domestiques dans la population, par groupe d'âge, suivant le sexe dans les villes polonaises, 1791-1792 (en %).

Groupe d'âge	Prazska		Radziejów		Wielun	
	hommes	femmes	hommes	femmes	hommes	femmes
0-14	1,0	6,1	4,2	0	6,5	5,7
15-19	23,8	35,5	52,6	39,1	54,8	43,2
20-24	14,8	22,2	50,0	54,5	43,9	39,4
25-29	3,8	2,8	46,2	4,8	9,7	14,0
30-34	3,0	4,3	31,0	10,3	17,0	13,7
35-39	-	-	-	-	16,0	-
40-44	27,8	5,0	18,8	11,4	7,5	2,5
45-49	-	-	33,3	-	17,4	12,5
50-54	4,8	-	12,5	-	-	6,1
55-59	7,7	-	-	-	11,1	-
60-64	10,0	6,7	11,1	-	-	10,3
65-69	-	-	-	-	33,3	16,7
70+	16,7	-	-	-	-	-
Ensemble	6,7	9,9	18,9	11,9	15,8	14,7

Sources: Recensements exploités par C. Kuklo, banque de données (communautés religieuses exclues). Domestiques résidant chez leur maître ou maîtresse.

Le tableau 2 dresse l'état des ménages, masculins ou féminins, dans lesquels les domestiques trouvaient du travail. Les ménages dirigés par des hommes ressortent, dans tous les cas analysés, comme ceux qui embauchent le plus de domestiques, parfois deux fois plus que les ménages dirigés par les femmes. A une fonction sociale, économique et politique plus importante, comme c'est le cas de Radziejów et de Wielun, correspond une aisance des habitants, donc un accroissement du nombre de domestiques. Notons que c'est dans ces deux villes qu'apparaissent les plus grandes différences dans la moyenne de domestiques présents, selon que les ménages sont masculins ou

Tableau 2 Ménages avec les domestiques suivant l'âge et le sexe du chef du ménage dans les villes polonaises, 1791-1792 (en %).

Nombre de domestique	Hommes			Femmes		
	-39	40-59	60+	-39	40-59	60+
Praszka						
1-2	88	84	100	100	100	-
3-4	6	8	-	-	-	-
5-6	-	8	-	-	-	-
7+	6	-	-	-	-	-
Total	100	100	100	100	100	-
Moyenne	1,5	1,8	1,5	2,0	1,0	-
Olkusz						
1-2	82	80	-	-	100	-
3-4	18	20	-	-	-	-
5-6	-	-	-	-	-	-
7+	-	-	-	-	-	-
Total	100	100	-	-	100	-
Moyenne	1,5	1,6	-	-	2,0	-
Radziejów						
1-2	73	63	60	-	-	100
3-4	18	37	20	-	-	-
5,6	-	-	20	-	100	-
7+	9	-	-	-	-	-
Total	100	100	100	-	100	100
Moyenne	2,2	2,1	2,4	-	6,0	2,0
Wielun						
1-2	75	76	67	100	100	67
3-4	19	12	-	-	-	-
5-7	6	-	22	-	-	-
7+	-	12	11	-	-	33
Total	100	100	100	100	100	100
Moyenne	2,0	2,6	2,8	1,0	1,0	4,0

Sources: Recensements exploités par C. Kuklo, banque de données (communautés religieuses exclues). Domestiques résidant chez leur maître ou maîtresse.

féminins. Il est vrai aussi que dans les autres villes (Olkusz et Praszka), le ménage féminin est moins riche en domestiques mais cette proportion ne se manifeste pas aussi clairement que dans le cas de Radziejów ou de Wielun.

Autre problème, le cas des domestiques portant le même nom que celui du maître ou de son épouse. Ce phénomène n'est pas attesté dans les petites villes - Olkusz, Praszka, Radziejów. A Wielun, on ne repère que deux cas. Un sondage encore imparfaitement dépouillé pour Cracovie et Varsovie nous révèle jusqu'à présent respectivement 36 et 51 exemples. Or nous ne disposons pas de preuves de parenté entre ces domestiques et leurs employeurs. Ajoutons que le cas ne se produit que pour les domestiques de riches marchands et artisans.

Ce qu'on appelait domesticité à l'époque préindustrielle, qu'elle soit urbaine ou rurale, recouvrait, à mon sens, un nombre de fonctions bien plus ample que dans les siècles ultérieurs : il s'agit alors, me semble-t-il, de personnes n'appartenant pas à un statut précis, ou situés entre deux statuts, mais qui s'intégraient cependant parfaitement dans un cadre social.¹⁵ Ce sera encore le cas dans les sociétés transformées du capitalisme précoce du XIXe siècle.¹⁶

Le terme de „domesticité” recouvrait des réalités fort diverses. Etaient domestiques aussi bien ceux qui rendaient des services à des personnes que ceux qui s'acquittaient d'activités économiques. Le haut officier et l'employé de bureau pouvaient être au service d'un noble, aussi bien que le valet d'écurie et la fille de ferme. Ceux-ci étaient engagés par un autre domestique placé plus haut dans la hiérarchie et chargé de leur gestion (logement, vêtements, repas, salaire). Les domestiques les plus importants étaient accueillis par le maître en personne, le contrat étant validé par une poignée de main. L'engagement en service, l'une des formes de contrat de travail connu de nos jours, créait des liens de dépendance bien déterminée.¹⁷

Dans l'Ancienne Pologne, sont considérés comme domestiques non seulement les hauts officiers d'administration privée mais aussi certains employés d'administration publique : le courtisan était au service du roi ; le sous-staroste, l'écrivain ou le porte-clefs au service du staroste ; l'agent, l'écrivain, le facteur au service du marchand. Certes, les degrés de dépendance personnelle variaient et la dépendance de ces hauts domestiques n'était pas de même ordre que celle du valet de ferme, de la cuisinière ou du valet de chambre.

On comprendra que dans le cas de l'Ancienne Pologne, ces statuts de la domesticité qui affectent aussi bien les jeunes travailleurs non qualifiés que les officiers instruits et bien payés, supposent des recherches plus exhaustives et détaillées. C'est là un réel problème, et son importance justifie une recherche plus approfondie.

¹⁵ Voir A. WYCZANSKI, *Polska Rzecz Pospolita Szlachecka* [Pologne, République de la Noblesse]. Varsovie 1991.

¹⁶ J. KOWECKI, *U początków nowoczesnego narodu* [Aux origines d'une nation moderne]. In: *Polska w epoce Oświecenia* [La Pologne à l'époque des Lumières]. Sous la direction de B. Lesnodorski, Varsovie 1971, p. 134-137.

¹⁷ Voir A. POSPIECH - W. TYGIELSKI, *Spoleczna rola dworu magnackiego XVII-XVIII wieku* [Le rôle social des maisons de magnats aux XVIIe-XVIIIe siècles], *Przegląd Historyczny*, vol. 69, 1978, nr 2, p. 215-237.

POUR UNE HISTOIRE EUROPÉENNE DU SERVICE DOMESTIQUE À L'ÉPOQUE PRÉINDUSTRIELLE

ANTOINETTE FAUVE-CHAMOUX

L'ambition de ce colloque est d'aborder l'histoire, encore à faire, du phénomène de la domesticité dans les sociétés européennes depuis le XVII^e siècle et de mettre en lumière son rôle majeur dans les processus séculaires de transition socio-économique et d'urbanisation. En effet, par leur mobilité et leur travail, les domestiques des deux sexes - et tout autant les femmes que les hommes - ont contribué à la formation des sociétés européennes. L'émigration des jeunes ruraux vers les bourgs et villes se fait surtout par l'intermédiaire de la domesticité, car ce type d'emploi leur permet, pendant une phase de transition, de s'adapter à un nouveau mode de vie. C'est incontestablement par la domesticité que passe une bonne partie du changement social : jeunes garçons et filles quittent en grand nombre leurs familles et leurs villages pour venir travailler et c'est dans le service domestique qu'ils trouvent un emploi immédiat à l'époque préindustrielle.

Les anciens systèmes corporatifs ont également assuré cette fonction en prenant en charge par ailleurs apprentis et compagnons, mais il s'agit d'une tout autre voie d'insertion dans le système économique et social car, contrairement aux domestiques, ils feront tout pour se maintenir dans leur cadre corporatif. Les domestiques, de leur côté, se „placent” en ville en utilisant des réseaux de relation encore mal connus, et avec la ferme intention d'échapper à cette condition, vécue comme éminemment temporaire (Gutton 1981). Leurs placements contractuels sont oraux et de courte durée.

La domesticité comme paramètre du modèle familial européen

La mobilité des jeunes gens fait partie du modèle familial européen. Il y a certes aussi une domesticité au sein des campagnes, parallèlement à la dome-

sticité urbaine ; elle joue elle aussi un rôle social et économique important en Europe à l'époque préindustrielle. Les modèles de formation de la famille occidentale définis par John Hajnal et Peter Laslett (Hajnal 1965, 1982, 1983; Laslett 1972, 1977, 1983) ont mis l'accent sur l'importance du rôle de la domesticité à la fois comme étape de vie et comme paramètre autorégulateur de sociétés en croissance démographique, où le mariage devient de plus en plus tardif et sélectif. Dans ce schéma de fonctionnement démographique et social „malthusiennement” contrôlé, il y a en général corrélation entre la fréquence élevée du célibat et la présence de domestiques ainsi que celle des naissances d'enfants illégitimes. Notre ambition n'est pas ici de rouvrir les débats sur les modèles de formation de la famille en Europe, mais d'aider à évaluer de plus près le rôle que joue assurément le paramètre de la domesticité comme phénomène sociodémographique.

Les sources quantitatives de l'histoire des domestiques sous l'Ancien Régime ne sont pas nombreuses. Ils apparaissent dans les contrats de mariage, mais c'est en général le moment même où ils quittent cette condition sociale, ou encore dans les testaments de leurs maîtres et les inventaires après décès. Les dénombremens de population mentionnent les individus dans la position de domestiques, mais leurs noms et âges ne sont pas souvent indiqués. Dans les registres fiscaux que sont les rôles de capitation, les domestiques ne sont souvent mentionnés que pour mémoire : les maîtres versant l'impôt pour leurs employés, seul est mentionné le nombre et la qualité de ces derniers. C'est dans les mémoires et livres de raison que l'on trouve les indications les plus intéressantes : montant des salaires ou gages, dates et modes de recrutement des serviteurs. Les domestiques constituent au fond une portion non négligeable de la population qui, en temps normal, reste mal décrite. Il faut des circonstances exceptionnelles, comme la crise de 1709, pour que les registres de capitation donnent des précisions sur ce groupe social : c'est le cas à Lyon (Muheim 1965), à Paris en 1755 (Mols 1954) ou à Aix-en-Provence en 1695 (Carrière 1958).

Servir et apprendre hors du foyer natal

Pour Philippe Aries, „le service domestique se confond avec l'apprentissage, forme très générale de l'éducation... Aussi est-ce par le service domestique que le maître transmettra à un enfant, et pas au sien, à l'enfant d'un autre, le bagage de connaissances, l'expérience pratique, et la valeur humaine qu'il est censé posséder... Le mot garçon signifiait à la fois un très jeune homme et un jeune domestique dans la langue du XVIe-XVIIe siècle : nous

l'avons conservé pour interpeller les serveurs de café" (Aries 1973). Pour Aries, le service domestique aurait été ainsi associé le plus souvent au plus jeune âge. A la vérité, les recherches récentes sur la famille occidentale (Mitterauer 1990, Wall 1978, 1983, Fauve-Chamoux 1994) n'ont pas vérifié cette assertion. En ville, comme à la campagne, le service domestique est dans une proportion très faible associé à l'enfance : les domestiques de moins de 15 ans dépassent rarement 10% de l'ensemble des serviteurs (filles et garçons confondus) - du moins en ville -, comme le montre le tableau 5, que nous analyserons plus en détail ci-dessous.

Pour les sociétés de type urbain, il faudrait éviter de confondre les serviteurs de type „domestique" ou „servante", avec les employés logés, type „fille de boutique" ou „compagnon" : ces derniers vivent dans des milieux artisans plus modestes, situés dans des secteurs différents de l'espace urbain, et leurs activités ne sont pas ou peu „ménagères", bien qu'elles s'exercent sous la direction du chef de ménage, homme ou femme, et souvent sous le toit de la famille d'accueil.

Par exemple, dans le cas de Lyon, les „serviteurs" qui sont dénombrés en 1597 et 1636 correspondent sans aucun doute la fois à des gens de maison et à des ouvriers de boutique et d'atelier (Zeller 1983), dans la mesure où ils vivent au sein de la famille, participant à l'unité de production à caractère familial du maître : les sphères d'activité ne sont pas séparées dans de nombreux secteurs artisanaux, comme le textile. Le terme de „serviteur", dans ce cas précis, y désigne donc tout aussi bien un apprenti cordonnier, un compagnon tisseur, un valet de notable urbain ou le jeune héritier d'une lignée marchande, placé chez un négociant. Dans la première moitié du XVIe siècle, le mot „apprenti" (ou „apprentif" à Lyon) s'applique plutôt à des garçons de 10 à 12 ans, placés par contrat chez un maître. Le terme de „compagnon" y reste rare, et semble indiquer un rattachement à certaines corporations (imprimerie par exemple).

En France, pour ce qui est des servantes, leur nom ne figure pratiquement jamais dans les recensements antérieurs à la Révolution : ni âge, ni origine, ni ancienneté dans le service domestique ne sont généralement indiqués dans les listes nominatives de l'Ancien régime. Il faut attendre les périodes révolutionnaire et napoléonienne pour que ces détails soient mieux notés : les recensements de l'An II, que nous utilisons pour les Pyrénées rurales (1793), sont assez riches sur ce point et l'on peut y distinguer la servante de ferme, la serveuse d'auberge et la petite bergère. Paradoxalement, il est plus difficile de distinguer en campagne la hiérarchie des emplois pour les „valets". En ville,

les servantes se concentrent dans les maisons notables. Les cités où résident des parlementaires et des officiers royaux comptent de nombreux domestiques. Marchands, échevins de ville, prélats emploient une nombreuse domesticité, caractérisée par une hiérarchie des emplois, masculins et féminins, sur laquelle on a beaucoup écrit. Mais laquais, clercs, palefreniers, pédagogues et autres „domestiques” masculins semblent finalement n'appartenir qu'à un nombre limité de maisons : la masse des „serviteurs”, dans la ville d'Ancien régime, que celle-ci soit grande ou moyenne, est constituée par des „domestiques”, au départ peu qualifiés, ou des „compagnons” et „apprentis” vivant chez des maîtres artisans. Le terme de „bonne” ou „bonne à tout faire” n'apparaît jamais sous l'Ancien régime. C'est un terme plus tardif et plutôt parisien.

La proportion des domestiques „en service” dans la population européenne

On peut évaluer à 10 ou 12 % la population en état de domesticité dans une ville comme Lyon, dans la première moitié du XVIe siècle (Tableau 1). A titre de comparaison, les „bourgeoisies” allemande (à Constance), suisse ou norvégienne entretiennent elles aussi en permanence des domestiques, mais en moins grand nombre que dans certains quartiers riches de Londres ou de Rome au XVIIe siècle, où il était courant d'avoir plusieurs serviteurs. Si l'on cartographie la présence des servantes urbaines, les tracés épousent toujours les aires de résidence des notables. A St Mary Woolchurch de Londres, on compte 2,1 domestiques par foyer à la fin du XVIIe siècle, sans que nous puissions dire si ce chiffre très élevé est bien représentatif des quartiers aisés de la capitale. Pour la période 1650-1749, Richard Wall a estimé la proportion des servantes à 13,7% de l'ensemble de la population anglaise, rurale et urbaine confondue (Wall 1983). Des estimations antérieures, moins élaborées avaient émis l'hypothèse de 18 %, un chiffre que l'on peut juger désormais surévalué.

On a pu du dire que la population „servile” avait pu atteindre 17% de la population urbaine adulte (âgée de plus de quinze ans) dans l'Europe du XVIIe siècle (Cipolla 1976). Faire état d'une proportion de ce genre n'a pas grand sens, dans la mesure où l'état de domestique n'est pas un métier définitif, mais une étape située au début de la vie active et, surtout pour beaucoup de femmes, un temps d'occupation préalable à l'état d'épouse. Les gages des années passées „en condition” de domestique formeront un magot qui, accumulé, permettra de réaliser une alliance matrimoniale de meilleur niveau et de

s'établir. La domesticité est en effet un phénomène de jeunesse et il faut considérer l'âge moyen de ces serviteurs.

Tableau 1 Proportion des domestiques dans la population, suivant le sexe

Régions	Localités	Année	Proportion des domestiques (%)			Population total
			Hommes	Femmes	Ensemble	
1 Villages						
Lyonnais Pyrénées rurales		1759	4,8	4,7	9,5	
	Lannemezan	1793	5,7	9,2	7,5	763
	Espèche	1793	17,3	4,0	10,6	199
	Bourg-Bigorre	1793	19,3	3,5	2,7	539
	Bulan	1793	5,0	7,2	6,1	276
2 Villes						
Franche-Comté	Dole	1688	6,1	8,7	14,8	
Dauphiné	Grenoble	1725	3,4	3,2	9,6	
Normandie	Fécamp	1762	3,4	5,3	8,7	
	Gisors	“	1,4	2,2	3,6	
	Magny	“	3,4	5,4	8,8	
	Pont l'Evêque	“	4,2	7,1	11,3	
	Bayeux	1768			7,6	
	“	1775	4,9	?	?	
	Pontoise	1781	4,0	5,1	9,1	
Lyonnais	Lyon (10 quartiers)	1597	8,3	4,5	12,8	
	Lyon (2 paroisses)	1709	1,7	11,6	13,3	
	Montbrison	1759	2,4	7,2	9,6	
Provence	Aix-en-Provence	1695			8	
		1701			7,4	
		1715			11,3	
		1765			11,7	
Champagne	Reims	1802	9,8	14,1	12,3	

Sources : Messance, 1766, p. 30,70. ; Lebeuvre-Teillard, 1969, p.22 ; El Kordy, 1970, p. 67 ; Dupâquier, 1992, p. 63 ; Garden, 1970, p. 149, 249 ; Maza, 1986, p. 28 ; Fauve-Chamoux, Census Data bank.

L'âge des domestiques : la barrière des 15 ans ?

Rien de surprenant par conséquent que ce soit dans les groupes d'âge des adolescents et jeunes gens que se recrute le personnel domestique. Le recensement de 1802, à Reims, permet de préciser la structure par âge et par sexe, des serviteurs, hommes et femmes, placés chez un maître (ou une maîtresse). Ici nous avons exclu les apprentis et filles de boutique du tableau 2. Nous n'avons presque pas trouvé de domestiques de moins de 15 ans dans

cette ville, à cette date (An X). Comparons avec le gros bourg pyrénéen de Lannemezan, en 1793, grâce au recensement de l'An II.

Tableau 2 Proportion des domestiques dans la population, par groupe d'âge, suivant le sexe, Lannemezan (Pyrénées), 1793 et Reims, 1802 (en %)

Age	Lannemezan 1793		Reims 1802	
	hommes	femmes	hommes	femmes
0-4	--	--	--	--
5-9	--	6,8	--	--
10-14	12,1	16,2	--	--
15-19	8,8	23,3	26,6	11
20-24	12,5	14,8	21,0	29
25-29	0	16,6	7,7	20
30-34	15,3	30,5	8,0	16,5
35-39	9,0	5,4	5,2	12,5
40-44	3,7	14,2	3,4	9
45-49	--	--	2,7	9
50-54	8,3	--	2,6	6
55-59	13,6	--	2,6	9
60-64	--	--	4,5	10
65-69	--	--	3,9	6
70-74	--	--	--	4
75-79	--	--	--	--
ensemble	5,7	9,2	9,8	14,1

Sources : Pyrénées, Lannemezan, 1793, Recensement exploité par Fauve-Chamoux; Reims, 1802, Recensement exploité par Fauve-Chamoux, banque de données (communautés exclues). Domestiques résidant chez leur maître ou maîtresse.

A la campagne nous voyons que les enfants sont placés à un plus jeune âge, comme le montrent les données recueillies pour quelques villages des Pyrénées en 1793, ici Lannemezan (763 habitants). On y découvre un nombre non négligeable d'enfants de moins de 15 et même de moins de 10 ans, placés comme domestiques, présence qui corrobore pour une part les intuitions d'Aries, citées ci-dessus. De telles proportions n'avaient pas été encore attestées pour la France, à une époque aussi tardive. Il faut reconnaître que l'exemple d'Espèche, petit village des Baronnie des Pyrénées, mérite l'attention : 62 % de domestiques ont moins de 15 ans ! Ce sont en fait des bergers et de petites gardeuses de bétail, fort utiles dans ces régions de moyenne montagne où l'élevage est d'importance, à une époque où les cadets plus âgés émigrent, sans doute aussi pour fuir la milice révolutionnaire. La circulation des enfants existe donc, mais on peut dire qu'en général la proportion des enfants de moins de 15 ans ne dépasse guère - sauf exception

notable - 25 % de l'ensemble des domestiques en service (tableau 5). On suppose qu'il s'agit, pour des régions comme les Baronnie des Pyrénées, du résidu d'un modèle médiéval, proche de celui que l'on observe en Toscane de la Renaissance (Smith 1981).

Le vieillissement des domestiques au XVIIIe siècle

Les structures observées dans les Pyrénées seraient donc de type archaïque : le XVIe siècle et le début du XVIIe auraient en fait vu en général disparaître en Occident - mises à part quelques régions reculées, comme ces vallées des Pyrénées - avec le mariage pubertaire, cette circulation des jeunes enfants en service, traces des système féodaux. Une telle interprétation fait corps avec la présence, dans cette région méridionale, d'un système de transmission familial inégalitaire de type famille-souche. Les modèles rencontrés au Danemark et en Islande, pour le XVIIIe siècle, n'en sont finalement pas tellement éloignés (Tab. 3 et 4), alors qu'ils tranchent avec le célèbre modèle anglais de famille nucléaire (Tab. 4).

Tableau 3 Proportion des domestiques dans la population, suivant le sexe, villages du Danemark, 1787 et 1801.

Groupe d'âge	Hommes (%)	Femmes (%)
5-9	4	4
10-14	36	26
15-19	52	50
20-24	56	51
25-29	43	28
30-34	23	13
35-39	14	6
40-44	6	5
45-49	6	4
50-54	5	3
55-59	5	2
+60	0	0

Source : Hajnal, 1983, p. 94, d'après J.C. Johansen, 1975, tableau 10.18.

Au XVIIIe siècle donc, dans l'ensemble de l'Europe de l'Ouest, la majorité des domestiques a plus de 15 ans, et moins de 30 ans : les 2/3 ou les 3/4 appartiennent à ces groupes d'âge. Les travaux présentés et commentés par Mitterrauer (1990), que nous avons résumé ci-dessous (Tableaux 5 et 6) illustrent cette tendance à l'élévation de l'âge des domestiques, en Europe urbaine comme rurale. Malgré le caractère malthusien incontestable de cet

vieillesse, il n'échappe pas que la présence d'activités protoindustrielles, minières (Dürnberg et Dorfbeuern en Autriche, près de Salzburg) ou textiles (Maria Langegg en Basse Autriche), favorise le maintien d'une main d'oeuvre enfantine non familiale.

Tableau 4 Proportion des domestiques dans la population, suivant le sexe, Islande, 1729 et Angleterre, 1599-1796.

Age	Islande, 1729		Angleterre, 1599-1796	
	hommes (%)	femmes (%)	hommes (%)	femmes (%)
10-14	21	20	5	4
15-19	33	34	35	27
20-24	39	44	30	40
25-29	34	32	15	15
30-39	12	24	6	7
40-49	9	17	2	2

Source : Hajnal, 1983, p. 94; Laslett, 1977, tableau 1.7.

La Carinthie, pourtant région d'élevage où les enfants sont volontiers bergers (cf. Feistritz et Obermühlbach en 1757), se distingue en Autriche par la très forte proportion de personnes en service dans le groupe d'âge 25-29 ans : il semble qu'il s'agisse d'une région où le mariage est tardif au XVIIIe siècle et sans doute aussi le célibat élevé (Brudner et White 1997). Dans ces régions à partage inégalitaire, comme dans les Pyrénées et tout le sud-ouest de la France, les cadets non héritiers ont du mal à se marier et se placent volontiers comme domestiques ruraux, s'ils n'émigrent pas à plus longue distance.

Origine rurale des domestiques urbains

Mais l'origine rurale des domestiques urbains n'est pas spécifique à ces régions, elle est massive et générale en Occident (Tab. 7). A Toulouse, comme à Bordeaux, les domestiques sont pour un tiers originaires des environs proches. Quant aux servantes, plus de la moitié sont nées dans le voisinage à Toulouse, les trois quarts sont dans ce cas à Bordeaux - une migration de proximité soulignée par J. P. Poussou (Poussou, 1975)- alors que Paris recrute dans un rayon très large, parfois à très grande distance. Ce sont surtout les hommes qui viennent de loin (Tab. 8).

Le tableau 9 permet, dans le cas de Reims, de constater l'écrasante proportion des immigrées chez les femmes domestiques. Si l'on compte la proportion des individus nés à l'extérieur de la ville chez l'ensemble des femmes, ou seulement chez les femmes célibataires, à tous âges le tiers corres-

Tableau 5 Age des domestiques dans quelques localités européennes (filles et garçons):
distribution par groupes d'âge de l'ensemble des domestiques (total = 100)

Région	Type	Localité	Date	-15 ans	15-29 ans	30 ans et +
Villes						
Suisse		Zurich	1637	10,3	75,4	14,3
Autriche		Salzburg	1647	3,6	70,9	25,5
		"	1790	1,6	58,4	40,0
Petites villes d'Autriche						
Haute Autriche		Gmuden	1762	8,7	64,8	26,5
Basse Autriche		Perchtoldsdorf	1754	9,4	74,5	16,1
		Stein	1762	6,8	67,3	25,9
Communautés rurales						
Région de Salzburg	élevage	Abtenau	1632	13,4	72,0	14,6
		"	1790	9,2	58,4	32,4
		Altenmarkt	1733	7,2	53,7	39,1
		Thalgau	1648	8,3	62,0	29,7
		"	1781	7,0	57,5	35,5
	protoindustrie	Dorfbeuern	1648	13,0	71,8	15,2
		"	1772	6,8	74,0	19,2
	mines	Dürnberg	1647	17,1	74,3	8,6
		"	Hofgastein	1690	7,3	68,3
	Tyrol	élevage	Villgraten	1750	6,1	64,9
"		Zell a Ziller	1779	5,9	54,1	40,0
Carinthie	élevage	Feistritz	1757	7,0	50,3	42,7
	"	Obermühlbach	1757	12,1	51,1	36,9
	"	Sirnitz	1757	11,2	43,9	44,9
	"	St Lorenzen	1757	12,2	53,8	34,0
Basse Autriche	protoindustrie	Obergrafendorf	1787	6,3	66,1	27,6
	" textile	Maria Langegg	1788	26,2	57,1	16,7
Pyrénées		Lannemezan	1793	28,2	47,9	23,9
		Espèche	1793	62,0	19,0	19,0
		Bourg-Bigorre	1793	32,9	27,0	40,1
		Bulan	1793	29,4	58,8	11,8

Sources : Mitterauer, 1990, p. 16-17; Pyrénées, 1793, Recensements exploités par Fauve-Chamoux.

pond à des immigrées, alors que pour les servantes 86 % de ces femmes ne sont pas originaires de la ville. La structure par âge des domestiques ruraux travaillant à Reims montre que les plus jeunes sont les plus mobiles, ou bien peut-être que les plus âgés n'ont pas réussi à quitter leur condition de domestique par le mariage ou un autre „établissement”.

Tableau 6 Proportion des domestiques dans quelques localités européennes (filles et garçons): % dans chaque groupe d'âge.

Région	Type	Localité	Date	10-14 ans	15-19 ans	20-24 ans	25-29 ans
Villes							
Suisse		Zurich	1637	9,1	34,4	38,4	23,4
Autriche		Salzburg	1647	9,3	45,0	71,5	48,9
		"	1790	5,4	38,7	58,2	14,7
Petites villes d'Autriche							
Haute Autriche		Gmuden	1762	10,0	32,5	41,9	24,1
Basse Autriche		Perchtoldsdorf	1754	12,8	38,6	38,9	26,4
		Stein	1762	13,4	44,9	62,5	50,0
Communautés rurales							
Région de Salzbourg	élevage	Abtenau	1632	12,2	31,9	38,2	21,5
		"	1790	11,4	28,2	9,9	37,6
	"	Altenmarkt	1733	16,1	40,0	56,4	51,7
	protoindustrie	Dorfbeuern	1648	9,5	26,9	26,6	15,8
	"	"	1772	8,6	31,0	48,3	20,0
	mines	Dürnberg	1647	10,2	32,7	20,3	5,9
Carinthie	"	Hofgastein	1690	3,8	19,6	26,8	4,0
	élevage	Feistritz	1757	26,7	52,7	56,7	48,2
	"	Obermühlbach	1757	34,3	52,8	55,7	49,0
	protoindustrie	Obergrafendorf	1787	3,7	24,5	30,3	25,6
Basse Autriche.	" textile	Maria Langegg	1788	14,5	29,8	19,5	5,0
		Lannemezan	1793	14,4	15,6	13,7	10,2
Baronnies des Pyrénées		Espèche	1793	75,0	14,2	14,3	0
		Bourg-Bigorre	1793	6,8	4,7	4,0	0
		Bulan	1793	13,5	26,9	12,5	0

Sources : Mitterauer, 1990, p. 19-20; Pyrénées, 1793, Recensements exploités par Fauve-Chamoux.

Ce tableau champenois nous amène à résumer, pour établir une comparaison, ce que nous savons de la proportion des domestiques par sexe dans les villes françaises d'Ancien régime (Tab. 9): le chiffre élevé à Reims de la domesticité féminine situe bien cette ville dans la catégorie des grandes villes : 14 % de la population féminine (cf. tab. 2). Par comparaison, à Zurich, en Suisse, on trouve 8 % de femmes domestiques au total dans la population urbaine en 1671, 19 % en 1756 et 20 % en 1790 : les servantes à la fin du XVIIIe siècle représente dans cette grande ville 16,6 % de la population, à savoir un poids croissant, du à l'accroissement de leur nombre et aussi sans doute à des modifications dans le type de l'emploi féminin. En France, le personnel de maison semble plus concentré dans certaines familles : 10 % des

Tableau 7 Proportion de non natifs, par sexe, chez les domestiques de France urbaine préindustrielle (en %)

Localité	Période	Hommes	Femmes
Toulouse	1727-1729	92,1	96,3
	1787-1789	95,7	94,2
Bordeaux	1727-1729	94,0	93,3
	1787-1789	96,9	97,4
Paris	1787-1789	97,7	90,9
Reims	1802		86

Source : Fairchilds, 1984, p. 62 ; Fauve-Chamoux, 1994, p. 45.

Tableau 8 Proportion de non natifs d'origine rurale proche, par sexe, chez les domestiques de France urbaine préindustrielle (en %)

Localité	Période	Hommes	Femmes
Toulouse	1727-1729	32,5	58,3
	1787-1789	49,2	56,9
Bordeaux	1727-1729	37,0	79,3
	1787-1789	22,2	72,9
Paris	1787-1789	13,5	22,2

Source : Fairchilds, 1984, p. 63

ménages ont (au moins) une domestique à Reims, 8 % à Rouen, 11 % à Tours (Bardet, 1983 ; Fauve-Chamoux et Wall, 1997). Dans d'autres pays européens que la France la domesticité est répartie plus uniformément dans les ménages.

Au cours du XVIIIe siècle, les villes d'Ancien régime sont marquées, en conséquence de ces mouvements de population - et aussi en conséquence de la mortalité différentielle des hommes et des femmes -, par un excédent de femmes adultes jeunes. L'agglomération urbaine d'Ancien régime est de ce fait caractérisée par le nombre de femmes seules, aux âges adultes, qui y vivent de leur travail, sans conjoint vivant, célibataires ou veuves. Ce poids des femmes adultes non mariées (non en état de mariage) est, avec le phénomène de la domesticité, une caractéristique fondamentale des villes anciennes d'Europe occidentale (Fauve-Chamoux, 1983, 1992; Fauve-Chamoux et Wall, 1997).

Si la moitié des femmes adultes sont d'origine rurale, c'est 80% des servantes qui sont immigrées, nées à l'extérieur et venues travailler en ville pour amasser la valeur de quelques années de salaire, économies dont elles espèrent qu'elles faciliteront leur mariage et leur établissement familial (la dot ou pécule). En fait une partie de ces femmes migrantes ne réussit pas à trouver un

Tableau 9 Proportion des immigrants (non-natifs) vivant à Reims en 1802, par groupe d'âge, par sexe et état matrimonial.

Groupes d'âge	Hommes % non natifs	Femmes % non natives	Femmes célibataires % non natives	Servantes % non natives
0-4	6	5	5	--
5-9	16	6,5	6,5	--
10-14	17	15	14	80
15-19	31	25	24	72
20-24	29	43	47	98
25-29	16	41	44	79
30-34	43	48	61	91
35-39	57	42	48	74
40-44	49	52	55	72
45-49	53	46	41	55
50-54	50	54	43	86
55-59	47	43	35	43
60-64	46	50	32	67
65-69	47	52	67	68
70-74	52	47	46	
75 +		50	53	
ensemble	33	36	36	86
enfants (-15)	12	8,5		
adultes (15+)	41	44		

Sources : Reims : Fauve-Chamoux, banque de données.

On n'a tenu compte ici que des servantes célibataires, qui sont une écrasante majorité.

conjoint, ni à la ville ni à la campagne. Le phénomène de la mobilité féminine croissante vers la ville au cours du XVIII^e siècle accentue le déséquilibre des sexes (Fauve-Chamoux, 1992, 1994) ; l'exode rural, la croissance démographique, alliés à une crise économique endémique, ont chassé les jeunes gens des deux sexes hors des villages, mais les garçons ont été en France plus fortement attirés que les filles par la capitale qu'est Paris. Le tableau 9 résume pour notre ville de Champagne, Reims, la proportion des individus nés hors de la ville qui y sont recensés comme habitants permanents en 1802 : 35 % de la population dans son ensemble est née à l'extérieur du centre urbain, à cette date, à savoir 36 % des femmes et 33 % des hommes.

Le nombre important des femmes nées à l'extérieur (tableau 9) est directement lié au marché de l'emploi féminin, donc lié aussi au phénomène social et économique qu'est le système de la domesticité sous l'Ancien régime, système dont on sait qu'il se développera encore au XIX^e siècle : 86 % des femmes servantes sont originaires de l'extérieur de la ville, à savoir qu'elles

sont nées dans les campagnes plus ou moins proches. Nous avons montré ailleurs (Fauve-Chamoux, 1992) la différence de mobilité entre les catégories sociales : chez les femmes mariées, nombre de 'bourgeoises' (femmes d'artisans ou de commerçants) qui ne sont pas natives de Reims sont nées non à la campagne mais dans d'autres villes ou des bourgs. Les immigrantes vers la ville sont par conséquent de type différents selon leur appartenance sociale, les servantes étant majoritairement issues de familles rurales. Leur présence explique en grande partie le déséquilibre entre les sexes avant l'âge de 35 ans.

La mobilité que l'on peut identifier par ailleurs dans les familles bourgeoises introduit moins de déséquilibre entre les sexes : les femmes y sont plutôt échangées entre milieux urbains, alors que l'arrivée massive des servantes introduit un surnombre dans les classes populaires. La proportion des domestiques dans la population de Reims, suivant le sexe, met bien en lumière le phénomène de l'emploi domestique et la répartition inégale des rôles domestiques masculin et féminin à la ville.

On ne peut nier évidemment qu'il ait coexisté des modèles familiaux différents dans l'Europe ancienne, avec, de plus, des formes septentrionales et centreeuropéennes spécifiques. Par exemple, les ménages ruraux danois, norvégiens et flamands sont très souvent aux mains de couples mariés qui entretiennent une nombreuse progéniture à la maison, tout en ayant beaucoup de domestiques. Par contre les paysans hollandais, pourtant tout proches, se font remarquer par de faibles effectifs en membres apparentés et en domestiques. Le lien évident entre propriété, système d'héritage, modèles de mariage et typologie des ménages qui a été assez bien étudié récemment pour l'Europe occidentale, démontre l'incroyable complexité des situations rencontrées et la difficulté de tracer des cartes cohérentes à l'échelle européenne. Plus les études se multiplient, plus les variations régionales se font jour, en particulier en France.

Conclusion

La mobilité croissante des femmes vers la ville n'a pu qu'accentuer, en Europe, au cours du XVIIIe siècle, le caractère défavorable pour elles du marché matrimonial ; la croissance démographique, alliée à une crise économique endémique, chasse les jeunes gens hors des villages. Le célibat touche fortement ces populations immigrées. Nombre de ces femmes ont, au XVIIIe siècle, des enfants illégitimes, en particulier les servantes qui, du fait de leurs conditions de vie, sont amenées à les abandonner - de plus en plus à contre-coeur d'ailleurs.

La proportion, suivant les groupes d'âges, des domestiques dans la population des villes européennes, met bien en lumière l'importance de l'emploi domestique chez les jeunes et la répartition inégale des rôles domestiques masculins et féminins suivant les milieux. On peut dire globalement que la 'grande' ville contient au début du XVIIIe siècle plus de 10 % de femmes en situation de servantes logées chez un maître. Cette proportion ne cesse de croître par la suite dans toutes les villes européennes, conséquence d'un exode rural massif. Ce nombre important des femmes immigrantes célibataires est directement lié au marché de l'emploi féminin, donc lié aussi au phénomène social et économique qu'est le système de la domesticité qu'on voit se développer sous l'Ancien régime, système dont on sait qu'il se développera encore, mais sous d'autres formes, au XIXe siècle.

Bibliographie

- ARIES, Philippe: *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, 2e édition, Paris, Seuil 1973.
- BARDET, Jean-Pierre: *Rouen aux XVIIe et XVIIIe siècles, les mutations d'un espace social*, SEDES, Paris 1983.
- BRUDNER, Lilyan A. - WHITE, Douglas R.: „Class, Property and Structural endogamy : visualizing networked histories”, *Theory and Society*. 1997,
- BURGUIERE André: „Pour une typologie des formes d'organisation domestique de l'Europe moderne (XVI-XIXe siècles)”, *Annales (E.S.C.)*, 1986, 3, pp. 639-655.
- CARRIERE, Jacqueline: *La population d'Aix en Provence à la fin du XVIIe siècle*, Faculté d'Aix en Provence, 1958.
- CHATELAIN, Abel: „La formation de la population lyonnaise. L'apport d'origine montagnarde (XVIIIe-XXe siècles)”, *Revue de Géographie de Lyon*, 1954, pp. 91-115.
- CHATELAIN, Abel: „Migrations et domesticité féminine urbaine en France, 18e-20e siècle”, *Revue d'Histoire économique et sociale*, pp. 506-528.
- CIPOLLA, Carlo: *Before the Industrial Revolution*. London 1976.
- DUPAQUIER, Jacques: *Pontoise et les Pontoisiens*, Pontoise, Société archéologique, 1992.
- EL KORDY, Mohamed: *Bayeux aux XVIIe et XVIIIe siècles, Contribution à l'histoire urbaine de la France*. Paris, Mouton 1970.
- ESMONIN, E.: *Un recensement de la population de Grenoble en 1725*. Faculté des Lettres de Lyon, Lyon, Cahiers d'histoire, 1957, pp. 243-278.

- FAIRCHILD, Cissie: *Domestic enemies, servants and their masters in Old Regime France*. Baltimore, Johns Hopkins University Press 1984.
- FAUVE-CHAMOUX, Antoinette: „*The importance of women in an urban environment : the example of the Rheims household at the beginning of the Industrial Revolution*”. In: WALL, R. - ROBIN, J. - LASLETT, P. (eds.), *Family Forms in Historic Europe*, Cambridge University Press 1983, pp. 475-492.
- FAUVE-CHAMOUX, Antoinette: „*Les structures familiales en France aux XVIIe et XVIIIe siècles*”. In: *Histoire de la Population française*, sous la direction de DUPAQUIER Jacques, Paris, PUF 1988, vol. 2, pp. 317-347.
- FAUVE-CHAMOUX, Antoinette: „*Mobilité féminine et population urbaine à la fin de l'Ancien régime : un essai de typologie*”. In: BONNAIN, R. - BOUCHARD, G. - GOY, J. (eds), *Transmettre, hériter, succéder : La reproduction familiale en milieu rural, France-Québec, XVIIIe-XXe siècles*. Presses Universitaires de Lyon 1992, pp. 363-386.
- FAUVE-CHAMOUX, Antoinette: „*Female surplus and preindustrial work : the French urban experience*”. In: SOGNER, S. - FAUVE-CHAMOUX, A. (eds), *Socio-economic consequences of sex-ratios in historical perspective, 1500-1980*, Milan, Università Bocconi 1994, pp. 31-50.
- FAUVE-CHAMOUX, Antoinette: „*Female mobility and urban population in preindustrial France (1500-1900)*”. In: EIRAS-ROEL, A. - REY CASTELAO, O. (eds.), *Internal Migrations and medium distance Migrations in Historical Europe*, Santiago de Compostela, CIDH 1995, pp. 43-71.
- FAUVE-CHAMOUX, Antoinette - WALL, Richard: „*Nuptialité et famille*”, *Histoire de populations de l'Europe*, Paris, Fayard 1997 vol. 1, chapitre 11, pp. 344-368.
- FLANDRIN J. L.: *Familles, parenté maison, sexualité dans l'ancienne société*, Paris, Hachette 1976.
- GARDEN, Maurice: *Lyon et les Lyonnais au XVIIIe siècle*, Paris, Les Belles Lettres 1970.
- GUTTON, Jean-Pierre: *Domestiques et serviteurs dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, Aubier 1981.
- HAJNAL, John: „*European Marriage Patterns in Perspective*”. In: GLASS D. V. - EVERSLEY D. E. C. (eds), *Population in History*, London 1965.
- HAJNAL, John: „*Household formation patterns in historical perspective*”, *Population and Development Review*, 1982, vol. 8, n. 3, pp. 449-494.

- HAJNAL, John: „Two kinds of pre-industrial household formation system”, In: WALL, R - ROBIN, J. - LASLETT, P. (eds), *Family Forms in Historic Europe*, Cambridge University Press 1983, pp. 79-90.
- HEAD, Anne-Lise: „Contrastes ruraux et urbains en Suisse de 1600 au début du XIXe siècle : la croissance démographique des villes et des campagnes et ses variables.” In: MOTTU-WEBER, L. - ZUMKELLER, D. (eds), *Mélanges d'histoire économique offerts au Prof. Anne-Marie Piuze*. Genève 1989, pp. 125-141.
- HOHENBERG, Paul M. - LEES, Lynn Hollen: *La formation de l'Europe urbaine*, Paris, PUF 1992.
- JOHANSEN, Hans Christian: *Befolkningsudvikling og familiestruktur*, Odense 1975, chap. 10.
- KUSSMAUL, Ann: *Servants in Husbandry in early modern England*, Cambridge University Press 1981.
- LASLETT, Peter - WALL, Richard (eds), *Household and Family in Past Time*. Cambridge University Press 1972.
- LASLETT, Peter: *Family and illicit love in earlier generations*. Cambridge University Press 1977.
- LASLETT, Peter: „Family and household as work group and kin group: areas of traditional Europe compared”. In: WALL, R. - ROBIN, J. - LASLETT, P. (eds), *Family form in historic Europe*. Cambridge 1983, pp. 513-564.
- LEFEBVRE-TEILLARD, A.: *La population de Dole au XVIIIe siècle. Etude d'histoire économique et sociale*, Paris 1969.
- MAYHEW, Graham: „Life-cycle service and the family unit in early modern Rye”, *Continuity and Change*, 1991, pp. 201-226.
- MAZA, Sarah. C.: *Servants and masters in eighteenth-century France. The uses of loyalty*. Princeton University Press, 1983.
- McNETTING, R. - WILK, R. R. - ARNOULD, E. J. (eds), *Households. Comparative and historical studies of the domestic group*. University of California Press, Berkeley 1984.
- MENDELS, Franklin: *Industrialization and population pressure in eighteenth-century Flanders*, New York, Arno Press 1981.
- MESSANCE, François: *Recherches sur la Population des généralités d'Auvergne, de Lyon, de Rouen, et de quelques provinces et villes du Royaume*, Paris 1766.

- MITTERAUER, Michael: „Servants and Youth”, *Continuity and Change*, 1990, pp. 11-38.
- MOLS, Roger: *Introduction à la démographie historique des villes d'Europe du XIVe au XVIIIe siècle*. Louvain 1954, 3 vols.
- MUHEIM, Henry: „Une source exceptionnelle. Le recensement de la population lyonnaise en 1709. Les domestiques”. *Actes du 89e Congrès National des Sociétés Savantes. Section Historique moderne et contemporaine*. t. II, Paris 1965, pp. 207-217.
- PERROT Jean-Claude: *Genèse d'une ville moderne : Caen au XVIIIe siècle*. Paris 1975.
- POITRINEAU, Abel: *La vie rurale en basse Auvergne au XVIIIe siècle (1726-1789)*. Paris 1965.
- POUSSOU, Jean-Pierre: *Bordeaux et le sud-ouest au XVIIIe siècle, croissance économique et attraction urbaine*. EHESS, Paris 1983.
- SMITH, Richard M.: „The people of Tuscany and their families in the fifteenth century: Medieval or Mediterranean?”, *Journal of Family History*, 6, 1983, pp. 107-128.
- SONNINO, Eugenio: „*In the male city : the „status animarum” of Rome in the seventeenth century*”. In: SOGNER, S. - FAUVE-CHAMOUX, A. (eds), *Socio-economic consequences of sex-ratios in historical perspective, 1500-1980*. Milan, Università Bocconi 1983, pp. 19-30.
- THOMAS, F. L.: *Textes historiques sur Lille et le Nord de la France avant 1789*. Paris, 1931.
- WALL, Richard - ROBIN, Jean - LASLETT, Peter (eds.), *Family Forms in Historic Europe*. Cambridge University Press 1983. Cet ouvrage a été publié en version italienne, sous le titre *Forme di famiglia nella storia europea*, Bologne, il Mulino, 1984.
- WALL Richard: „*The household : demographic and economic change in England 1650-1970*”. In: WALL, R. - ROBIN, J. - LASLETT, P. (eds), *Family forms in historic Europe*. Cambridge 1983, pp. 493-512.
- WALL Richard: „The Age at leaving home”, *Journal of Family History*, 3, 1978, pp. 181-202.
- ZELLER, Olivier: *Les recensements lyonnais de 1597 et 1636. Démographie historique et géographie sociale*. Presses Universitaires de Lyon, Lyon 1983.

DAS GESINDE IN BÖHMEN IN DER FRÜHEN NEUZEIT

EDUARD MAUR

Die Institution des Gesindes hatte in den böhmischen Ländern in der frühen Neuzeit ihre Eigenschaften, durch die sich die "Dienstbotenfrage" in Böhmen und Mähren mit demselben Problem in anderen europäischen Ländern teilweise unterschied. Die böhmischen Besonderheiten waren Folge eines Übergangscharakters der sozialen Struktur der frühneuzeitlichen böhmischen Länder, in der sich Elemente der "ost-" und "westeuropäischen" Entwicklung mischten.

Die konkreten Formen des Gesindedienstes in Böhmen wurden vor allem durch drei Tatsachen bestimmt. Erstens war es die eindeutige Zugehörigkeit der böhmischen Familienstruktur zum westeuropäischen Typ im Sinne der Definition von J. Hajnal, dessen wesentliches Merkmal gerade die Gesindeinstitution darstellte.¹ Zweitens war es seit dem 13.-14. Jahrhundert ein ziemlich dichtes Netz von Städten und Städtchen des westlichen Typs, mit einer breiten Autonomie, einem entwickelten Zunftgewerbe und mit wichtigen Zentralfunktionen in der Wirtschaft, in der Verwaltung und in der Kultur, die zwar in der frühen Neuzeit hinter den entwickeltesten westeuropäischen Ländern in ihrer ökonomischen und demographischen Kraft zurückblieben und in die neuen, kapitalistischen Produktionsformen und Mentalitäten schwierig eindringen, die aber trotzdem ihre im Grunde westliche Struktur behielten. An der

¹ Eine Übersicht über die ältere tschechische Literatur siehe bei J. HORSKÝ - I. SEDLÁČKO-VÁ - M. SELIGOVÁ, Ein einheitliches "altes demographisches Regime" oder die Bindung eines demographischen Verhaltens zu "Ökotypen"? Betrachtungen über das Erklärungswert des Einwohnerglaubensverzeichnisses vom Jahre 1651 für das Studium verschiedener Typen der historischen Familienbildung. *Historická demografie* 20, 1996, S. 57-91.

dritten Stelle muß die Zugehörigkeit der böhmischen Länder zum Gebiet der ostmitteleuropäischen Gutsherrschaft mit einer entwickelten Gutswirtschaft und festen persönlichen Bindungen der Untertanen zu ihrer Obrigkeit genannt werden, durch die sich die böhmischen Länder von den von ihnen westlich liegenden Gebieten grundsätzlich unterscheiden.

Infolge dieser Verhältnisse wurden nicht nur die Bedingungen für die Entstehung einer starken Gruppe des Gesindes und der Angestellten in den obrigkeitlichen Eigenbetrieben geschaffen, die in manchen Ländern fehlte, sondern es wurde gleichzeitig das Verhältnis zwischen dem Diener und seinem Arbeitsgeber (dessen ungeachtet, ob es die Obrigkeit oder ein anderer Subjekt war) im Vergleich mit dem Westen Europas deformiert. Und Gerade diese komplizierte Situation macht aus der Geschichte des Gesindedienstes in den böhmischen Ländern ein interessantes Thema.

Die Geschichte des Gesindes in den böhmischen Ländern wurde bisher nicht systematisch erforscht. Trotzdem kann man nicht behaupten, daß das Gesinde seitens unserer Historiker ganz ermangelt würde. Im Gegenteil, jede größere der Geschichte der Dorfbevölkerung oder der Gutswirtschaft gewidmete Monographie betrifft auch die Gesindeproblematik und daneben gibt es mehrere Teilstudien, die einzelne Fragen des Gesindelebens wahrnehmen.² Einige von ihnen machen es mehr systematisch, andere nur im beschränkten Maß, alle behalten aber wichtige Daten, die eine gute Basis für die Formulierung einzelner Thesen meines Beitrags bilden. Neben der Arbeiten der Historiker können dabei auch die Studien unserer Ethnographen ausgenutzt werden, welche auch zur Gesindefrage, besonders zu den verschiedenen mit der

² F. GRAUS, *Dějiny venkovského lidu v Čechách v době předhusitské* [Geschichte des Landvolkes in Böhmen in der vorhussitischen Zeit]. Praha 1957, S. 220-228. A. MÍKA, *Poddaný lid v Čechách v první polovině 16. století* [Die untertänige Bevölkerung in Böhmen in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts]. Praha 1960, S. 155-159. J. PETRÁŇ, *Poddaný lid v Čechách na prahu třicetileté války* [Das untergebene Volk in Böhmen zu Beginn des Dreißigjährigen Krieges]. Praha 1964, S. 83-86, 252-268. V. URFUS, *Právní postavení námezdních pracovníků u nás v 16. - 18. století* [Die Rechtslage der Lohnerbeiter in Böhmen im 16. bis 18. Jahrhundert]. *Právně historické studie* 2, 1956, S. 198-249. P. BURDOVÁ, *Poměry námezdně pracujících v zemědělství na Mnichovohradištsku po třicetileté válce* [Die Lage der Lohnarbeiter in der Landwirtschaft auf der Herrschaft Mnichovo Hradiště nach dem Dreißigjährigen Krieg]. *Sborník archivních prací* IV/2, 1954, S. 99-119. J. KRÍVKA, *Čeď v poddanském hospodářství po třicetileté válce a její podíl na celkovém počtu vesnického obyvatelstva* [Das Gesinde in der Bauernwirtschaft nach dem Dreißigjährigen Krieg und sein Anteil an der Gesamtzahl der Dorfbevölkerung]. *Historická demografie* 2, 1968, S. 2-8.

Entstehung, Dauer und Beendigung des Gesindedienstes verbundenen Ritualen, kostbare Kenntnisse zusammengebracht haben.

Die erste Frage, die sich ein Historiker stellen muß, ist die Definition des Gesindes. Schon am Anfang muß gesagt werden, daß die ältere Fassung, besonders wenn wir beim strikten Rechtsbestimmung bleiben, ein bisschen von der heutigen abwich, die sich erst seit der Wende des 18.-19. Jahrhunderts schrittweise durchsetzte. Nach dieser jüngeren Fassung, die von den Historikern oft auch auf die Geschichte des Gesindes in der älteren Zeit appliziert wird, wird der Gesinde-Begriff auf die langfristig beschäftigten unqualifizierten oder wenig qualifizierten, in den Arbeitsgebershaushalt integrierten Arbeitskräfte beschränkt. In der älteren Zeit wurden aber unter den Gesindebegriff auch die qualifizierten Arbeiter eingeschlossen, wenn ihr Arbeitsverhältnis den Charakter eines langfristigen, auf einem Vertrag mit dem Arbeitsgeber gegründeten Verhältnisses hatte. Es bedeutet, daß unter den Angestellten einer Obrigkeit zum Gesinde nicht nur Knechte und Mägde in den Meierhöfen und Diener gezählt wurden, die dem Gutsbesitzer und seiner Familie verschiedene Personaldienste gewährt haben, sondern auch Herrschaftsbeamte, sogar Kleinadelige, die wieder eigenes Gesinde haben konnten.³ Ähnlich wurde der kleinadelige Johann Žižka, der spätere Führer des Hussitenheers, in der Zeit, als er dem König Wenzel IV. auf seinem Hof diente, als sein Knecht (*čeledín*) bezeichnet.⁴

Die Rechtsdokumenten aus dem städtischen Milieu verstanden unter dem Knechtbegriff oft auch einen Gewerbegehilfen. Die Rechtsnormen des 17. - 18. Jahrhunderts kannten keinen grundsätzlichen Unterschied zwischen dem sog. höheren und niedrigeren Dienst; der höhere Dienst hat den Angestellten natürlich sozial aufgehoben. Aber erst in der Mitte des 18. Jahrhunderts begann man in den staatlichen Gesindeordnungen die Gruppe der sog. Offizianten und des eigenen Gesindes oder der höheren und niedrigeren Dienste mit den spezifischen Pflichten zu unterscheiden, und auch der Gesellenarbeitsvertrag wurde im 18. Jahrhundert zum Gegenstand der besonderen Regelungen und entwickelte sich zu einem selbständigen, vom Gesindevertrag abgesonderten Typ des Arbeitsvertrages.

³ URFUS, *Právní* (wie Anm. 2), S. 202-205, 232. Siehe auch Hugo MORGENSTERN, *Gesindewesen und Gesinderecht in Österreich*, I. (Mitteilungen des k. k. Arbeitstatistischen Amtes im Handelsministerium, 3. Heft), Wien 1902, S. 17-19.

⁴ Z. B. eine tschechische Chronik aus dem 15. Jahrhundert heißt in der deutschen Übersetzung *Eine sehr schöne Chronik über Johann von Žižka, Knecht des König Wenceslaus*.

In meinem Beitrag beschränke ich den Gesindebegriff auf die unqualifizierten oder wenig qualifizierten Arbeiter, die auf Grund eines Vertrags in ein langfristiges Lohnverhältnis eintreten, bei dem sie in den Haushalt des Arbeitgebers integriert und seiner Jurisdiktion, aber auch der Jurisdiktion seiner Obrigkeit unterstellt werden, dessen ungeachtet, ob sie persönlich frei oder Erbuntertanen einer oder anderen Obrigkeit sind. Beiseite lasse ich die langfristig bestellten Angestellten in den sog. höheren Diensten, die qualifizierten obrigkeitlichen Angestellten (Gärtner usw.) und die gewerblichen Gesselen und Lehrlinge, obwohl ihre Lage in manchen Punkten ähnlich der Lage des Gesindes war. Sie hatte aber auch ihre Besonderheiten. Z. B. die Gesellen besaßen ihre Gewerbequalifikation und wurden nicht nur der Jurisdiktion ihres Meisters und des Stadtrates, sondern auch der Gewerbezunft unterstellt, die ihre Rechte und Pflichten durch eigene Statuten bestimmte.

Die rechtliche Lage des Gesindes und anderer Kategorien der Lohnarbeiter in den böhmischen Ländern im 16.-18. Jahrhunderts analysierte im Jahre 1956 in einer umfangreichen Abhandlung Valentin Urfus.⁵ Mit einer ausführlichen Analyse der Rechtsnormen aus der zweiten Hälfte des 15. und aus dem 16. Jahrhundert haben auf ihn A. Míka (1960) und J. Pelant (1981) angeknüpft.⁶ Ihre Beschlüsse behielten bis heute ihre Gültigkeit, und weitere Forschung hat keine wesentliche Ergänzungen oder Korrekturen dazu gebracht. Im Lichte dieser Forschungen kann man sagen, daß die Gesindedienstregel bis zur Mitte des 15. Jahrhunderts mit Ausnahme der Rechtsbereiche einiger Städte nur durch die Gewohnheit bestimmt wurden. Zu ihrer Kodifizierung kommt es schrittweise seit Mitte des 15. Jahrhunderts, und dieser Prozeß gipfelt im 16. Jahrhundert, und zwar nicht nur im Bereich des Stadtrechtes, das gerade in dieser Zeit in Böhmen unifiziert wurde, sondern und vor allem auch im Bereich der Jurisdiktion des Landesrechtes, daß heißt beim Gesinde im bäuerlichen und obrigkeitlichen Dienst. Die neuen Vorschriften fixierten teilweise das ältere Gewohnheitsrecht, teilweise stellten eine Neuigkeit dar, die mit dem allgemeinen neuzeitlichen Prozeß der Sozialdisziplinierung zusammenhing. Diese neuen Vorschriften wurden hauptsächlich durch Polizei- und Evidenzvorschriften vorgestellt.

⁵ URFUS, *Právní* (wie Anm. 2).

⁶ MÍKA, *Poddaný* (wie Anm. 1), S. 187-203. J. PELANT, *České sněmy v letech 1471-1500* [Die böhmischen Landtage in den Jahren 1471-1500]. *Sborník archivních prací* 31, 1981, S. 340-417.

Die Regel, die das Lohnverhältnis der Untertanen regelten, wurden teilweise in die Landesordnungen einverleibt, deren erste Redaktion aus dem Jahre 1500 stammt,⁷ teilweise hatten Charakter besonderer, von dem Landtag genehmigter Gesindeordnungen (1549)⁸ und teilweise bildeten einen Bestandteil der von der Obrigkeiten für verschiedene Herrschaften herausgegebenen Wirtschaftsinstruktionen und Untertanenordnungen.⁹ V. Urfus setzt solche, das aufm Lande lebende Gesinde betreffende Vorschriften ausschließlich in den Zusammenhang mit der Entwicklung der adeligen Gutswirtschaft.¹⁰ Ich meine dagegen, daß ihre Genehmigung neben diesem Motiv auch durch eine allgemeine Tendenz des ausgehenden Mittelalters und der frühen Neuzeit zur Sozialdisziplinierung bedingt wurde, die nicht nur in den Gebieten der sich entwickelnden Gutswirtschaft wirkte und nicht nur wirtschaftliche Gründe hatte.¹¹ In den Städten waren die Lohnverhältnisse einschließlich des Gesindedienstes im 16. Jahrhundert nur im Rahmen der allgemeinen gesetzlichen Regelung des Stadtrechtes geregelt und das Gewohnheitsrecht behielt hier eine größere Bedeutung. Im 17. und in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts wurden dann die älteren Normen im Bereich genauso des Landes- als auch des Stadtrechtes nur übernommen, und zwar ohne größere inhaltliche Änderungen.¹²

Aus dem älteren Gewohnheitsrecht wurde im 15.-16. Jahrhundert ein wichtiges Prinzip übernommen, und zwar die verschiedene rechtliche Lage der Angestellten im lang- und kurzfristigen Lohnverhältnis. Im langfristigen, das heißt im Gesindeverhältnis war der Arbeiter zu seinem Arbeitsgeber und auch zu seiner Obrigkeit mit eigener Person gebunden. Das Gesindeverhältnis

⁷ Siehe ihre Evidenz bei URFUS, *Právní* (wie Anm. 2), S. 201, Anm. 7, 8.

⁸ Siehe die Edition *Sněmy české od léta 1526 až po naši dobu* [Die böhmischen Landtage seit 1526 bis zur unseren Zeit], Bd. II, Praha 1880, S. 598.

⁹ Sie wurden von J. KALOUSEK in seiner Edition *Řády selské a instrukce hospodářské* [Dorfordnungen und Wirtschaftsinstruktionen] herausgegeben. *Archiv český* 22-24 und 29, Praha 1905-1913. Siehe auch V. ČERNÝ, *Hospodářské instrukce. Přehled zemědělských dějin v době patrimoniálního velkostatku v XV.-XIX. století* [Die Wirtschaftsinstruktionen. Eine übersicht der Agrargeschichte in der Zeit des patrimoniellen Großgrundbesitzes im XV.-XIX. Jahrhundert]. Praha 1930.

¹⁰ URFUS, *Právní* (wie Anm. 2), S. 202.

¹¹ Dazu siehe T. WINKELBAUER, Sozialdisziplinierung und Konfessionalisierung durch Grundherren in den österreichischen und böhmischen Ländern im 16. und 17. Jahrhundert. *Zeitschrift für historische Forschung*, 19, 1992, 3, S. 317-339.

¹² URFUS, *Právní* (wie Anm. 2), S. 201-202.

unterwarf ihn der Disziplin dieser beiden Subjekte, die natürlich identisch sein können. Im kurzfristigen Verhältnis war dagegen die personale Abhängigkeit nicht so groß.¹³

Die Vorschriften des 17. und des 18. Jahrhunderts regelten nicht alle Gebühren des Gesindevertrags, der am meisten auf ein Jahr beschlossen wurde, sondern hauptsächlich den Personenband, den sie bildeten. Sie verstanden den Vertrag nicht als einen Rechtsakt zwischen zwei gleichberechtigten Subjekten. Das einzige Recht, das sie dem Diener gaben, war sein Recht auf den richtigen Lohn. Den konnte der Diener auch gerichtlich verlangen und gerade das war der einzige Fall, wann der Diener nach dem Landesrecht gegen seinen Arbeitsgeber auftreten konnte. Gleichzeitig wurde gewiss die Höhe des Lohns durch zahlreiche Lohnvorschriften geregelt, welche den auf die Erreichung des höheren Lohns gezielten Druck bremsten. Die Rechtsvorschriften regelten aber nicht die Arbeitszeit, deren Dauer sich nur nach dem Bedarf richtete, sie hinderten in der Bemühung die Dienstzeit auf eine kürzere als einjährige Frist zu schließen und setzten harte Strafen für eine vorfristige Verlassung des Dienstes fest.¹⁴

Für die Breite der Jurisdiktion über den Diener war der persönliche Status des Arbeitsgebers und des Angestellten bestimmend. Man kann unter unseren Bedingungen mehrere Situationen unterscheiden. Die erste Situation stellte das Lohnverhältnis eines Untertans zur eigenen Obrigkeit vor, der die personale Abhängigkeit des Untertans vertiefte. Der Obrigkeit standen dabei verschiedene Disziplinierungsmittel, einschließlich des Prügels und der Haft zur Verfügung. Die Untertänigkeit ermöglichte der Obrigkeit, den Untertanen zum Eintritt in den Lohndienst zu zwingen.¹⁵ Der Lohndienst hing in solchem Falle nur teilweise vom freien Angebot der Arbeitskräfte auf dem Arbeitsmarkt ab. Wenn es um den Gesindezwangsdienst geht, unterschied sich die Lage im 15.-16. von der im 17.-18. Jahrhundert, wo der Zwang üblicher war. Aber schon aus dem 16. Jahrhundert kennen wir viele Klagen der Untertanen über diese Pflicht.¹⁶

¹³ Ibidem, S. 203.

¹⁴ Ibidem, S. 204 ff.

¹⁵ Ibidem, S. 208-210.

¹⁶ Siehe z. B. V. KOČKA, *Dějiny politického okresu kralovického* [Geschichte des politischen Bezirks Kralowitz] I, Kralovice 1930, S. 412 (Zvíkovec 1547), II, 1932, S. 52 (Osojno 1592). E. MAUR, *Přimdští Chodové ve sporu se Švamberky (50-70. léta 16. století)*. [Die Choden von Pfrauenberg im Streit mit den Schwambergern, 50.-70. Jahre des 16. Jahrhunderts]. *Acta Universitatis Carolinae 1967, Philosophica et historica* 3, S. 101-102 (Přimda 1569).

Deswegen wage ich, die auf die Lohnarbeit sich stützende Gutswirtschaft auch in der Zeit vor dem Dreißigjährigen Krieg als protokapitalistisch, wie es bei uns in der letzten Zeit J. Čechura macht, zu bezeichnen.¹⁷

Der Gesindezwangsdienst der Untertanenkinder in den obrigkeitlichen Betrieben, vor allem in den Meierhöfen, und bei der Befriedigung der persönlichen Bedürfnisse des Herrn und seiner Familie, entwickelte sich in Böhmen aus dem obrigkeitlichen Vormundschaftsrecht über die Waisen. Seit dem 16. Jahrhundert haben wir Zeugnisse über die sog. Waisenstellung zur Verfügung, bei welcher der Herr oder seine Beamten jährlich über die Zuteilung der Waisen in den Dienst entschieden, und zwar genauso in der bäuerlichen, als auch in der obrigkeitlichen Wirtschaft. Solche Praxis sollte die Weisen bis zur Zeit der Gründung ihrer selbständigen Existenz materiell sichern. Seit dem Ende des 16. Jahrhunderts - und auf einigen Herrschaften schon früher - begann die Obrigkeit im Zusammenhang mit der Entwicklung eigener Gutswirtschaft in ähnlicher Weise über alle Untertanenkinder zu bestimmen, was natürlich auf ihren Widerstand anschlägt.¹⁸

Im Zusammenhang mit dieser Praxis entstand auch ein neuer Quellentyp, die sog. Untertanenverzeichnisse¹⁹ oder Mannschaftsbücher, oft auch Waisenstellungsregister genannt. Die letzte Bezeichnung belegt klar den ursprünglichen Sinn dieser Quelle. Die Untertanenverzeichnisse haben sich für zahlreiche Herrschaften in Böhmen - weniger in Mähren - erhalten, oft in langen Serien. Sie stellen eine hervorragende Quelle für das Studium der sozialen und demographischen Verhältnisse in den böhmischen Ländern dar. Sie evidieren alle zu einzelnen Dörfern der gegebenen Herrschaft gehörigen Erbuntertanen mit der Angabe über ihr Alter, über die Stelle, wo sie sich momentan befinden (z. B. im Dienst bei XY im Dorf NN, im Heer usw.), und beim Gesinde auch über seinen Lohn. Sie beinhalten auch andere interessante Daten, z. B. darüber, daß die

¹⁷ J. ČECHURA, *Dominium Smiřických - protokapitalistický podnikatelský velkostatek předbělohorských Čech* [Das Dominium der Familie Smiřický - ein protokapitalistisches Großgrundbesitzerunternehmen Böhmens vor dem Weißen Berg]. *Český časopis historický* 90, 1992, S. 508-538.

¹⁸ URFUS, *Právní* (wie Anm. 2), S. 209. E. MAUR, *K demografickým aspektům tzv. druhého nevolnictví* [Zu den demographischen Aspekten der sog. zweiten Leibeigenschaft]. *Historická demografie* 8, 1983, S. 31. Sie auch Anm. 16.

¹⁹ J. KŘIVKA, *Význam poddanských seznamů pro demografická bádání* [Bedeutung der Untertanenverzeichnisse für die demographische Forschung]. *Historická demografie* 4, 1970, S. 50-58.

Obrigkeit, beim Mangel der Untertanen, ihre jungen Untertanen mittels der Arrestierung zwang, die Heirat zu schließen, oder daß der Dienst im obrigkeitlichen Meierhof als eine Strafe für die verstanden wurde, die sich solchem obrigkeitlichem Zwang nicht unterstellen wollten. Aus den Mannschaftsbüchern der Herrschaft Točník (2. Hälfte des 17. Jahrhunderts) kann ich z. B. zitieren: "Er soll sich im Fasching verheiraten, sondern Arrest", oder: "Er soll sich vor St. Georg verheiraten oder in den Meierhof zu den Öchsen gehen".²⁰ Die Institution des gezwungenen sog. Hofdienstes wurde erst durch den Leibeigenschaftspatent Josefs II. aus dem Jahre 1781 und für die Waisen erst im Jahre 1848 aufgehoben.²¹

Die konkrete Praxis bei der Untertanenkinderstellung kann am Beispiel der böhmischen Kammerherrschaften demonstriert werden. Die Kammerinstruktion aus dem Jahre 1604 sprach nur noch von dem Zwangsdienst der Waisen, ihre neue Redaktion aus dem Jahre 1652 schon von den "Pflichtjahren" des Gesindes aus den Reihen der Waisen und der Untertanenkinder. Aber schon im Jahre 1615 konnte nach seiner Instruktion der Herrschaftshauptmann keinem Knecht und keiner Magd den Heiratskonsens vor dem Ablauf des dreijährigen Pflichtdienstes zu erteilen.²² Erst am Ende des 17. Jahrhunderts, als die Populationsverluste des Dreißigjährigen Krieges schon ausgeglichen geworden waren, wurde der pflichtige Gesindedienst auf 2 Jahre verkürzt. Die Praxis war aber unter den Bedingungen der verschärften Untertänigkeit oft schlimmer als die Norm: Die Hauptleute einzelnen Herrschaften zwangen mit Benützung der grobsten Mittel die Kinder 6 bis 7 Jahre im Hofdienst zu bleiben oder nach dessen Beendigung in einen neuen Dienst bei den Wirtschaftsbeamten einzutreten.²³ Im sog. Hofdienst vermischte sich also die wirtschaftliche Motivation mit den außerökonomischen Elementen, was uns nicht erlaubt, in dieser Form des Lohnverhältnisses eine Form des kapitalistischen Verhältnisses zu sehen.

Der zweite Typ des Lohnverhältnisses stellte das Verhältnis zwischen der Obrigkeit und dem sog. fremdherrschaftlichen Mensch, d. h. dem Untertan einer anderen Obrigkeit dar. Solcher Diener blieb zwar ein Erbuntertan eigener

²⁰ MAUR, *K demografickým* (wie Anm. 18), S. 30.

²¹ K. KROFTA, *Dějiny selského stavu* [Geschichte des Bauernstandes]. 2. Aufl., Praha 1949, S. 348, 366-367, 415.

²² MAUR, *K demografickým* (wie Anm. 18), S. 31-32.

²³ E. MAUR, *Český komorní velkostatek v 17. století* [Die böhmischen Kammergüter im 17. Jahrhundert]. Praha 1975, S. 122.

Obrigkeit, tritt aber gleichzeitig durch die Schließung des Gesindekontrakts in eine Abhängigkeit von der neuen Obrigkeit ein, die sein Arbeitsgeber wurde. Die hatte über ihn dieselbe Jurisdiktion als über eigene Untertanen. Die ursprüngliche Untertänigkeit dauerte, sie war aber mit dem neuen Personalband überdeckt und verschlungen und sie brachte sich zur Geltung erst nach dem Ablauf des Gesindedienstes. Der adelige Arbeitsgeber besaß auch die Halsjurisdiktion über den fremdherrschaftlichen Untertan, und konnte ihn vindizieren, wenn er entflohen war. Ähnlich, obwohl in der Praxis ein bisschen begrenzt, sah die Jurisdiktion des adeligen Arbeitsgebers über das persönlich freie Gesinde aus, überwiegend der städtischen Herkunft. Solches Gesinde wurde, besonders im 17. Jahrhundert, vor allem beim Mangel eigener Untertanen angestellt.²⁴

Wie sich die Politik der Obrigkeit in der Abhängigkeit von den konkreten Populationsverhältnissen und ökonomischen Bedingungen kompliziert entwickeln konnte, zeigt das Beispiel der mittelböhmischen Kammerherrschaft Brandýs nad Labem.²⁵ Weil diese Herrschaft während des Dreißigjährigen Krieges ganz entvölkert wurde, mußten in den schrittweise wiederhergestellten Meierhöfen binnen zwei Jahrzehnten nach dem Krieg ausschließlich Untertanenkinder aus anderen Kammerherrschaften, die oft bis 100 km von Brandýs entfernt waren, zwangsweise dienen. Um ihnen die Flucht zu erschweren, zur welcher immer kam, mußte jeder Knecht und jede Magd für sich die Bürgschaften aus den Reihen eigener Eltern, Verwandten oder reichen Bauern zu stellen, die sie nach ihrer Flucht zurückstellen oder durch einen anderen Untertan ersetzen mußten. Weil sich aber solche Praxis nicht bewahrt hatte, wurde in den Meierhöfen statt eigener Untertanen seit 1668 das sog. Freigesinde angestellt, was in der Tat entflozene Untertanen waren, die in Prag und in seiner Umgebung ihre Zuflucht gefunden hatten. Aber auch das war für die Obrigkeit unvorteilhaft, weil dem freien Gesinde mußte man die höheren Löhne zahlen. Die Herrschaftsverwaltung hat das Problem dadurch gelöst, daß den Unterschied zwischen dem Lohn des freien und des untertänigen Knechts die Untertanen der Herrschaft Brandýs bezahlen mußten, und zwar in der Form eines Zuschlags für die Befreiung eigener Kinder vom Hofdienst. Ein Knecht bekam also 17 Gulden von der Obrigkeit und 3 Gulden 30 Kreuzer von den Untertanen. Aber auch dieses System hat sich nicht bewahrt und nach dem Jahre

²⁴ URFUS, *Právní* (wie Anm. 2), S. 210-211.

²⁵ MAUR, *Český* (wie Anm. 23), S. 123.

1672 wurde das freie Gesinde schrittweise durch die Untertanen von Brandýs ersetzt.

Den dritten Typ des Gesindeverhältnisses stellte das Verhältnis zwischen einem untertänigen Arbeitsgeber und einem untertänigen Diener dar, z. B. zwischen dem Bauer und seinem Knecht. Der Untertan gewann in diesem Fall über seinem Knecht eine gewisse Jurisdiktion, gewiss ziemlich eng, deren Ausmaß die Obrigkeit bestimmte. Er mußte gleichzeitig bestimmte Regeln in der Behandlung des Gesindes zu beachten und war auch für ihr Verhalten rechtlich verantwortlich. Er konnte den Knecht für seine kleine Delikte strafen, er konnte aber selbst für dessen Delikte auch bestraft werden. Es war dabei egal, ob den Gesindevertrag mit dem untertänigen Arbeitsgeber durch eine untertänige, fremdherrschaftliche oder freie unprivilegierte Person geschlossen wurde.²⁶

Das Gesinde in den Städten wurde durch die Lohnarbeiter dargestellt, die die Bedürfnisse der bürgerlichen Haushalte und Wirtschaften befriedigten. Eine ähnliche Stellung hatte auch das Gesinde bei den Adeligen und Geistlichen, bzw. bei den kirchlichen Institutionen in den Städten. Das Stadtrecht gab dem Diener eine größere Möglichkeit des Rechtsschutzes gegen ihren Arbeitsgeber, deswegen waren auch die Streitigkeiten zwischen diesen beiden Partnern in den Städten häufiger als auf dem Lande. Aber auch das Stadtrecht kannte keine Gleichheit beider Seiten. Auch in der Stadt war das Gesinde persönlich von den Arbeitsgebern abhängig, was durch den Begriff der Treue ausgedrückt wurde, aus dem verschiedene Pflichten abgeleitet werden konnten.²⁷

Die ungleiche Stellung des Gesindes widerspiegelte sich auch in den Vorschriften gegen seine Flucht, wenn es schon um das herrschaftliche, bauerliche oder städtische Gesinde handelte. Solche Vorschriften waren überhaupt die ersten Rechtsnormen der allgemeinen Gültigkeit, die den Gesindedienst betrafen. Sie wurden in Böhmen parallel mit den Vorschriften gegen die Bauernflucht herausgegeben oder gar mit ihnen verbunden. In beiden Fällen drückten sie eine Bemühung, die Lockerung der persönlichen Bindungen zu verhindern, beziehungsweise die Regel durchzusetzen, nach der es Niemanden ohne Herr geben kann. Deswegen wurden sie auch durch Vorschriften gegen sog. Landstreicher ergänzt, die in das regelmäßige Gesindeverhältnis

²⁶ URFUS, *Právní* (wie Anm. 2), S. 211-212.

²⁷ Z. B. nach dem Humanist Daniel Adam von Veleslavín sollte das Gesinde in den Städten seinen Herr und seine Frau verehren, lieben, vor ihnen sich scheuen und fürchten im Wort und Tat. *Ibidem*, S. 214-215.

einbezogen werden sollten, oder gegen Bettler, die aus den Städten ausgewiesen werden sollten.

Die ersten Vorschriften dieser Art erschienen in Böhmen im 15. Jahrhundert, kurz nach den Hussitenkriegen, nachdem bei der Wiederherstellung des Friedens die Frage der Rückgabe der entflohenen Untertanen erschienen war. Die erste von diesen Normen wurde durch den Landtag im Jahre 1437 genehmigt und betraf nur die entflohenen Untertanen, die folgende, aus dem Jahre 1453, betraf neben den Untertanen auch das Gesinde. Der Befund verbot die Gesindeentlockung und bewilligte die Bestellung des Gesindes nur unter der Bedingung, daß dieses von seinem Herr richtig entlassen wurde, und befahl, das arbeitslose Gesinde zu strafen, bis es in den ordentlichen Gesindedienst eintritt. Die folgenden Bestimmungen aus den Jahren 1479, 1487 und 1497 betrafen vor allem die Herausgabe der Flüchtlinge und die Busen für ihre Bestellung. Und diese Anordnungen wurden auch in die Landesordnung aus dem Jahre 1500 und in ihre weitere Redaktionen einverleibt.²⁸

Die durch die Rechtsnormen des 15. und besonders des 16. Jahrhunderts eingeführte Grundregelung des Gesindedienstes erkannte lange Zeit keine wesentlichen Änderungen, weil sie gut den Bedürfnissen der Obrigkeiten in der Zeit der verschärften Untertänigkeit entsprach. Eine andere Situation hat erst der aufgeklärte Absolutismus geschaffen. Die Rechtstellung des Gesindes wurde in dieser Zeit durch die Gesindeordnungen Maria Theresias aus den Jahren 1753 und 1765 und durch die josefinischen Ordnungen aus dem Jahre 1782 bestimmt. Die letztgenannten wurden getrennt für das Gesinde in den Städten und auf dem Lande herausgegeben, betonten mehr den verträglichen Charakter des Gesindedienstes und bildeten eine Rechtsgrundlage seiner Existenz bis zum Jahre 1857.

Das Verhältnis zwischen dem Herrn und seinem Diener wurde seit der Mitte des 18. Jahrhunderts manchmal genauer als früher bestimmt. Die bisherige persönliche Abhängigkeit, die mit dem unbestimmten Begriff der Treue und des Gehorsams ausgedrückt wurde, zerlegte sich in eine Reihe der konkreten Pflichten und Rechte, die am meisten mit den Strafsanktionen sichergestellt wurden. Aber auch diese Gesindeordnungen führten keine Gleichheit der Seiten ein, z. B. der Knecht konnte nicht bei der Vertragsschließung Bedingungen zugunsten seiner Person stellen. Die Jurisdiktion der Arbeitsgeber

²⁸ Siehe Arbeiten von A. MÍKA und J. PELANT in der Anm.2.

wurde zwar beschränkt, aber die Zahl der Delikte, für die jetzt das Gesinde bestraft werden konnte, und zwar unter einer Hilfe der Staatsorgane, wuchs auf. Die Normen des aufgeklärten Absolutismus bedeuteten also nicht immer eine Verbesserung der rechtlichen Lage der Lohnarbeiter. Z. B. im Falle der Flucht eines Knechts hatte sein Herr bisher nur eine Möglichkeit seine Herausgabe und eine entsprechende Buse fordern, seit dem 18. Jahrhundert sollte aber die Flucht eines Knechts von seiner Obrigkeit pflichtmäßig bestraft werden.²⁹ Paralel mit den Rechtsnormen entwickelten sich auch die theoretischen Ansichten der Rechtswissenschaft über den Gesindedinst. Auf die rechtliche Lage des Gesindes wurden im 16. Jahrhundert größtenteils die römischrechtlichen Normen appliziert, besonders der römischrechtliche Begriff "familia". Z. B. der erste Unifikator des böhmischen Stadtrechtes Brikci von Licsko charakterisiert den Arbeitsgeber als "pater familias" und vergleicht die Lage des Knechts mit der Stellung der Ehefrau. Der zweite Unifikator des Stadtrechts Petr Kristián von Koldín zählt das Gesinde zu den Mitgliedern der Arbeitsgebersfamilie zu und leitet davon auch das Recht des bürgerlichen Arbeitsgebers auf das Erbe nach seinem verstorbenen Knecht ab. Der Humanist Daniel Adam von Veleslavín vergleicht den Diener sogar mit dem Sklaven, und ähnliche Ansichten vertritt auch die Rechtswissenschaft der Barokepoche.³⁰

Die neuen Ansichten auf diese Frage erschienen erst im Zusammenhang mit den thesesianischen und josephinischen Reformen, nicht aber im böhmischen Milieu, sondern in Wien, dessen Rechtsdenken in dieser Zeit auch für Böhmen entscheidend geworden ist. Der alte Gehalt des Gesindevertrags, der sich auch im 18. Jahrhunderts grundsätzlich nicht geändert hatte, sollte mit neuen Rechtsbegründungen verbunden werden. Z. B. der führende thesesianische Kompilator Holger formulierte damals seine interessante These über den Doppelcharakter der aus dem Gesindevertrag fließenden Pflichten. Es waren einerseits die allgemeinen, aus dem Naturrecht abgeleiteten Pflichten, zu denen er den Fleiß, die Treue und die guten Sitten reihte, und andererseits die aus dem konkreten Inhalt des Gesindevertrags folgenden Sonderpflichten. Andere Autoren unterstrichen dagegen, daß der Knecht auf Grund des Gesindevertrags ein Mitglied des Arbeitsgebershaushalts wird. Martini begründete dabei die

²⁹ URFUS, *Právní* (wie Anm. 2), S. 233-240.

³⁰ *Ibidem*, S. 228-229.

Pflichtem des Gesindes rationalistisch aus dem Wohlstand des Arbeitgeberhaushaltes und aus der Pflicht des Dieners, sich um ihn zu kümmern.³¹

Im Unterschied zu den Ansichten der Rechtswissenschaft, die schon von den tschechischen Historikern ziemlich breit analysiert worden sind, blieben die Ansichten der Moraltheologie in Böhmen bis heute ganz beiseite des wissenschaftlichen Interesses, obwohl diese besonders in der Barockepoche das gesellschaftliche Bewußtsein stark beeinflusste und obwohl sie in dieser Zeit auch von den Jesuiten an der Prager Universität gepflegt wurde.³²

Größere Aufmerksamkeit wurde der praktischen Applikation der moraltheologischen Ansichten in der Predigertätigkeit gewidmet, besonders den großen homiletischen Sammlungen, die in Böhmen ihre traditionelle Bezeichnung Postilla trugen. Die Homiletik stellte den Untertanen und den Obrigkeiten einen idealen Stand vor Auge, in dem ein fleißiger, ehrlicher, arbeitsamer, frommer und gehorsamer Knecht ein gültiges Mittglied des Haushaltes eines gerechten, aber gleichzeitig strengen Herrn bildete, eines Herrn, der für die Befriedigung seiner berechtigten materiellen Ansprüche, aber auch für seine christliche Handlung verantwortlich war.³³

Die Mehrheit der Prediger ermahnt die Wirten zur Milde gegenüber ihrem Gesinde und kritisiert Beschimpfungen und Prügel des Gesindes. Man kann aber auch einige Barockprediger finden, die dem Wirt raten, bei der Bestrafung ihres Gesindes einen Eichenstumpf zu benützen, bis es ihm vom Rücken räuchert. Die Versuche, aus der Kritik der gegebenen Verhältnisse die reale Lage des Gesindes abzuleiten, sind aber gefährlich. Oft handelt es sich bei der Kritik der Wirten nur um bloße Topoi, die durch Jahrhunderte von einem zum anderen Verfasser übergehen. Z. B. nach den katholischen Postillen aus dem Beginn des 18. Jahrhunderts gaben die Wirten ihren Mägden dieselben Schimpfnahmen, deren Benützung der utrakvistische Administrator Václav Koranda d. J. bei den böhmischen Bauern in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts kritisierte.³⁴

³¹ *Ibidem*, S. 240-247.

³² F. KAVKA - J. PETRÁŇ (Red.), *Dějiny Univerzity Karlovy 1348-1990*. [Geschichte der Karlsuniversität 1348-1990] Praha 1996, S. 72, 75, 91-92.

³³ E. MAUR, *Pobělohorské poddanské poměry a Bohuslav Balbín* [Die Untertanenverhältnisse nach dem Weißen Berg und Bohuslaus Balbinus]. In: *Bohuslav Balbín a kultura jeho doby v Čechách*. Praha 1992, S. 13-14, 21.

³⁴ MAUR, *Ibidem*, S. 21, Anm. 2.

Ziemlich wenig wissen wir über die Sozialvorstellungen des Gesindes, darüber, ob ihm im gewissen Maß ein spezifisches Gruppenbewußtsein einig war, in welchem Maß das Gesinde einen integralen Bestandteil des Haushaltes ihres Arbeitsgebers bildete, wieweit sich es nur um eine lebenszyklische Erscheinung oder auch um eine spezifische soziale Gruppe handelte. Es ist klar, daß der Gesindedienst in den meisten Fällen nur eine Übergangsphase im Leben des jungen Menschen bildete, daß es sich vor allem um eine lebenszyklische Erscheinung handelte. Das rechtliche und morale Bewußtsein reihte dabei das Gesinde in den Haushalt, bzw. in die Familie des Wirts ein. Für einen Teil des Gesindes war aber der Gesindedienst eine langjährige, oft eine lebenslängliche Lebensrolle und auch für die nur eine kurze Zeit dienenden Knechte und Mägde war ihr Eintritt in den Gesindedienst manchmal eine erzwungene Lösung. Aber auch im Rahmen des Bauernhaushalts, wo die jungen Leute freiwillig dienten, entsprach oft die Stellung der Diener nicht der Stellung der anderen Familienmitglieder. Wir wissen z. B. aus den Gerichtsprotokollen, daß ein Teil der Mägde der Sexualgewalt von Seiten der Bauern und ihrer Söhne ausgesetzt wurde, oder mindestens mit ihnen ein Sexualverhältnis hatten, das oft mit einer Geburt eines Kindes endete, dessen Legitimierung sein Vater ablehnte und auf das oft ein verheimlichter Tod wartete.³⁵ Von den Kindern des Bauern unterschieden sich die Diener auch dadurch, daß sie keine Erbeansprüche auf den Bauerngut, wo sie dienten, hatten.³⁶ Wenn man dazu die oft von den Predigern kritisierte schlechte Behandlung des Gesindes zugibt, scheint es, daß die Knechte und Mägde trotz allen Bindungen zu den anderen Mitgliedern der Bauernfamilie und zu den Generationsgefährten eine spezifische soziale, obwohl nur zeitliche Gruppe bildeten.

³⁵ A. ŠUBRTOVÁ, Kontracepce, aborty a infanticida v pramenech k předstatistickému období [Kontrazeption, Fehlgeburten und Infanticidium in der Quellen zur vorstatistischen Epoche]. *Historická demografie* 15, 1991, S. 32-39. Zahlreiche Beweise bringen die sog. Pech- oder schwarzen Bücher der Stadtgerichte. Viele von ihnen wurden durch Editionen zugänglich gemacht. Eine Übersicht über diese Editionen bringen J. FRANCEK - T. ŠIMEK (Eds.), *Hrdelní soudnictví českých zemí. Soupis pramenů a literatury*. [Halsgerichtswesen in den Böhmisches Ländern. Ein Quellen- und Literaturverzeichnis]. Pardubice 1995.

³⁶ Zum bäuerlichen Erbrecht in Böhmen in der frühen Neuzeit siehe vor allem die ausgezeichnete Monographie von V. PROCHÁZKA, *Česká poddanská nemovitost v pozemkových knihách 16. a 17. století* [Die böhmische untertänige Liegenschaft in den Grundbüchern des 16. und 17. Jahrhunderts]. Praha 1963. Ergänzungen dazu bringen z. B. E. MAUR, Das bäuerliche Erbrecht und die Erbschaftspraxis in Böhmen im 16.-18. Jahrhunderts. *Historická demografie* 20, 1996, S. 93-118 oder J. GRULICH, Zu den ausgewählten Aspekten des Familien- und Lebenszyklus, *Ibidem*, S. 9-56.

Sehr gespannt war das Verhältnis zwischen dem obrigkeitlichen Gesinde und den Adeligen oder ihren Beamten. Es war einerseits eine Folge des erzwungenen Charakters des Gesindedienstes, andererseits der unmenschlichen Behandlung des Gesindes in den Meierhöfen und in den Sitzen der Obrigkeit, des Prügeln, der Haftung, der Belästigung der Mägde. Deswegen waren vor allem im 17. Jahrhundert Gesindeflüchten massenhaft verbreitet.³⁷ In einigen Fällen betreffen wir auch die Äußerungen des individuellen Widerstandes,³⁸ ausnahmsweise auch die organisierten Morde der adeligen Arbeitsgeber. Sie hatten einmal nur das materielle Gewinn, die Beraubung des Ermordeten als Ziel,³⁹ andersmal ist aber auch ihre soziale Motivation deutlich. In solchen Fällen handelte es sich um eine sozial motivierte Rache. So war es z. B. im bekannten Fall des Ritters Ludvík Lorecký von Lkouš im Jahre 1571⁴⁰ oder des Johann Adalbert Freiherrn von Freissleben im Jahre 1680.⁴¹ Der letztgenannte wurde während eines großen Bauernaufstandes in der Nacht von eigenen Dienern ermordet, deren Ehefrauen sich vor ihm hüten mußten, und seine Leiche wurde verunstaltet, vor allem kastriert. Es erinnert ein bischen auf die

³⁷ Z. B. in den Jahren 1658-1661 sind aus der Herrschaft Brandýs nad Labem mit 6 Meierhöfen 36 Dienstboten entflohen. Zur Flucht der Dienstboten kam auch auf den anderen Herrschaften. Siehe E. MAUR, *K některým formám protifeudálního odporu poddaných v době pobělohorské* [Zu einigen Formen des antifeudalen Widerstandes der Untertanen in der Zeit nach dem Weißen Berg]. *Acta Universitatis Carolinae 1983, Philosophica et historica 2*, S. 18.

³⁸ Z. B. im Jahre 1670 bestrafte der obrigkeitliche Schaffer bei einem Meierhof auf der Herrschaft Točnick eine Magd für ihre angeblich nachlässige Arbeit mit einem Stockschlag und darauf hat sie ihm einen Schlag mit einem Rechen zurückgegeben. SOA [Statliches Gebietsarchiv] Praha, *Vs Zbiroh*, Sign. XXXVII, Kart.73.

³⁹ K. NĚMEC, *Dějiny města Horažďovic* [Geschichte der Stadt Horaschdowitz]. Horažďovice 1936, S. 191 (Wenzel Woislaw Freiherr Branschowsky von Wojnitz 1707).

⁴⁰ Dieser Ritter wurde gemeinam mit seinen zwei unmündigen Söhnen während der Nacht von eigenen Untertanen ermordet. Den Eintritt in den Rittersitz wurde den Mördern von drei Hofmägden ermöglicht. Eine von ihnen beteiligte sich auch direkt auf dem Mord. M. DVORSKÝ, *Hrdelní příběh český z XVI. století* [Ein böhmischer Halsvorfall aus dem XVI. Jahrhundert]. *Časopis Českého musea 6*, 1832, I, S. 314-327.

⁴¹ V. MATTAUCH, *Čestínské události roku 1680* [Die Ereignisse in Čestín im Jahre 1680]. *Středočeský sborník historický 13*, 1978, S. 71-85. Siehe auch den Mord des Grafen Clary von Sperbersbach bei Chcebuz im Jahre 1720. *Hrady, zámky a tvrze v Čechách, na Moravě a ve Slezsku*, III, Severní Čechy, Praha 1984, S. 430.

rituelle Handlung der Bauern im Laufe der großen französischen Bauernrevolten des 17. Jahrhunderts, die von Le Roy Ladurie beschrieben wurden.⁴²

Ziemlich befriedigend sind unsere Kenntnisse über die quantitative Vertretung des Gesindes im Ganzen der Bevölkerung, über die Ausstattung der Bauernwirtschaften mit dem Gesinde und über die Unterschiede zwischen dem Stadt-, Bauern- und Obrigkeitsgesinde. Die Vertetung des Gesindes in der Population unterschied sich nach dem ökonomisch-geographischen Charakter der einzigen Gebiete. Man kann sagen, daß in den fruchtbaren Gegenden mit größeren Bauernwirtschaften das Gesinde in der Mitte des 17. Jahrhunderts in der Regel 10-15 % der Dorfbevölkerung, während in den proto-industriellen Berggegenden mit kleinen Bauernwirtschaften nur 3-5 % bildete.⁴³ Aus diesen Gegenden ging auch der größere Teil der Kinder in den Dienst, einerseits in die fruchtbaren Gegenden und andererseits in die Städte. Z. B. in der Stad Tábor mit cca 1200 Bewohnern befanden sich im Jahre 1651 116 Mägde; 73 davon waren untertänig, sie mußten also aus den Dörfern stammen. Genauso waren hier 21 männliche Diener von der Gesamtzahl 36 untertänig, also dörflicher Abstammung.⁴⁴

Der Anteil des Gesindes in den mittelgroßen Städten war ungefähr so hoch wie in den fruchtbaren Agrargebieten, während in den weniger fruchtbaren Gegenden dieser niedriger war. Z. B. auf der Herrschaft Pardubice in Ostböhmen dienten in der Stadt Pardubice 20,7 % Personen über 10 Jahre, in den Dörfern des fruchtbaren Teiles der Herrschaft 23,2 %, während im wenig fruchtbaren Teil der Herrschaft mit den kleinen Bauernwirtschaften nur 11,7 %. Die Stadt unterschied sich aber vom Dorf wesentlich durch das Geschlecht des Gesindes. In den Städten überwog hoch das Frauengesinde (die Stadt Pardubice 123 Frauen: 57 Männer, Tábor 116:36, Rokycany 74:47, Kolín 71:61), während auf dem Lande die Männer eher zahlreicher als die Frauen waren, und zwar

⁴² E. LE ROY LADURIE, *Les paysans de Languedoc*. Paris 1966, S. 505-508.

⁴³ KŘIVKA, *Čeled'* (wie Anm. 2), s. 3 ff. E. MAUR, Populační vývoj českých komorních panství po válce třicetileté [Populationsentwicklung der böhmischen Kammergüter nach dem Dreißigjährigen Krieg]. *Acta Universitatis Carolinae 1972, Philosophica et historica* 3, S. 45-46. F. KROUPA, Tábor v době pobělohorské [Tabor in der Zeit nach dem Weißen Berg]. *Jihočeský sborník historický* 1, 1928, S. 59-68, 95-108, 124-129.

⁴⁴ L. FIALOVÁ, Příspěvek k možnostem studia sňatečnosti v českých zemích za demografické revoluce [Ein Beitrag zu den Möglichkeiten des Nuptialitätstudiums in den böhmischen Ländern während der demographischen Revolution]. *Historická demografie* 9, 1985, S. 92. In den Anm. 2 und 3 weitere Literaturtitel.

genauso in den Meierhöfen als auch in den Bauernwirtschaften (die Herrschaft Pardubice: 147 Männer - 114 Frauen). Es gab natürlich einige Lokaldifferenzen, z. B. auf den Herrschaften mit den hohen Frondiensten überwog in den Meierhöfen das Frauengesinde, da, wo das Zugvieh in den Höfen geblieben ist, das Männergesinde.

Tabelle 1 Gesinde, Gesellen und Lehrlinge auf der Herrschaft Pardubice im Jahre 1651.

Lokalität	Bevölkerung ab 10 Jahre	Gesinde							
		M	F	Total	%	Gesell.	Lehrl.	G+L	%
Stadt Pardubice	869	57	123	161	20,5	36	19	55	6,3
Dörfer A	693	88	73	180	23,2	2	1	3	0,5
Dörfer B	896	64	41	105	11,7	-	-	-	-

A - fruchtbare Gegend, B - unfruchtbare Gegend

Quelle: Maur 1972, S. 44

Die Unterschiede zwischen der Stad und dem Dorf wurden vor allem von dem verschiedenen Charakter des Gesindedienstes in der Stad und auf dem Lande abhängig. In den Städten suchte man vor allem die Mägde für die Ausübung der Hausarbeiten, die Kinderwärterinnen, in der Bauern- und Herrnwirtschaft die tüchtigen Arbeitskräfte zur Bestellung der Feldarbeiten und zur Viehpflege. In der Bauernwirtschaft war die große Anfrage an die Knechte und Zutreiber auch durch die hohen Frondienste gegeben.

Gleichzeitig kan man aber nicht übersehen, daß die Gesindebeschäftigung in der Bauernwirtschaft nicht nur rein ökonomisch bedingt war, daß es auch eine Form der Sozialpflege war. Das Bauerngesinde war im Durchschnitt sehr jung. Als Mägde oder Zutreiber wurden in die Mannschaftsbücher auch die sechsjährigen Mädchen und achtjährigen Knaben eingetragen, oft die Waisen, für die das Gesindedienst eher eine Form der Sozialversorgung als ein Arbeitsverhältnis war. Sie waren aber nicht zahlreich. Üblicherweise finden wir unter den Dienern die Jungen ab 10-12 Jahren. Das Durchschnittsalter des männlichen Gesindes in der Bauernwirtschaft tat auf den von mir erforschten Kammerherrschaften 15,8 - 19,6 Jahre, bei den Frauen 15,9 - 23,8 Jahre. Die überwiegende Mehrheit der Diener war nicht älter als 25 Jahre, die Diener im Alter von 40 oder 50 Jahre waren eine Ausnahme.

Tabelle 2 Alter des Bauerngesindes im Jahre 1651

	Zahl des Dorfgesindes auf der Herrschaf
--	--

Alter (Jahre)	Pardubice Dörfer A		Kolín		Poděbrady		Brandýs		Točnick	
	m	f	m	f	m	f	m	f	m	f
-14	45	27	3	4	27	28	7	3	9	5
15-19	26	32	8	8	48	38	25	26	9	8
20-24	12	7	2	3	23	9	20	13	8	6
25-29	-	2	-	4	6	1	5	2	1	1
30-39	3	1	-	2	4	4	-	1	6	-
40-49	3	3	-	-	1	-	1	1	1	1
50-59	-	1	-	-	-	-	-	2	-	1
Unbestimmt	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-
Total	88	73	13	21	109	80	59	48	34	22
Median	14	15	16	17	18	15	19	18	18	17
Durchschnitt	15,8	17,5	16,3	23,8	17,4	15,9	18,0	20,5	19,6	20,1

Quelle: Maur 1972, S. 46

Das Gesinde in den Meierhöfen (ohne Schaffer, die die Höfe leiteten) war im Durchschnitt älter: 25 Jahre bei den Männern und 20 bei den Frauen. Die mehr als 30 Jahre alten Diener übten dabei die spezialisierten Arbeiten aus (Strohschneider, Kuhhirten usw.), sie waren oft verheiratet und manche von ihnen arbeiteten in den Höfen dauerhaft. In den Meierhöfen dienten fast ausschließlich die physisch reifen Personen seit dem 15., eher aber seit 18. Lebensjahr, die jüngeren nur ausnahmsweise, die kleinen Kinder fehlten hier überhaupt. Wenn die Obrigkeit unmündige Waisen versorgen wollte, schickte sie diese zu den Bauern, nicht aber in eigene Meierhöfe. Es war neben der Fronarbeit ein weiterer Vorteil der obrigkeitlichen Ökonomie im Wirtschaftswettbewerb mit anderen Subjekten.

Auch in den Städten war das Gesindealter höher als auf dem Lande. Kleine Kinder wurden hier nur ausnahmsweise bestellt, dagegen gab es hier im Dienst viele Diener im höheren Alter, verschiedene Hausknechte, Kinderwarterinnen, Köchinnen, die im Dienst ihr ganzes Leben verbrachten. Nur einige von ihnen konnten dabei die Ehe schließen. Während in der Bauernwirtschaft kam auf die Diener über 25 Jahre etwa ein Zehntel des ganzen Gesindes, in den Städten war es zwei- oder dreimal mehr. Auf dem Lande stellte der Gesindedienst mit einigen Ausnahmen nur eine zeitliche Lebensphase. Der Tatsache, daß auf 5 erforschten Kammerherrschaften die Frauen über 24 Jahre nur 11 % und über 29 Jahre nur 7% aller Mägde bildeten, entspricht gut die Tatsache, daß das durchschnittliche Heiratsalter der Frauen in Böhmen in dieser Zeit etwa 24,5 Jahre war.

Eine ganz ausserordentliche Quelle, die uns eine gute Möglichkeit bietet, beim Studium des Gesindelebens verschiedene Kriterien zu kombinieren, ist das Verzeichnis der Bewohner Böhmens nach dem Glauben aus dem Jahre 1651.⁴⁵ Er ist kostbar vor allem deswegen, daß man es mit dem ersten böhmischen Kataster, mit der Steuerrolla aus dem Jahre 1654 gut kombinieren kann.⁴⁶ Das gibt uns eine Möglichkeit, z. B. die funktionelle Bindung zwischen der Zahl und der Struktur des Gesindes einerseits und der Größe der Bauernwirtschaft, dem Alter der Bauernkinder, den verschiedenen Ökotypen der Bauernwirtschaft usw. zu suchen. Es zeigt sich schon heute, daß es bei uns notwendig wird, eine ein bisschen andere Typologie als die von 4 Ökotypen von M. Mitterauer zu schaffen,⁴⁷ weil hier z.B. die Alpenwirtschaft mit dem Überwicht des Frauengesindes praktisch fehlt. Es wird dagegen bestätigt, daß es auch in Böhmen einen indirekten Zusammenhang zwischen der Zahl des Gesindes und der sog. Inn- oder Herbergsleute gab.⁴⁸

Ziemlich wenig wurden bisher in Böhmen die Gesindelöhne erforscht, obwohl es gerade für diese Frage bei uns hervorragende Quellen, wie Mannschaftsbücher, Steuerkopfreger und Herrschaftsrechnungen gibt. Die bisherigen Forschungen haben vor allem die regionalen Unterschiede entdeckt, also

⁴⁵ Die Verzeichnisse sind im Zentrastatsarchiv (SÚA) Prag, Sign. SM R 109/45 bewahrt. Sie decken ungefähr eine Hälfte des böhmischen Territoriums. Seit 1993 verlief die Edition der Verzeichnisse nach einzelnen historischen Kreisen. Von 16 Kreisen Böhmens wurden bisher der Elbogener, Bunzlauer, Berauner, Rakonitzer und Saazer Kreis herausgegeben. Der erste wurde schon im Jahre 1935 von R. Schreiber ausführlich bearbeitet. R. SCHREIBER, *Der Elbogener Kreis und seine Enklaven nach dem Dreissigjährigen Kriege. Untersuchungen zu den Bevölkerungsverhältnissen Böhmens in der Mitte des 17. Jahrhunderts*. Prag 1935. Die veröffentlichten Lokalbearbeitungen fasst E. MAUR, *Problémy demografické struktury Čech v polovině 17. století*. [Probleme der demographischen Struktur Böhmens in der Mitte des 17. Jhdts.] *Československý časopis historický* 19, 1971, S. 839-970, zusammen.

⁴⁶ Der Kataster ist im SÚA Prag bewahrt. In den Jahren 1949-1954 wurde ein Summarisches Register und Teileditionen für die Prager Städte und für den Časlauer, Königgrätzer, Kauřimer, Pisner, Berauner, Moldauer und Saazer Kreis herausgegeben. Zwei Drittel des Katasters bleiben bisher unedierte.

⁴⁷ M. MITTERAUER, Formen ländlicher Familienwirtschaft. Historische Ökotypen und familiäre Arbeitsorganisation im österreichischen Raum. In: J. EHMER - M. MITTERAUER (Hrsgs.), *Familienstruktur und Arbeitsorganisation in ländlichen Gesellschaften*. Wien-Köln-Graz 1986, S. 198.

⁴⁸ *Ibidem*. Siehe auch HORSKÝ - SEDLÁČKOVÁ - SELIGOVÁ, *Ein einheitliches* (wie Anm. 1), S. 61.

die Tatsache, daß in den fruchtbaren Gegenden Mittelböhmens die Gesindelöhne höher als in den Berggegenden im Grenzgebiet waren.⁴⁹ Es fehlt aber die Kenntniss der langen Trends, man kennt noch nicht genügend die Rolle des Gesindelohns, besonders beim Aufbau der weiteren Existenz des Dieners. Auch die gute Kenntnis der Lebenszyklen, die sich auf die Mannschaftsbücher, Grundbücher und Kirchenmatriken stützen kann, fehlt, und auch einige andere Fragen wurden noch nicht befriedigend erforscht. Die Quellenbasis für diese Forschung ist dabei in Böhmen und Mähren hervorragend, und es bleibt nichts anderes als ein Wunsch, daß dieser Reichtum möglichst bald ausgenützt wird.

⁴⁹ BURDOVÁ, *Poměry* (wie Anm. 2), S. 113-114. MAUR, *Český* (wie Anm. 23), S. 123.

DOMESTIC SERVICE IN NORWAY : THE LONG VIEW

SOLVI SOGNER

Domestic service in Norway can be traced statistically some 300 years back in time. Three trends stand out: Feminization - ruralization - extinction.

Feminization

Already at the beginning of the eighteenth century, the sex ratio among servants was around 45. That is to say that there were two servant girls for every male servant. This is our very oldest information on this question. The feminization process was already well under way.

It may be presumptuous to assume that the previous situation had been different and had seen a more even sex ratio among servants. However, there is every reason to believe so. We shall return to this problem below.

This trend was to last. A hundred years later, the pattern was the same. According to the first national census giving reliable information on this question, the census of 1801, the sex ratio for servants was 51, that is there was still only one male for two females. By the middle of the nineteenth century male servants still retained their relative position vis-à-vis female servants.

By 1900, domestic service had become an all female occupation: there was only one male servant for every four female servants, and the trend was plummeting (Table 1).

In fact, until after the Second World War domestic service was the most important of female occupations. Of women in the labour force about 40 % were servants during the period 1900-1930. Women in industry formed the next largest group. Industry was preferred to housework by the young women themselves, and was the new growth sector for female labour. Not until 1950 did women in industry outnumber women in domestic service, and then only slightly (Table 2).

Table 1 Sex-ratio of servants. Males per 100 females. Norway 1801--1920

Census	Sex ratio	Census	Sex ratio
1711	44,9	1900	24,0
1801	51,2	1910	22,8
1845	57,6	1920	17,6
1875	31,8	1930	6,4

Source: Ståle Dyrvik, "Hushaldsutviklinga i Norge 1800-1920". In: *Odense University Studies in History and Social sciences*. Vol. 96. *Familien i forandring i 18- og 1900-tallet*, Odense 1986, pp. 33-38 and *Official Statistics of Norway. Historical Statistics 1994*. C 188, Oslo-Kongsvinger 1995, p. 100.

Table 2 Women in the labour force. Norway 1900-1950. Percentage in the various occupations

Year	Agri-culture	Industry	Commerce	Public services	Domestic	Other
1900	25	21	7	4	39	4
1910	19	21	9	5	42	4
1920	19	20	11	8	37	5
1930	13	18	13	9	43	4
1946	12	21	14	14	29	6
1950	8	25	16	16	24	7

Source: *Historical statistics 1978*, Oslo 1978, table 6.

Ruralization

The overall trend for participation in domestic service was downwards. However, this tendency was more accentuated in cities than in rural areas where female labour was retained longer (Table 3).

Industry offered more tempting jobs also for women. During the period of slump between 1920 and 1930, when the labour market was strained, young people who had previously moved to urban centers to work in industry - men also - returned if only temporarily to their rural homesteads and to domestic service.¹ Otherwise, the exodus was towards industry and urban areas. And what female domestic service there still was, stayed predominantly rural.

By 1950 female servants numbered only half as many as in 1900. Two thirds of them were found in the rural countryside. In towns, domestic service was fast becoming a phenomenon of the past. Rural servants soon followed suit.

¹ Dagfinn Slettan, *Dreng og taus i Verdal*, Oslo 1978.

Table 3. Percentage of servant girls in urban and rural Norway 1900-1950

Census	Urban	Rural	Census	Urban	Rural
1801	17	83	1920	43	57
1865	24	76	1930	36	64
1900	42	58	1946	27	73
1910	35	65	1950	35	65

Source: Erik Thomassen, *Kvinner tilknytning til arbeidslivet i første del av 1800-tallet*, MA-thesis in history, University of Bergen 1979, pp. 121-122, and Irene Storvik, *Hushjelpene i det norske bysamfunn i mellomkrigstida - med særlig vekt på Tromsø. Hushjelphold, levekår og organisering*, MA-thesis in history, University of Tromsø 1982, p. 18ff.

Extinction

The absolute number of servants was going steadily down, as already mentioned. In 1801 they had counted 105 000 persons, and had made up about 12 % of the population. Well a hundred years later, in 1930, the number of servants had hardly risen at all - they now counted some 135 000. And since the population was growing, servants in 1930 made up only 5 % of the total population.

At the end of the 1930s politicians had started the work of renewing the legislation concerning domestic service. In 1948 a temporary law was passed - made permanent in 1963 - which at this very late date replaced the seventeenth century codex of King Christian V, regulating domestic service according to modern ideas.

There was at this time very little left to regulate - domestic service was outdated, it had died a natural death and could no longer be resuscitated. To quote a prominent Norwegian labour historian: "There are some positions in society that are of a kind that those who have them, cannot be liberated unless the group as such dies out".²

How are we to explain these developments?

The development in domestic service mirrors the main trends in overall societal development. Historiography regarding this phenomenon has above all discussed the final stages, but the long term trend has received some attention as well.³

² Edvard Bull, "Fra bøndernes og husmennenes samfunn til den organiserte kapitalisme", in E. Bull, *Retten til en fortid*, Oslo 1981, p. 15.

³ Slettan, *op. cit.*, Storvik, *op. cit.*, Sogner et al., *Fra stua full til tobarnskull*, Oslo 1984, Thomassen, *op. cit.*, Jan Oldervoll, "Det store oppbrotet", i Sivert Langholm & Francis Sejersted (eds.), *Vandringer*, Oslo 1980, pp. 91--107, Dyrvik, *op. cit.*, Sogner, *Far sjøl i stua*,

The term domestic service itself refers to the domus, the house and is intrinsically intertwined with the activity of the household. Economy, demography and ideology all play a part in the development of the service institution. Gender and class make their imprint on all three variables.

Domestic service can best be understood in the context of the development from household production towards market production. Domestic service implies the work necessary to run a domus, which is household productive work.

The development of domestic service runs parallel to a dramatic decrease in the number of persons per household (Table 4), as well as in the distribution of single person-households versus households with many inmates (Table 5).

Table 4 Mean number of persons and of servants per household. Norway 1801-1990.

Census	Mean number of		Census	Mean number of	
	persons per	servants per		persons per	servants per
	household			household	
1801	5,4	0,6	1920	4,3	0,2
1845	5,0	-	1950	3,3	-
1875	4,7	0,4	1990	2,4	-
1900	4,3	-			

Source: Dyrvik 1986

Table 5 Percentage single person households and households with 7 or more inmates. Norway 1801 and 1990

Census	Households with	
	single persons	with 7 or more persons
1801	2,6	28,2
1990	14,3	1,5

Source: Dyrvik 1986

As John Hajnal stated more than thirty years ago, servants were young and service was not a life time occupation, but a part of the life course. Information in the 1801 census supports this view fully. This is true for servants of both sexes, as has been demonstrated in a series of local in depth household studies. Best informed on a national level are we regarding female servants, the most numerous and most important servant group by this time (Table 6).

Oslo 1990, Sogner, "*Hva kan tingbøkene fortelle om barns rettsstilling på 1600-tallet?*" (article in press).

Table 6 Female servants 1801. Age distribution and marital status. Norway, rural and urban. Percentage.

	Age					All ages		
	0-14	15-29	30-44	45-59	60-74	single	married	widows
urban	4	66	21	7	2	94	2	4
rural	11	63	18	7	1	96	2	2

Source: Thomassen 1979

Which households employ servants?

We have now established that service in Norway is, and has been over most of the known history of service, a predominantly female occupation, for young unmarried women.

In which households did young women find employment? A comparison made between the household distribution of female servants according to the censuses of 1801 and 1865 shows that farmers, upper level civil servants and businessmen are the main employers (Table 7).

Table 7. Female servants per type of household. Means. Norway 1801 and 1865. Urban and rural

Sector	Urban		Rural	
	1801	1865	1801	1865
1. Primary sector				
farmers	0.7	0.6	0.7	0.6
cottars	-	-	0.1	0.1
fishermen	-	-	0.1	0.1
2. Industry & crafts				
industry, owners	0.9	1.1	1.3	0.7
industry, workers	0.1	0.1	0.1	0.1
crafts, masters	0.3	0.5	0.1	0.1
crafts, workers	0.1	-	0.1	-
3. Commerce				
commerce	1.5	1.1	1.7	0.9
communications	0.4	0.1	0.4	0.1
4. Service				
civil servants	1.5	1.5	3.8	3.0
functionaries	0.5	0.5	0.5	0.5
doctors	1.4	0.9	1.2	0.7
officers	1.7	1.1	2.7	1.9
5. Other				
Workers	-	-	-	-
Pensioners	0.6	0.6	0.7	0.2
Total	0.4	0.2	0.3	0.2

Source: Thomassen 1979

Number of servants in general was going down, as we have seen, and most clearly in towns. Higher social groups in towns (and civil servants in the countryside) employed most servants, which will come as no surprise: They had 51 % of all urban servant girls in 1801, but comprise only 14 % of the urban households. In 1865 the similar figures are going down, 42 % and 8 % respectively.

In the countryside - as well as in the country as a whole - farmers employed the bulk of the servant girls - 83 % in 1801, 76 % in 1865.

A regional correlation analysis shows that there is a strong correlation between animal husbandry and female domestic service.⁴

The demand for labour for running a farm also explains the high figures for rural civil servants - part of their wages was the income of the farm put at their disposal by the state. As late as during the period between the wars it was said to be a poor farmer indeed who did not hire a servant girl to help out.

Discussion of the long term: Males

We are not well informed quantitatively on the earlier development. But it may seem warranted to assume that male servants disappeared gradually from the early modern period onwards. New trades offered new work opportunities - such as seafaring, forestry and mining. Job opportunities were offered as well by the militant state, expanding the military service for soldiers and sailors. The great discoveries opened up career possibilities, in the trading companies as well as in migration overseas.

Males of working age and strength, therefore, were avidly sought after as labour in the new important trades.

This point of view is supported by the fact that there were more male servants in the interior than on the coast, where new trades flourished with work opportunities for men outside of service.

Hajnal's thesis about servants being the elastic supply of children interchangeable between households seems to be borne out by the legal provisions as well as by local studies.

Legal provisions made it an obligation for young people of both sexes to serve. The law of 1604 and 1687 laid this down. This obligation was renewed by an ordinance in 1754, which also stated that farmers were not allowed to

⁴ Thomassen, *op. cit.*, p.130: +0.76. The correlation servant girls/cereal farming is much weaker: +0.27.

keep more children above the age of 18 at home than were needed on the farm. Cottars were not allowed to keep more than one son and one daughter above the age of 16. All others should take obligatory service for minimum a half year, after 1741 for a whole year, in the parish of residence (after 1818 also in other parishes). If not, they were to be punished as vagrants. This was not an empty threat, as shown in the court books.⁵

The same ordinance of 1754 forbade wage rise above what was customary as of old - 3-4 dollars per year for men, 2-3 dollars for women + food and clothing. The law remained in force until 1854. It may not have been truly effectful, but it expressed public ideology: Young people should be held to work, and they should work for low wages.⁶

But male wages in the new trades were much higher, and male servants were readily attracted away from service. A very telling example is the farmer who hired out his servant, on a year's contract for set wages, to do transport work for the copper mine, and pocketed the earnings himself! How much more attractive to the young servant it would be to leave the service on the farm and work for the copper mine directly.⁷

Servants were dependants. They had to submit to the authority of the master and mistress, who - until 1842 - had the right to punish them bodily, as if they were their proper children. The dependent position of the servants comes clearly in focus when the right to vote for adult males was discussed after the constitution of 1814 was introduced, and when later in the century the extension of the vote came up for discussion: Servants' dependent position was explicitly used as an argument to prohibit such an extension of the vote. To serve must have been more negative for males than for females, given the ideology of the time, and the differential opportunities of men and women.

Discussion of the long term trends: Children

Some servants were more dependent than others, the children. I have not touched upon them so far. But as was shown in Table 6 more than 10 % of rural female servants were under the age of 14.

⁵ Anna Tranberg, *Ringsakboka*, Brumunddal 1993, pp. 237--245.

⁶ Ståle Dyrvik et al. *Norsk økonomisk historie*, Bergen 1979, pp. 192-193.

⁷ I thank Knut Sprauten for the information.

How early in life was service a real possibility? In the 1801 census we find servants down to the age of six.⁸ One six-year old out of one hundred was in service. The same was the case for the seven-year olds. Two per centage of the eight year olds, four per cent of the nine year olds were in service. As an official pronounced in 1621, about a seven year old girl: "She is old enough to earn her living".⁹

There are great regional differences regarding the frequency of child servants. If we look at nine year olds in 1801, (Table 8), 2 per cent of all nine year olds are in service in the east and the south, 3 per cent in the north, 4 per cent in the west, nine per cent in the central.

Table 8 Nine year old servants and foster children in 1801 according to region. Percentage of all nine year olds.

Region	Servants	Foster children	Sum
south	2	1	3
east	2	2	4
north	3	14	17
west	4	3	7
central	9	5	14

Source: Oldervoll 1980

But most likely these are minimum figures. Foster children should be included, they were servants in reality. And then the figures rise considerably.

The under ten year olds were a restricted group, but a still in our eyes today a much bigger group than we feel comfortable with.

From the age of 10 children left home to take service in a steady stream: At the age of nine 90 % were at home with their parents. At 19 only 45 % were still at home, the other 45 % were servants.

Discussion of the long term trends: Women

Where men were called upon to pursue new careers, female servants probably replaced male servants to some extent. The new trades offered fewer work opportunities to women.

Did women's lack of choice put them in a specially vulnerable position?

⁸ Jan Oldervoll, "*Det store oppbrotet*", i Sivert Langholm & Francis Sejersted (eds.), *Vandring*, Oslo 1980, pp. 91-107.

⁹ Quoted in Sogner (in press).

An investigation based on court books 1652-1710 concludes that although it was in no way common that the master of the household in two farming districts in the east - the focus of the study - did take sexual advantage of their servant girls, it did happen. It is pointed out that this kind of misdemeanor rarely surfaced, because of a combined interest in the local society not to bring this offence into the open: Punishment was very severe, and the mistress of the house would also suffer in the end, economically as well as in her social position.

Women seem to have remained tied to their household positions until household production became obsolete; then women followed the production on to other arenas - the factory, the work shop etc.

Also, a bourgeois way of life gradually became within reach of more people. Domestic service changed character, and women became truly domesticated. Housewifery in the modern sense developed, above all in urban society - rural society did not yet undergo this change. Female domestic servants in towns no longer did productive household work, but "serviced" an ever widening circle of bourgeois households in their aspiration towards a "good life".

This was an intermezzo. Domestic servants in towns were gradually detoured away because of (1) new more tempting and better paid work opportunities that offered less control and supervision and more leisure time, (2) emigration to America, the land of the free, (3) fewer job opportunities as the better off classes started birth control and had smaller families, (4) technical improvements in household work made such work easier and less time consuming, (5) a higher awareness of the class gap inherent in the master-relationship, making both parties feeling uncomfortable, (6) feminist ideas linked to class consciousness.

UN MÉTIER NÉGOCIABLE DANS LA ROME DES PAPES : LES DOMESTIQUES AUX XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

ANGIOLINA ARRU

J'ai reconstruit le marché du travail des serviteurs et des servantes à partir de l'histoire d'un domestique et de ses maîtres à Rome, entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, en suivant les événements familiaux sur plusieurs générations.¹ La réduction de l'échelle d'observation m'a permis, dans ce cas, de suivre les logiques des échanges et des réciprocitys entre différents protagonistes dans un contexte urbain.

1. L'histoire d'Antonio Guberti

Dans les transactions assurées par le domestique Antonio Guberti, beaucoup de personnages jouent un rôle important : des membres de sa famille, son fils, ses héritiers directs et indirects et naturellement, ses patrons, les Rubini. Les échanges entre les deux familles renvoient à des mécanismes assurant une redistribution des ressources et des pouvoirs dans une ville. Mais les conflits qui surgissent entre un domestique marié et ses maîtres révèlent les complexités d'un tel système et nous font comprendre les obstacles auxquels se heurtent les maîtres lorsqu'ils engagent une main-d'oeuvre masculine.

J'ai retrouvé la trace d'Antonio dans des documents judiciaires : il avait été soupçonné d'avoir empoisonné l'une de ses patronnes. En réalité, il avait mal préparé un plat de „polenta” et tout le monde dans la maison, y compris lui-même, avait été intoxiqué par le vert-de-gris. Acquitté, il retourne chez ses patrons, deux soeurs et un frère, célibataires et déjà âgés, propriétaires de trois maisons et de trois titres de crédit : un patrimoine dont j'ai suivi la formation sur plusieurs générations.

¹ Cf. Angiolina ARRU, *Il servo. Storia di una carriera nel Settecento*. Bologne, 1995.

Lorsque commence l'histoire d'Antonio, la famille Rubini est en déclin. Une longue maladie a fait fondre toutes les économies et l'on n'investit plus, ni en actions, ni en immeubles. La crise que connaît la famille s'exprime dans le choix d'un serviteur auquel il n'est pas imposé de portée livrée. Les accords passés entre les deux parties en témoignent :

„Et comme ils m'étaient fort attachés - fait remarquer Antonio Guberti aux juges au cours du procès - après une ou deux années de service, ils me firent ôter la livrée en me revêtant eux-mêmes d'autres habits... Ils avaient eux-mêmes voulu me chercher femme pour que je ne les abandonne point, parce que j'avais décidé de m'en retourner à Ravenne, ma Patrie... que j'avais renoncé à une place, que m'avait procurée Monseigneur Spreti dans les Magasins à blé parce que la Famille Rubini ne voulait pas que je parte”.²

La famille Rubini est évidemment très au courant des caractéristiques de l'offre de travail pour les domestiques et de la difficulté de trouver à Rome des serviteurs célibataires. Antonio a trente ans, il est plus âgé que les autres immigrés célibataires. Lui donner une épouse devient une condition préalable pour garantir la continuité du rapport de travail. Cela permet en outre de disposer gratis d'une bonne.

La situation financière toujours plus critique des Rubini a des répercussions sur les accords conclus avec le domestiques. „Mais étant ensuite venus tous ensemble dans cette nouvelles demeure - déclare t-il aux juges - ils rabaisèrent ma paye à 3 écus tout en me laissant espérer et en m'assurant qu'à leur mort je serai devenu patron de tout leur avoir”. Une promesse à laquelle il était possible de croire, les Rubini n'ayant pas d'héritiers.

Le domestique devient l'administrateur des biens de la famille. En outre il est souvent créancier de petites sommes, qu'il prête parfois à ses patrons. Il jouit par ailleurs de nombreuses libertés : il peut par exemple accompagner le marquis Spreti, un notable de Ravenne, la ville où il est né, chaque fois que ce dernier vient à Rome. Cela se révélera par la suite d'une grande utilité. Mais quand, devenu veuf, le serviteur veut se remarier, les négociations reprennent. Antonio a un fils âgé de 4 ans. La présence d'une tierce personne est un poids pour les patrons. Et de plus, „il se donnait désormais un peu des airs de patron”, se plaint Margherita, la plus jeune des Rubini. Antonio parvient à faire accepter ses secondes noces, mais cette même Margherita le renvoie après la mort de ses

² Archivio di Stato di Roma (ASR), *Tribunale del Governatore*, 1796, B. 2014.

frère et soeur. Nous sommes alors à la fin du XVIIIe siècle, au moment de l'occupation française, une période très difficile pour les serviteurs comme pour les maîtres. Après son renvoi, nous perdons traces d'Antonio Guberti.

Mais j'ai pu retrouver le testament de Margherita, sa dernière patronne : elle avait tenu compte des anciennes promesses, mais en faveur du fils d'Antonio, Camillo Guberti.³ Ce garçon était devenu séminariste, le legs testamentaire est lié à sa carrière ecclésiastique. En cas de décès, tout le patrimoine devait aller à l'église. La promesse n'a donc été tenue qu'en partie. Mais en même temps que le testament j'ai aussi retrouvé les traces d'Antonio et son adresse. Il est encore domestique, mais réside de façon autonome, et non avec ses nouveaux maîtres, une situation alors très enviée par les domestiques masculins.

De toute évidence, les négociations entre les deux parties se poursuivent. Trois ans plus tard, en effet, Margherita, désormais très âgée et malade, fait venir le notaire, annule le premier testament et en rédige un autre. Nous sommes en 1810. Avec la deuxième occupation française et l'arrivée de Napoléon, les deniers titres de crédit de Margherita (les „Luoghi di monte”) sont abolis. Il ne reste que les biens immobiliers.⁴ Les clauses du testament sont modifiées. Camillo reste héritier même s'il ne devient pas prêtre. Et, s'il meure avant son père, Antonio Guberti et sa seconde femme hériteront des biens. Or l'adresse de Margherita, qui signe ses dernières volontés, est la même que celle d'Antonio. Ainsi la vieille patronne est allée mourir chez son ancien serviteur : elle y a emporté tous ses meubles, qui feront partie du legs testamentaire. Le rapport de réciprocité a donc bouleversé toute la hiérarchie.

Le fils d'Antonio ne devient pas prêtre. Quelques années plus tard, il est inscrit sur le registre de la paroisse comme „Chantre de la Chapelle Sixtine”. Il a embrassé une carrière artistique. J'ai alors recherché dans les archives du Vatican des témoignages de sa présence dans les chœurs de la Chapelle. J'y ai trouvé un tout autre document : l'histoire de son concours truqué, un récit détaillé fait par le Secrétaire de la Chorale avec une certaine amertume, une sombre histoire au sein d'une institution artistique d'une telle importance.⁵ En

³ Archivio Capitolino (AC), *Archivio Urbano* (AU), Sez. 11, 3-8-1807.

⁴ ASR, *Trenta Notai Capitolini*, Uff.11,8-2-1810.

⁵ Biblioteca Apostolica Vaticana, Cappella Sistina: „*Fatto informativo riguardante la condotta dei Cappellani Cantori Pontifici nel Concorso e nell'aggregazione del Sig.re Camillo Guberti*”. Ce volume comprend toute la documentation du concours de Camillo Guberti et la correspondance qui y a trait.

réalité, Camillo Guberti avait été dissuadé plusieurs fois, au cours des répétitions, de se présenter aux examens. Il n'avait pas une belle voix selon le Directeur de la Chorale et n'était pas assez cultivé. Il passe toutefois l'examen de ténor haute-contre, mais échoue „en raison d'une voix âpre et forcée”. Cependant les Guberti sont au courant de bien des choses. Ils savent que parfois il y a des recours après un échec à l'examen. Ce fut par exemple le cas de deux frères franciscains, réadmis après avoir fait appel. Les Guberti connaissent bien le monde des Franciscains, grâce à la famille Rubini. Ils décident alors de jouer leur carte maîtresse dans leur réseau de relations. Le Cardinal Naro, Majordome du Pape et de droit également Préfet du Collège des Chantres pontificaux est un ami intime du Marquis Spreti, le notable de Ravenne, maintes fois rencontré et accompagné au temps des Rubini. Ce sera le Cardinal en personne qui demandera la révision des résultats de l'examen.

Mais, en cette circonstance, les Anciens de la Chorale se montrent inflexibles. Camillo ne chante pas juste. La Chorale est une institution artistique qui ne peut être soumise à des pressions externes. Seul le Pape peut modifier les statuts de la Chapelle, fondée précisément par bulle papale au XVI^e siècle. Une objection d'importance. Peu de jours après, Camillo présentera en personne sa requête revêtue de la signature du Pape. Voila qui ne l'empêche pas de commettre des erreurs quand il chante, et il sera pour cela souvent frappé d'amendes. Mais il est chantre, en porte l'habit, se déplace en carrosse et, à sa mort, survenue à l'âge de 27 ans seulement, il sera enterré dans la chapelle réservée aux chantres. Sa mère et ses frères avaient par ailleurs été enterrés „gratis et pro charitate”.

Camillo disparu, c'est son père, Antonio, qui bénéficie désormais directement de l'héritage de Margherita. A son décès c'est sa seconde femme qui en sera à son tour bénéficiaire. Les maisons se trouvent grevées de taxes et d'impôts. Mais la femme de Guberti a appris à agir comme les patrons : elle rédige elle aussi un testament,⁶ ne laisse qu'un écu à ses neveux, pour lesquels elle dit éprouver cependant de l'affection, mais lègue les maisons et meubles des Rubini à celui qui l'aide dans l'administration et qui peut lui garantir une réelle assistance durant sa vieillesse et au moment de sa mort. Nous sommes arrivés à la moitié du XIX^e siècle, le bénéficiaire de ce legs est un des nouveaux fonctionnaires de l'administration pontificale, l'un des derniers patrons chez qui les Guberti avaient servi.

⁶ ASR, *Trenta Notai Capitolini*, Uf.26, 24-12-1844.

Encore une fois les transmissions de propriété ont modifié la hiérarchie. Un jeu d'une telle complexité permet peut-être de comprendre pourquoi, dans une communauté urbaine, les serviteurs choisirent de nouveaux secteurs de travail entre le XVIIIe et le XIXe siècle, comme nous le verrons par la suite. Et les difficultés des négociations nous font aussi comprendre pourquoi les patrons finissent par engager des femmes de préférence à des hommes.

2. L'insuffisance des modèles

Ce sont les doutes que m'ont inspirés certains résultats des études récentes d'histoire démographique qui m'ont incitée à examiner de près le phénomène de la domesticité en Italie.⁷ En effet, expliquer la formation et la variété des groupes domestiques par le seul rôle que jouait ce type de personnel dans la maison me paraissait trop réducteur ; c'était faire l'impasse sur une analyse spécifique de l'histoire des serviteurs, de leurs actions et de la signification de leur présence dans les diverses communautés, urbaines ou paysannes. En privilégiant le rapport entre service domestique et cycle de vie des serviteurs - hommes et femmes - (pensons au modèle du „life-cycle servant”) et en distinguant nettement âges et types d'emploi en fonction des régions géographiques, on donnait une image trop homogène d'un métier qui comporte au contraire de multiples aspects. Il était certes essentiel d'établir que le service dans une famille autre que la sienne se concluait par l'acquisition de ressources suffisantes pour déterminer autrement le cours de sa propre vie. Mais l'examen d'autres sources que les registres paroissiaux, comme les sources judiciaires, les cadastres ou les actes notariaux, nous indique qu'être au service d'autrui implique des stratégies et la construction de relations qui influencent profondément les articulations sociales. C'est pourquoi j'ai jugé nécessaire d'élargir le champ des recherches et d'interroger à nouveau les sources.

⁷ Pour une discussion critique des études, trop connues pour les citer ici, de P. LASLETT, R. WALL et de J. HAJNAL, cf. le numero 68 de la revue *Quaderni Storici*, surtout les articles de L. GUTTORMSSON, Il servizio come istituzione sociale (pp. 355-379) et de P. R. Andrew HINDE, L'influenza del servizio rurale e domestico sulla demografia inglese, 1850-1914 (pp. 541-572). Cf. aussi le très intéressant article de Katherine A. LYNCH, The European Marriage Pattern in the cities: variations on a theme by Hajnal, *Journal of Family History*, 16, 1991, pp. 79-96.

Le caractère insuffisant des modèles d'interprétation utilisés jusqu'ici est manifeste dans le cas de l'Italie : certains aspects de la domesticité italienne, très caractéristiques, sont devenus un élément essentiel du débat européen.⁸

3. Les particularités de la situation italienne

L'histoire du métier de serviteur et sa configuration en Italie ont en effet des caractéristiques très particulières, et il ne s'agit pas, comme on l'a observé, de différences quantitatives.⁹ Le pourcentage de la main-d'oeuvre domestique par rapport à la population n'est pas beaucoup plus bas que celui d'autres pays européens : environ un dixième de l'ensemble de la population aux XVIIIe et XIXe siècles. P. Laslett donne le même chiffre pour d'autres pays européens.¹⁰

Il est vrai aussi, comme on l'a justement remarqué,¹¹ qu'en Italie la main d'oeuvre n'est pas jeune, ce qui signifie évidemment que l'état de domestique n'est pas limité à une seule phase de la vie. Plus de la moitié des domestiques italiens, qu'ils soient hommes ou femmes, sont encore en service après l'âge de trente ans et de nombreux serviteurs le restent toute leur vie (cf. tableau 1 a-b). Ce travail de toute une existence rend certainement plus complexe le rapport avec les maîtres et les rapports avec les différents milieux de la communauté sont plus intriqués. Pour l'Italie, cependant, il ne serait pas tout à fait juste de présenter la domesticité comme plus âgée en général qu'ailleurs. En effet il y a aussi dans les villes italiennes un certain pourcentage de domestiques, hommes et femmes, très jeunes (pour Rome, cf. Fig. 1 a-b; 2 a-b) et cela rend plus complexe la configuration du marché du travail.

Une autre particularité du personnel domestique italien est bien plus caractéristique : le sex ratio élevé, aussi bien pour le XVIIIe que pour le XIXe siècle. Même si nous faisons abstraction de la situation particulière de Rome (où le sex ratio de l'ensemble de la population est très haut, comme on sait),¹² toutes les données relatives à la présence en ville de domestiques masculins mettent en

⁸ Cf. par exemple R. M. SMITH, *The people of Tuscany and their families in the fifteenth century: mediaeval or mediterranean ?*, *Journal of Family History*, 1981.

⁹ Cf. Michael MITTERAUER, *Gesindedienst und Jugendphase im europaischen Vergleich*, *Geschichte und Gesellschaft*, 1985, 2, pp. 177-204.

¹⁰ Cf. Servi e servizio nella struttura sociale europea, *Quaderni Storici*, 68, 1988, p. 346.

¹¹ MITTERAUER, *op. cit.*

¹² Cf. SCHIAVONI et E. SONNINO, *Aspects généraux de l'évolution démographique à Rome, 1598-1824*, *Annales de Démographie Historique*, 1982, pp. 91-109.

évidence des taux différents de ceux des autres pays européens à la même période.¹³

Bien que le métier se soit féminisé dans la première moitié du XIXe siècle (à Rome, le phénomène prendra des proportions dramatiques),¹⁴ la présence de nombreux serviteurs restera une constante de notre société. D'après les recensements, un quart environ du personnel domestique était composé d'hommes en 1881, et environ 19 % seulement en 1911. Des pourcentages masculins particu-

Tableau 1 Composition par âge des servantes et des serviteurs dans certaines villes italiennes aux XVIIIe et XIXe siècles (%)

Ville	An	Servantes		Serviteurs ¹	
		-29	30+	-29	30+
Rome (68 paroisses)	1650	41	59	19	81
Rome (S. L. Damaso)	1714	.	.	36	64
Rome (S. L. Damaso)	1770	52	48	22	78
Rome (S. L. Damaso)	1845	51	49	39	61
Rome (S. Agostino)	1715-1716	.	.	35	65
Rome (S. Agostino)	1861-1873	50	50	30	69
Rome (S. Agostino)	1896	66	34	.	.
Rome (s. Caterina R.)	1756	.	.	30	70
Rome (S. Caterina R.)	1779	.	.	26	74
Reggio Emilia	1708	44	56	46	54
Bologna (S. Bartolomeo)	1804	48	52	23	77
Bologna (S. Bartolomeo)	1902	60	40	25	75
Lucca	1871	48	52	51	49
Lucca	1881	43	57	46	54

1 Les apprentis sont exclus du nombre des serviteurs.

Sources:

Rome: ASVR, *Stati delle anime* (pour les données de 1650 je remercie M. Eugenio Sonino); Reggio Emilia: Piero MORETTI, „Un uomo per famiglia”. Servi, contadini e famiglie nella diocesi di Reggio Emilia nel Settecento. *Quaderni Storici*, 71, 1989; Bologna: R. SARTI, *Per una storia del personale domestico in Italia. Il caso di Bologna (secc. XVIII-XIX)*. Tesi di dottorato, Università degli studi di Torino, 1992-1993; Lucca: B. ARMANI - D. LAZZARI, Padroni e servitori a Lucca, 1871-1914. *Quaderni Storici*, 68, 1988.

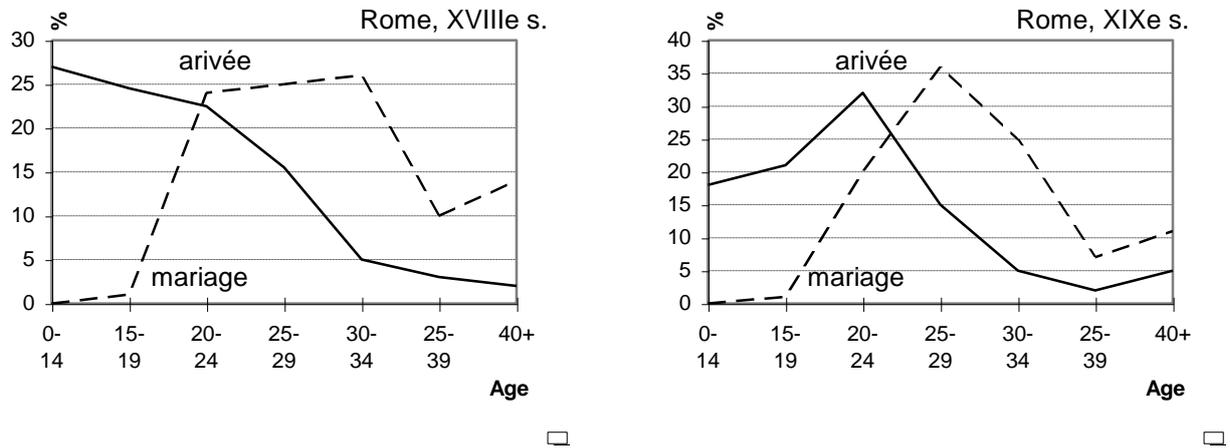
¹³ Dans certaines paroisses romaines, le sex ratio des domestiques (nombre d'hommes pour 100 femmes) est de 200, dans les paroisses les plus riches, il est de 300. A Florence, en 1810, il est par contre de 88, à Reggio Emilia en 1708 de 52. Cf. ARRU, *Il servo*, op. cit. p. 219.

¹⁴ Pour les paroisses les plus riches, le sex ratio, en 1845, est d'environ 100.

lièrement élevés sont attestés pour l'année 1881 à Naples (35,5 %), Florence (23 %) et Palerme (24,6 %). Même s'il faut examiner ces recensements avec une certaine prudence, les recherches locales viennent confirmer cette tendance.

Etant donné la plus grande lenteur du processus de féminisation en Italie, l'histoire du métier de serviteur permettra d'autant mieux de comprendre le contexte des transformations sociales et économiques du pays. Le fait d'employer des serviteurs plutôt que des servantes a nécessairement un rapport avec les particularités de l'histoire urbaine, avec le rythme de l'immigration et donc avec la formation et la configuration du marché du travail citadin : avec les différents degrés d'„urbanity” des villes, ainsi qu'on l'a récemment remarqué.¹⁵ Mais cette histoire est particulièrement révélatrice en ce qui concerne la distribution des

Figure 1 Age des serviteurs immigrés à l'arrivée en ville et au premier mariage



Echantillon: n 189

Source:

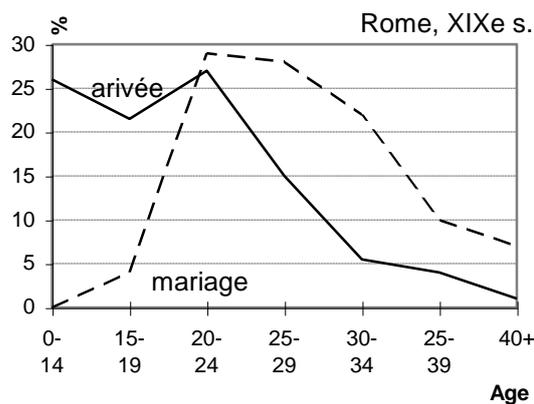
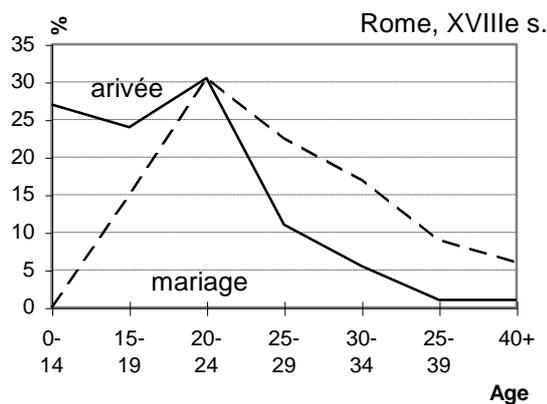
ASVR, Posizioni matrimoniali, 1780-1796 (Uff. I e II)

Echantillon: n: 80

ASVR, Posizioni matrimoniali, 1822; 1845; 1862 (Uff. III et IV)

Figure 2 Age des servantes immigrées à l'arrivée en ville et au premier mariage

¹⁵ Cf. C. Phitian ADAMS, *Desolation of a city: Coventry and the urban crisis of the late middle ages*, Oxford, 1979, pp. 204-220. Cf. aussi Clyde MITCHELL, *Cities, society and social perception. A Central African perspective*, Oxford, Clarendon Press, 1987, surtout le chapitre 3.



Echantillon: n. 161

Source:

ASVR, Posizioni matrimoniali, 1780-1796
(Uff. I e II)

Echantillon: n. 353

ASVR, Posizioni matrimoniali, 1822; 1845;
1862 (Uff. III et IV)

pouvoirs dans les différentes communautés. Je ne crois pas en effet qu'il soit possible d'étudier l'histoire du pouvoir, non seulement à l'intérieur de la famille, mais aussi de manière plus générale, sans faire référence à l'histoire et aux particularités du métier de serviteur. Et ceci n'est pas propre à l'Italie.

4. Les négociations

Compte tenu de ces particularités, le marché du travail en Italie est évidemment fort complexe. C'est pourquoi recourir aux modèles fournis par les recherches démographiques serait de peu de secours pour le comprendre.

On a l'impression que différents modes d'entrée en condition coexistent et se superposent. Il devient alors très important de comprendre les critères en fonction desquels les maîtres se répartissent une domesticité si peu homogène. Et il est tout aussi important de comprendre comment les domestiques choisissent leurs employeurs. Il est cependant évident qu'une forte différenciation au sein du personnel domestique facilite grandement le jeu de l'offre et de la demande de travail. Aussi les capacités de médiation des différentes parties jouent-elles un rôle déterminant.

Selon mon hypothèse, les rapports de service impliquent des négociations et des compromis qui sont plus caractéristiques de ce métier que d'autres. En ce sens, les études d'anthropologie sociale ont été de grande importance pour

moi.¹⁶ En analysant les sources judiciaires et les actes notariaux, nous voyons comment les négociations relatives aux conditions de travail sont imprégnées de relations interpersonnelles et de réciprocité telles que les positions des deux fronts peuvent continuellement s'en trouver modifiées. Echanges et promesses entrent également en jeu pour fixer les gages qui peuvent, à Rome par exemple, osciller d'un écu et demi à douze écus, surtout pour les hommes.

De longues et minutieuses négociations influencent naturellement les carrières et le cours des vies. La nécessité aussi pour un serviteur ou une bonne de résider pendant une période plus ou moins longue sous le même toit que ses maîtres, peut remettre en cause les choix et les projets de la domesticité. Un accord est à trouver sur le moment du mariage ou sur un célibat définitif, sur la manière de gérer un veuvage ou une famille, si les serviteurs sont mariés. Quant aux testaments, l'une des sources fondamentales, ils nous laissent des témoignages de reconnaissance. „Pour tous les autres biens, déclare l'homme de loi Giuseppe Battista Lini dans ses dernières volontés dictées devant notaire le 18 novembre 1793, je nomme pour unique héritier Giuseppe Varoni en raison du long service qu'il a prêté dans ma maison avec fidélité et zèle, et pour y avoir perdu sa jeunesse”.¹⁷

Les négociations seront très différentes selon l'âge ou le sexe de la personne qui traitera les conditions de son propre engagement et aussi selon la plus ou moins grande rigidité de l'offre de travail. Promesses de protection de la part des maîtres par exemple, attente d'une retraite ou d'un legs testamentaire en échange d'un service de longue durée au sein de la famille, voilà autant d'exemples de clauses susceptibles de modifier radicalement les termes d'un rapport de travail.

J'ai pu observer que c'est précisément la diversité de ces stipulations éventuelles et le contenu même de ces échanges qui diversifieront et fragmenteront le métier, mais aussi qui rendront possible une redistribution de pouvoir entre acteurs sociaux différents. Un travail lié à de telles négociations ne peut pas ne pas avoir d'influence sur la culture et sur la politique des communautés

¹⁶ Pour le concept de négociation, cf. en particulier E. R. WOLF, *Kinship, Friendship and Patron-client relations in complex societies*. In Michael BANTON (ed), *The social anthropology of complex society*. London, 1973, 3e ed.; M. GLUCKMAN, *The Judicial Process among the Barotse*. Manchester, 1955; Clyde MITCHELL, *Cities, society and social perception. A Central African perspective*. Oxford, Clarendon Press, 1987, surtout les chapitres 5 et 8.

¹⁷ AC, AU, Sez.11, 29-5-1797.

urbaines. Cet aspect n'a pas encore, à mon avis, été encore abordé dans les études sur le phénomène de la domesticité. Et pourtant les cultures urbaines ont été fortement imprégnées par les médiations et les réciprocitys qui émergent dans le rapport entre maîtres et serviteurs.

En effet, même si les termes du contrat ont toute leur valeur, les asymétries entre parties peuvent souvent devenir beaucoup plus fluides ; le jeu de la médiation peut rendre les rapports d'autorité moins dichotomiques et, dans une ville, les distances hiérarchiques moins rigides. Les sources judiciaires nous révèlent souvent les forts réseaux de protection dont la domesticité peut bénéficier. „La nuit passée, lit-on dans un rapport adressé au Gouverneur de Rome au début du XIXe siècle, une patrouille de nuit fut insultée par de très insolents serviteurs du Ministre de Naples... lesquels, s'abritant derrière une chimérique protection, retiennent on ne peut plus licite de déranger le calme nocturne et de ne pas se rendre aux ordres de la force armée”. Mais aucun de ces „insolents” ne peut être arrêté : „car, déclare le Brigadier chargé de l'affaire, en cas d'opposition, il y aurait eu un démêlé avec les Seigneurs auxquels appartenaient les pétulants domestiques”.¹⁸

5. Choix différenciés

C'est pour cette raison que le modèle de „life-cycle servant” qui a été défini pour le métier de serviteur m'a semblé très imparfait. En effet, même lorsque le rapport de travail est limité dans le temps, avant le mariage par exemple, les alliances ou les conflits noués avec les maîtres, ainsi que les relations tissées dans les quartiers où les domestiques ont vécu, peuvent influencer pour toujours les histoires personnelles des hommes et des femmes. Il suffit de penser aux legs testamentaires des maîtres italiens, très fréquents, surtout au XVIIIe siècle. Même lorsqu'ils sont peu importants, ces legs donnent une forte légitimation aux domestiques qui les reçoivent.

Entrer au service d'un maître peut signifier en définitive s'ouvrir une plus large gamme de choix et d'actions que celle qui est ouverte aux autres travailleurs. Cela complique l'analyse des biographies des domestiques, mais explique aussi les fortes différences d'un cas à l'autre. C'est précisément pour cette raison que l'existence d'un lien presque automatique entre travail domestique et âge tardif au mariage ne me paraît pas une thèse convaincante. Les projets matrimoniaux suivent souvent des trajectoires beaucoup plus complexes qui ne peuvent en tous cas être expliquées seulement par l'histoire d'un métier. La vie

¹⁸ ASR, *Direzione Generale di Polizia*, a. 1834, f. 182.

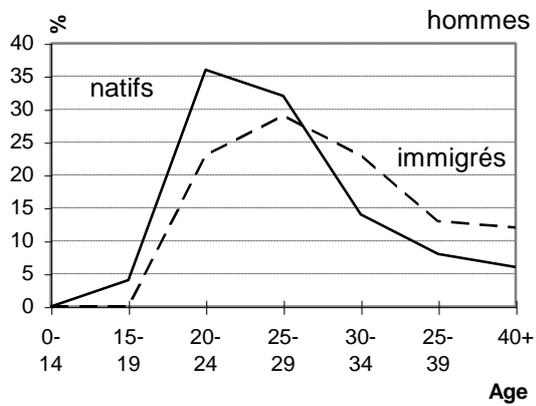
des habitants d'une ville offre des différenciations beaucoup plus marquées, comme on peut le constater dans nombre de biographies : elles rendent les choix plus difficiles.

Si nous analysons attentivement les différents âges au mariage dans les villes, nous pouvons facilement voir de forts dualismes de la vie dans une communauté. Les immigrés, par exemple, ont tendance à rester plus longtemps célibataires que les natifs (cf. fig. 3). Comme la plupart des domestiques, hommes et femmes (et pas seulement dans les villes), sont recrutés parmi les immigrés,¹⁹ leur attitude vis-à-vis du mariage doit être comprise davantage en fonction de situations complexes liées aux départs et arrivées et à la durée de l'emploi, plutôt qu'en fonction de la pratique de leur métier. C'est pourquoi il est à mon avis important d'analyser les variantes au modèle de mariage qu'introduisent ceux qui viennent de l'extérieur pour entrer au service d'un maître. Dans la domesticité, les mariages de personnes âgées sont de fait plus fréquents ; mais on note en même temps une tendance chez ceux qui sont natifs de la ville à se marier plus tôt (cf. fig. 4).

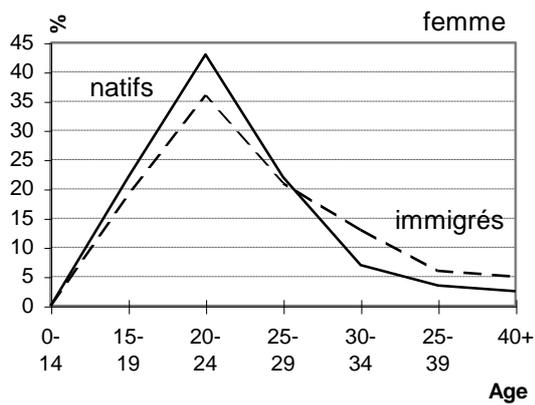
En définitive, nous obtenons un panorama démographique très accidenté, dans lequel la courbe de l'âge modal, et non le calcul de l'âge moyen se révèle comme indicateur de la différence des choix que pratiquent les domestiques et ceux qui oeuvrent dans d'autres secteurs du marché du travail citadin. Cela nous permet d'entrevoir des projets de vie différents qui n'obéissent pas seulement à des raisons liées aux mécanismes de l'immigration. J'ai essayé de les étudier en reconstruisant les actions qui incitent les domestiques, hommes et femmes, à changer le cours de leur existence, à vieillir chez leur maître, à avancer ou à retarder le moment de leur mariage, ou bien à rester célibataires.

¹⁹ Dans certaines paroisses romaines, par exemple, les serviteurs immigrés représentent presque les deux tiers de la domesticité masculine, à la fin du XVIIIe siècle, et presque 90 % vers 1850. Le pourcentage des servantes immigrées, par rapport aux romaines, est au contraire plus bas au XVIIIe siècle, environ 60 % ; mais au XIXe siècle, lorsqu'augmentera l'immigration féminine, les servantes originaires de la ville ne représenteront que 12 % du personnel de maison féminin. Cf. ASVR, *Status animarum* : S. Marcello (1796, 1869) ; S. Lorenzo in Damaso (1770, 1845) ; S. Agostino (1865).

Figure 3 Age des hommes et femmes au premier mariage d'après la provenance géographique (XVIIIe s.)



□

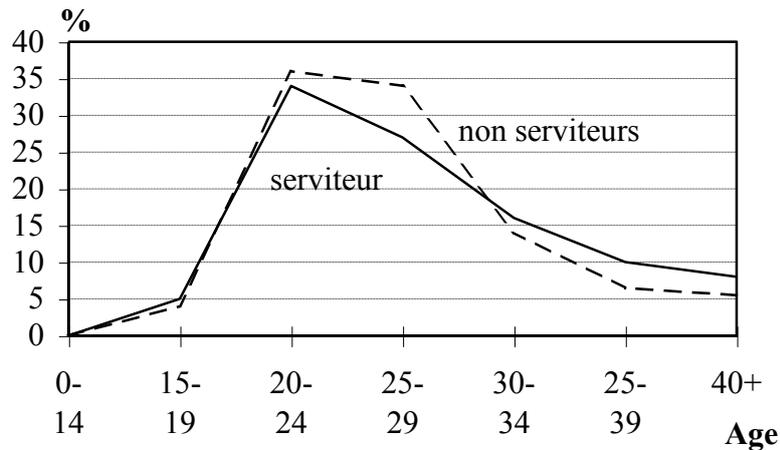


□

Echantillon: natifs 603, immigrants 477
 Source:
 ASVR, Posizioni matrimoniali, 1780-1796
 (Uff. I e II)

Echantillon: natives 791, immigrées 313
 ASVR, Posizioni matrimoniali, 1822;
 1845; 1862 (Uff. III et IV)

Figure 4 Age des hommes natifs au premier mariage selon le métier (XVIIIe s.)



Echantillon: serviteurs 182; non serviteurs 603.

Source: ASVR, *Posizioni matrimoniali*, 1780-1796 (Uff. I e II)

De ce point de vue, les déclarations de célibat (*stato libero*) faites par les futurs conjoints pour obtenir la publication des bans de mariage, selon les normes du Concile de Trente, se sont révélées une source que je considère comme particulièrement riche d'informations, du moins en Italie, très utile pour reconstruire les biographies des habitants d'une ville.

Les témoins doivent faire, devant notaire, une déposition détaillée concernant la vie antérieure des fiancés et être en mesure de prouver qu'ils en ont une connaissance réelle. Ils doivent fournir des informations non seulement sur l'âge des futurs conjoints, mais aussi et surtout sur les voyages de ceux-ci, leur date d'arrivée en ville (pour les immigrants), leur famille d'origine et souvent, lorsqu'il s'agit de serviteurs et de servantes, sur la façon dont ils ont été engagés. J'ai étudié cette source non seulement pour le XVIII^e siècle, mais aussi pour le siècle suivant, au cours duquel le métier de domestique devient essentiellement féminin, ce qui m'a permis de retracer surtout l'histoire et les actions des femmes.²⁰ J'ai été ainsi en mesure d'observer les types de relations dans lesquels sont impliqués ceux que l'on qualifiait de serviteurs ou de servantes, et de voir comment ils peuvent modifier leur manière de parcourir l'espace urbain en fonction des liens tissés en ville.

²⁰ ASVR, *Posizioni matrimoniali*, Uff. I-II; Uff. III-IV, a. 1786-1796; a. 1822; 1845; 1862.

En outre, les curés mentionnent souvent soigneusement à l'occasion de la publication des bans, affichés dans les églises, ce qu'ils savent de la période, même brève, que les futurs époux ont passée dans la paroisse avant leur mariage. L'habitat est fort différent selon que l'on est domestique ou non, que l'on est natif de la ville ou immigré, que l'on est femme ou homme. Il est possible de comprendre comment un temps de résidence plus ou moins long à un même endroit peut influencer l'organisation de la vie des personnes et des familles. C'est un élément dont il faut tenir compte pour reconstruire certaines particularités du métier de serviteur.

6. Les parcours citadins : l'habitat

A partir des informations fournies par les curés, il apparaît clairement que les immigrants ont une mobilité beaucoup plus grande que ceux qui sont nés dans la ville.²¹ Comme les serviteurs et les servantes sont des immigrants, cela signifie que leurs maîtres ont affaire à une main d'oeuvre fondamentalement instable. Aussi les maîtres qui veulent avoir un personnel de maison stable doivent-ils négocier les termes de cette stabilité. Et dans ce cas, l'offre de travail a évidemment un rôle très important. C'est là un des principaux éléments des négociations. D'ailleurs habiter longtemps chez le même patron peut répondre à des intérêts communs aux deux parties. Pour la domesticité, il s'agit surtout de se faire une réputation qui sera utile dans son milieu et, en général, dans toutes les relations sociales. Par exemple dans son testament, une servante dit avoir donné sa dot à son mari sans „aucun instrument”, mais ce dernier, précise-t-elle, „ne pourra pas le nier, car il est bien connu au palais de Son Excellence le duc de Bracciano que j'avais gagné mon argent grâce au service que j'y prêtais”.²²

La solidité d'un rapport de travail peut donc remplacer l'efficacité d'un acte notarié. De même que la précarité ou l'abandon du service faisait naître de grands soupçons, au sein de la communauté elle-même. „Avoir quitté son service” rend nul le témoignage d'un serviteur contre son maître dans un procès intenté pour la reconnaissance d'un enfant illégitime. „Face à lui, affirme le maître, nous avons des serviteurs bien plus anciens... qui sont restés beaucoup

²¹ 75 % des femmes natives restent dans une même paroisse pour une période supérieure à 4 ans, tandis que les immigrées représentent 45 %. Pour les hommes, la différence est moins accentuée : 62 % contre 45 %.

²² ASR, *Trenta Notai Capitolini*, Testamenti, Uff. 18, (12-12-1766).

plus longtemps que lui au service de cette Maison”.²³ Le témoignage de ces derniers emportera la conviction des juges.

7. Engagements réciproques et célibat

Si vivre pendant de longues années sous le même toit que son maître suppose souvent une négociation précise de la stabilité de ce lien, cela peut aussi changer radicalement le cours d'une vie. Pactes et promesses peuvent en ce cas modifier les décisions ou les projets des domestiques, hommes et femmes.

Les déclarations de l'état de célibat nous montrent que les serviteurs sont parmi les habitants de la ville, ceux qui changent le plus souvent de domicile.²⁴ Mais ces déclarations montrent aussi que pour les serviteurs immigrés, il y a une nette concordance entre une stabilité dans la paroisse (et donc chez le maître) et des noces tardives (cf. tableau 2). Cela signifie qu'un célibat prolongé renvoie fondamentalement à un type de relations différent non seulement avec les maîtres, mais aussi avec l'entourage urbain, plutôt qu'à la simple pratique d'un métier.

Tableau 2 Correlation entre l'âge au premier mariage et permanence dans la paroisse d'origine des home immigrés, selon le métier (en %)

La longue de la permanence	Serviteurs ¹		Non serviteurs ²	
	-29	30+	-29	30+
- 3 ans	65	35	67	33
4+ ans	47	53	59	41

1 echantillon n. 113/72

2 echantillon n. 135/113

Source: ASVR, *Posizioni matrimoniali*, 1780-1796 (Uff. I e II)

Rester longtemps dans une même famille implique que l'on demeure célibataire durant des années, ou en tout cas affecte l'organisation de l'existence. En contrepartie, il faut alors pouvoir en retirer certains avantages.

Ce n'est nullement un effet du hasard si environ 90 % des testaments où figurent des legs au profit de domestiques comportent de minutieuses et rigoureuses clauses relatives à la stabilité et à la durée du service. Ainsi, Madame Cottrolini prévoit que son legs pour son serviteur Popeo Casalini pourra passer à un autre serviteur, au cas où, s'il partait, elle aurait à le remplacer, à seule

²³ ASVR, *Pia Congregazione S. Ivo*, *Posizioni*, T. 5 (a. 1824), n. 87.

²⁴ Environ 20 % des serviteurs immigrés restent dans la même paroisse pendant plus de 6 ans. Les autres immigrés qui restent aussi longtemps sont environ 30 %.

condition que ce serviteur reste au moins 8 ans à son service.²⁵ Naturellement un legs, aussi minime soit-il, peut être l'aboutissement d'une longue histoire d'échanges susceptible, comme nous le verrons, de transformer la vie du serviteur, mais aussi celle de ses maîtres. La possibilité de renégocier sans cesse les avantages, d'ordre matériel ou non, obtenus en échange d'une longue durée de service est l'expression de tout un système qui fonctionne très bien, où le cours de la vie est choisi avec de solides contreparties. D'où des carrières différenciées en fonction des différents âges et une répartition des rôles au sein du métier de domestique.

8. Un métier devenu l'apanage des femmes

Il me paraît donc nécessaire d'étudier le réseau des négociations propres au métier de serviteur ou de servante pour comprendre la configuration de cet emploi dans les villes et les mutations qu'il a subies. En effet l'idée que ce font les domestiques de l'organisation de leur temps de travail n'est pas sans effet sur la demande de ceux qui les prennent à leur service. Car il n'est pas simple, en Italie, d'engager une main-d'oeuvre masculine célibataire. A Rome, plus de la moitié des serviteurs sont des hommes mariés, aussi bien au XVIIIe qu'au XIXe siècle. Nos sources nous renseignent sur les résistances et les difficultés soulevées par les maîtres à l'occasion du mariage de l'un de leur domestique, aussi est-il facile de comprendre que l'offre de travail masculine présente, dans ce domaine, une forte rigidité. Par exemple, Domenico Marocchi, dans sa demande de mariage faite à la fin du XVIIIe siècle, dit „qu'il se trouverait dans la situation de se marier, mais comme il sert un maître qui, s'il venait à apprendre qu'il veut prendre femme, le chasserait certainement, demande... à être dispensé des habituelles publications de bans dans l'église”.²⁶ C'est ainsi que l'Eglise devient souvent complice de mariages secrets de domestiques.

Mais à Rome, la communauté urbaine semble tolérer toujours plus difficilement la présence de serviteurs à vie, et surtout de serviteurs mariés. En 1798, les autorités françaises d'occupation interdirent expressément aux maîtres de renvoyer leurs serviteurs, sous peine d'amende et de châtiment corporel.²⁷ En revanche, en 1849, en une période difficile de l'histoire politique italienne, les choses seront bien différentes. Les serviteurs, même mariés, ne sont plus à l'abri

²⁵ ASR, *Trenta Notai Capitolini*, Uff. 10, 8-6-1771.

²⁶ ASR, *Posizioni matrimoniali*, Ufficio I, a. 1788.

²⁷ *Collezione di Carte pubbliche, Proclami, editti, Ragionamenti ed altre produzioni tendenti a consolidare la rigenerata Repubblica Romana*, t. I, 1798.

des licenciements et les demandes d'allocations de chômage sont accueillies avec beaucoup de réticence. „Mais quel travail pour des gens qui ne possèdent aucun art ?” - déclarent les autorités chargées de l'assistance. Ces serviteurs ne peuvent évidemment pas se faire paysans. „Ils traînent d'antichambre en antichambre”.²⁸ Il s'impose donc d'étudier la difficulté de négocier avec une main-d'oeuvre peu flexible, si l'on veut rendre compte des changements radicaux que subit la profession de domestique dans les villes aux XVIIIe et XIXe siècles.

J'ai analysé l'ensemble des métiers masculins à Rome en prenant pour échantillon les mariages conclus entre 1780 et 1845. J'ai pu ainsi observer le rôle que joue l'offre de travail domestique dans les mécanismes de restructuration du travail citadin. En l'espace de ces 60 ans, le nombre des maçons augmente significativement (de 2 % de la population active masculine en 1780 à 11 % en 1845), comme celui des porteurs (de 3 % à 5 %), des paysans (de 4 % à 9 %) et surtout des commis (de 2 % à 11 %). Au contraire le nombre des artisans diminue (de 29 % à 25 %) et le secteur du travail domestique subit de lourdes pertes. En 1845, les serviteurs ne comptent plus que pour 11 % de la population active masculine, contre 27 % au XVIIIe siècle. Comme en même temps le pourcentage de la main d'oeuvre domestique ne diminue pas, cela signifie que les femmes y occupent désormais une place prépondérante. Le nombre des serviteurs portant livrée diminuera, mais aussi celui des serviteurs sans livrée. Et ceux qui restent en service seront plus jeunes (cf. fig. 1).²⁹ En fait ce sont les serviteurs originaires de la ville qui disparaissent, les plus réticents à un mariage tardif. Il est évident que les hommes se montrent plus disposés à entrer dans de nouveaux secteurs du marché du travail, où l'organisation de leur vie ne dépend pas des exigences des patrons.

9. La stratégie des femmes

La transformation et la restructuration du marché du travail en général sont aussi fonction des choix et des stratégies des femmes. Durant le XVIIIe siècle à Rome, lorsque le marché du travail domestique est surtout entre les mains des hommes, les femmes de service sont très jeunes. Presque la moitié d'entre elles abandonnent leur travail avant l'âge de 24 ans pour se marier (cf. fig. 2). Cependant, d'autres tendances se manifestent déjà chez certaines domestiques

²⁸ ASR, *Miscellanea della Repubblica Romana del 1849*, c. 16, tit.1, n. 313 : „Al Cittadino Saffi Ministro del'Interno. Continuazione sui Servitori disoccupati”.

²⁹ Mais au XIXe siècle, tous les immigrés à Rome se marient généralement plus tôt. Parmi les serviteurs cependant ce fait est particulièrement accentué. Cf. Fig 4b.

immigrées. Un groupe important de servantes (environ 12 %) arrive très jeune en ville et elles ne s'y marient qu'après l'âge de trente ans. C'est un comportement extraordinaire, qui contredit celui d'autres immigrées dans une ville où le sex ratio est élevé.³⁰ Un tel comportement ne pouvait rester ignoré des maîtres. En ville, le métier de domestique représente alors le seul secteur important ouvert à la main d'oeuvre féminine. Les femmes sont prêtes à rester plus longtemps célibataires en échange d'un travail. Au XVIIIe siècle, les hommes sont très conscients que les servantes non mariées représentent pour eux une concurrence numériquement faible mais dangereuse. „Ils ont voulu avoir une bonne au lieu d'un serviteur” déclare un domestique qui a été renvoyé en 1786, pour justifier son chômage devant les juges. Il est évident que le mobile qu'il invoque ne surprend personne.³¹

Au XIXe siècle, cette stratégie matrimoniale des servantes se confirmera (cf. fig. 2) : vers 1850 en effet, le nombre des servantes qui, bien qu'arrivant très jeunes en ville, ne se marient qu'après trente ans aura doublé.³² Puisque c'est le prix à payer pour obtenir les places les plus avantageuses et les mieux rétribuées, auxquelles les hommes ont désormais renoncé, cela vaut la peine de remettre les noces à plus tard. La ville s'en trouve transformée. L'immigration féminine devient plus importante que celle des hommes et par conséquent le taux de masculinité diminue à Rome.³³ Il se forme ainsi un nouveau marché du travail avec une main d'oeuvre féminine et célibataire. Les avantages pour les employeurs ne sont pas minces : en temps de crise, les servantes ne sont nullement protégées contre les licenciements et les institutions d'assistance ne sont pas tenues d'accorder une aide aux servantes mariées. Il est donc plus aisé pour les maîtres de traiter avec des femmes qu'avec des hommes. Cette transformation de la profession de domestique se répercutera sur tous les modes de vie des communautés urbaines.

³⁰ Cf. A. ARRU, *Uomini e donne nel mercato del lavoro servile*. In Angela GROPPi (ed.), *Il lavoro delle donne*. Roma, 1996.

³¹ ASR, *Tribunale Criminale del Governatore*. Processi, 1786, b. 1587.

³² Au XIXe siècle, les immigrées arrivent en ville plus âgées et se marient plus tard qu'au XVIIIe siècle. Le marché du travail est généralement plus ouvert pour les femmes. Mais toutefois la durée du célibat pour les servantes est plus longue.

³³ Cf. C. SCHIAVONI - E. SONNINO, *op.cit.*

10. Une ville qui change : les innovations des femmes

J'ai pu constater qu'à Rome les servantes ont plus de difficulté à convoler avec un Romain que les autres filles non natives de la ville,³⁴ bien que la qualité de leurs témoins au mariage indique qu'elles possèdent un réseau de relations bien plus étendu que les autres immigrées. Les femmes originaires de la ville se présentent devant le notaire accompagnées de leurs parents, de membres de la famille, ou très souvent de personnes appartenant à un cercle de connaissances commun aux deux futurs conjoints. Ceux qui attestent l'état de célibat des servantes proviennent des horizons les plus divers. Souvent les relations se sont nouées sur les lieux de travail.³⁵ C'est une nouvelle manière de vivre les rapports sociaux dans la communauté urbaine : elle n'est partagée ni par les autres femmes ni par les autres immigrées. Disposer d'un bon cercle de relations permet d'agir à différents niveaux et d'obtenir de bonnes références de plusieurs sources, y compris de la part des maîtres eux-mêmes. Mais un autre avantage, plus important, est à noter : quand la domesticité devient un travail essentiellement féminin, ce sont les femmes qui bénéficient le plus souvent des legs, même s'ils se font plus rares. Et un nouveau langage apparaît dans les testaments : il n'y est plus ouvertement parlé d'assistance, de maladies, de substitution des rôles au sein de la famille.

“A ma femme de service, écrit un patron du XIXe siècle, qui, pendant de longues années et dans toutes les plus tristes circonstances de ma vie, m'a prêté une assistance affectueuse et assidue, a veillé sur mon existence et m'a soigné lors de mes maladies, je prie de bien vouloir donner quelque récompense pécuniaire”.³⁶

Bien qu'elles n'aient souvent aucune parenté en ville, les servantes peuvent jouir, plus que les autres immigrées, d'un droit de citoyenneté : celui que leur confèrent les droits de propriété. Cette stratégie avait déjà été développée par leurs collègues masculins au XVIIIe siècle : l'histoire du serviteur Antonio Guberti et de sa femme illustre clairement les raisons et les étapes d'une telle transformation, telle que nous l'avons présentée ci-dessus.

³⁴ Seulement 31 % des servantes immigrées se marient avec des hommes nés en ville, contre 38 % des autres femmes immigrées. Cf. A. ARRU, *Zuwanderung, Heiratsmarkt und soziale Konstruktion der Stadtbürgerschaft. Rom in 18. 19. Jahrhundert*. In Tamara HAREVEN and Richard WALL (eds), *Historische Familienforschung und neue Geschichtswissenschaft. Impulse, Ergebnisse, Debatten*. Frankfurt a. M., 1997.

³⁵Cf. A. ARRU, *Il servo*, op. cit. pp. 227-228.

³⁶ AC. AU, Sez.12 vol. 242, 8 marzo 1865.

Texte traduit par Cécile Perret.

NOTES ON THE FEMINIZATION OF DOMESTIC SERVICE: BOLOGNA AS A CASE STUDY (18TH-19TH CENTURIES)

RAFFAELLA SARTI

1. Domestic service: an ambiguous research object

Domestic service may be and actually is studied from several points of view. Different approaches often aim to clarify different problems, ranging from the cultural interchanges between upper and lower classes¹ to the question, very close to the heart of historical demographers, of the mechanisms regulating the age at marriage and the proportion of unmarried people,² to name but two.

¹ T. Veblen, *The Theory of the Leisure Class*, New York - London, Macmillan, 1899 (It. transl. *La teoria della classe agiata*, in: Id., *Opere*, a cura di F. De Domenico, Torino, Utet, 1969, p. 65-347, p. 238); J. J. Hecht, *The Domestic Servant in Eighteenth Century England*, London - Boston - Heuley, Routledge & Kegan Paul, 1980 (*The Domestic Servant Class in Eighteenth-Century England*, London, Routledge & Paul, 1956¹), p. 220-228; R. Engelsing, *"Dienstbotenlektüre im 18. und 19. Jahrhundert"*, in: Id., *Zur Sozialgeschichte deutscher Mittel- und Unterschichten*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1978, 19731), p. 180-224; L. Davidoff, "Mastered for Life: Servant and Wife in Victorian and Edwardian England", *The Journal of Social History*, 7, 1974, p. 406-428; D. Roche, "Les domestiques comme intermédiaires culturels", in: *Les intermédiaires culturels. Actes du Colloque du Centre Meridional d'Histoire Sociale, des Mentalités et des Culture*, Aix-en-Provence, Publications Université de Provence - Paris, H. Champion, 1978, p. 189-202; Id., *Le peuple de Paris. Essai sur la culture populaire au XVIII^e siècle*, Paris, Aubier Montaigne, 1981, etc.

² J. Hajnal, "European Marriage Pattern in Perspective", in: D. V. Glass, D. E. C. Eversley (eds.), *Population in History*, London, 1965, p. 101-135; Id., "Two Kinds of Pre-industrial Household Formation System", in: R. Wall, J. Robin, P. Laslett (eds.), *Family Forms in Historic Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 65-104; P. Laslett, *The World we have lost*, London, Methuen, 1971, 19651); Id., "Size and Structure of the Household in England over Three Centuries", *Population Studies*, XXIII, 1969, p. 199-223; Id., "Family and Household as a Work Group and Kin Group: Areas of Traditional Europe

Moreover, different definitions are employed of the object under analysis (rural servants, hired hands, domestics, etc.); consequently the results of the various studies are often not comparable. This partly depends on the fact that for centuries a large portion of interpersonal relations was characterised by the notion of service and a vast number of social figures was thus classifiable in the servants' category.³

On the other hand, the possibility of classifying a variety of social figures under the same "umbrella term" in⁴ at times makes the task of distinguishing clearly between different types of servants rather difficult. My research focuses, as far as possible, on domestic servants *stricto sensu*, i.e. on what has sometimes been described as 'unproductive' servants⁵ (both those living with their masters and those living with their own families), excluding 'living-in' apprentices, craftsmen's boys, agricultural servants etc.⁶

2. A 'gendered' view of domestic service

Among the various aspects of the history of domestic service, I have increasingly directed my interests at its transformation from an activity carried out by men and women into a predominantly female occupation.⁷

compared", in: R. Wall, J. Robin, P. Laslett (eds.), *Family Forms, op. cit.*, p. 513-563; Id., "Servi e servizio nella struttura sociale europea", *Quaderni storici*, XXIII, 1988, p. 345-354; A. Arru, "Il matrimonio tardivo dei servi e delle serve", *ibid.*, p. 469-496; P. R. A. Hinde, "L'influenza del servizio rurale e domestico sulla demografia inglese, 1850-1914", *ibid.*, p. 541-571; M. Mitterauer, "Servants and youth", *Continuity and change*, 5, 1990, p. 11-38 and the essay of A. Fauve-Chamoux in this volume.

³ For example J. P. Gutton, *Domestiques et serviteurs dans la France de l'ancien régime*, Paris, Aubier Montaigne, 1981, p. 11-15; J. Sabattier, *Figaro et son maître. Les domestiques au XVIII^e siècle*, Paris, Perrin, 1984, p. 17-20; R. Dürr, *Mägde in der Stadt. Das Beispiel Schwäbisch Hall in der frühen Neuzeit*, Frankfurt/New York, Campus, 1995, p. 24-37.

⁴ C. Fairchilds, *Domestic Enemies. Servants and Their Masters in Old Regime France*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 1984, p. 2-3.

⁵ F. Reggiani, "Domestici e domesticità. 'Marginalia' a un tema emergente", *Società e storia*, XII, 1989, p. 133-164 (p. 143).

⁶ R. Sarti, *Per una storia del personale domestico in Italia. Il caso di Bologna (secc. XVIII-XIX)*, Tesi di dottorato, Università degli Studi di Torino, 1994.

⁷ R. Sarti, "Servire al femminile, servire al maschile nella Bologna sette-ottocentesca", in: Comune di Carpi, *Operaie, serve, maestre, impiegate*, edited by P. Nava, Torino, Rosenberg & Sellier, 1992, p. 237-264; Ead., "Dai servi alle serve. Caratteristiche e implicazioni della femminilizzazione del servizio domestico tra età moderna e contemporanea", in: Società Italiana delle Storiche, *Identità e appartenenza. Donne e relazioni di genere dal mondo classico*

Women's history as a whole has admittedly dedicated considerable attention to female work. An attempt was first made to clarify if, as was often maintained, female work had been a consequence of modernity.⁸ This thesis was eventually proven to be an unwarranted prejudice, lacking any sound historical basis: early studies showed that women had always worked, although to different degrees and in various ways, according to historical contexts. Thus a new phase of research began, one bent on investigating the characteristics of women's participation in work.⁹

As historians' attention moved from the problem of the condition of women in the past to that of the social construction of both feminine and masculine identities (i.e. from women's to gender history),¹⁰ particular interest has been focused on how boundaries between male and female activities have shifted and in the ways in which specific occupations have been feminized or masculinized.¹¹ From this point of view the history of domestic servants represents an important vantage point,¹² and would benefit from investigation with more analytical instruments.

all'età contemporanea. Primo Congresso delle Storiche Italiane, Rimini, 8-10 giugno 1995, Bologna, Eurocopy, 1996, floppy disk no. 2.

⁸ E. Sullerot, *Histoire et sociologie du travail féminin*, Éditions Gonthier, 1968; A. Groppi (ed.), *Il lavoro delle donne*, Roma-Bari, Laterza, 1996, p. V-VI.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ N. Zemon Davis, "'Women's History' in Transition. The European Case", *Feminist Studies*, III, 1976, p. 83-103; J. W. Scott, "Gender: a Useful Category of Historical Analysis", *American Historical Review*, XCI, 1986, p. 1053-1075 (repr. in: J. W. Scott, *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988, p. 28-50); P. Di Cori, "Dalla storia delle donne a una storia di genere", *Rivista di storia contemporanea*, XVI, 1987, p. 548-559; Ead. (ed.), *Altre storie. La critica femminista alla storia*, Bologna, Clueb, 1996; G. Bock, *Storia, storia delle donne, storia di genere*, Firenze, Estro Editrice, 1988, etc. But cp. G. Pomata, "Histoire des femmes et 'gender history' (Note critique)", *Annales É. S. C.*, 48, 1993, p. 1019-1026.

¹¹ For example F. Bettio, *The Sexual Division of Labour. The Italian Case*. Oxford, Clarendon Press, 1988; A. Baron, "Questions of Gender: Deskillling and Demasculinization in the U. S. Printing Industry, 1830-1915", *Gender & History*, I, 1989, p. 178-199; C. Poni, "Tecnologie, organizzazione produttiva e divisione sessuale del lavoro: il caso dei mulini da seta", in: A. Groppi (ed.), *Il lavoro delle donne., op. cit.*, p. 269-296.

¹² R. Sarti, "Dai servi alle serve", *op. cit.*

Indeed, according to many scholars the passage to modernity was characterised by a feminization of domestic service.¹³ It is widely recognised that

¹³ On feminization of domestic service in **Italy** see beside essays cited above, M. Barbagli, *Sotto lo stesso tetto. Mutamenti della famiglia in Italia dal XV al XX secolo*, Bologna, Il Mulino, 1984, p. 230-233; A. Arru, "Lavorare in casa d'altri: servi e serve domestici a Roma nell'800", in: Fondazione 'Lelio e Lisli Basso' - Issoco, Roma, *Subalterni in tempo di modernizzazione. Nove studi sulla società romana nell'Ottocento*, vol. 7, 1983-84, p. 95-160; Ead., "The Distinguishing Features of Domestic Service in Italy", *Journal of Family History*, **XV**, 1990, p. 547-566; Ead., *Il servo. Storia di una carriera nel Settecento*, Bologna, Il Mulino, 1995; B. Armani, D. Lazzari, "Padroni e servitori a Lucca", *Quaderni storici*, **XXIII**, 1988, p. 519-540; A. Landolfi, *Il servizio domestico in Italia, nel cinquantennio post-unitario, attraverso i censimenti demografici nazionali*, Tesi di laurea, Facoltà di Lettere e Filosofia, Istituto Universitario Orientale, Napoli, 1989-90; M. Casalini, "Il servizio domestico femminile nella Firenze dell'Ottocento", *Passato e presente*, **IX**, 1990, p. 135-149; Ead., "Le serve e i loro padroni", in: Comune di Carpi, *Operaie, op. cit.*, p. 265-286; Ead., *Servitù, nobili e borghesi nella Firenze dell'Ottocento*, Firenze, Olschki, 1997 (forthcoming. I am grateful to the A. for permitting me to read the text); F. Reggiani, "Un problema tecnico e un problema morale' la crisi delle domestiche (Milano, 1880-1914)", in: A. Gigli Marchetti, N. Torcellan (eds.), *Donna lombarda 1860-1914*, Milano, Angeli, 1992, p. 149-179; in **France**: J. P. Gutton, *Domestiques et serviteurs, op. cit.*; S. C. Maza, *Servants and Masters in Eighteenth-Century France. The Uses of Loyalty*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1983; C. Fairchilds, *Domestic Enemies, op. cit.*; M. Cusenier, *Les domestiques en France*, Paris, Rousseau, 1912; A. Chatelain, "Migrations et domesticité féminine urbaine en France, XVIIIe siècle-XIXe siècle", *Revue d'Histoire économique et sociale*, **XLVII**, 1969, p. 506-528; T. McBride, *The Domestic Revolution. The Modernization of Household Service in England and France 1820-1920*, London, Croom Helm, 1976; P. Guiral, G. Thuillier, *La vie quotidienne des domestiques en France au XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1978; G. Fraisse, *Femmes toutes mains. Essai sur le service domestiques. Recherches, discussions, documentation et interviews en collaboration avec Martine Guillin*, Paris, Éditions du Seuil, 1979; A. Martin-Fugier, *La place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900*, Paris, Grasset, 1979; in **England**: L. Davidoff, "Mastered for Life", *op. cit.*; P. Horn, *The Rise and Fall of the Victorian Servant*, Dublin, Gill and Macmillan - New York, St Martin's Press, 1975; T. McBride, *The Domestic Revolution, op. cit.*; M. Ebery, B. Preston, *Domestic Service in Late Victorian and Edwardian England 1871-1914*, London and Rugby, George Over, 1976; E. Higgs, "Per la storia dei servi domestici: un'analisi quantitativa", *Quaderni storici*, **XIV**, 1979, p. 284-30; Id., "Domestic servants and households in Victorian England", *Social History*, **8**, 1983, p. 201-210; Id., *Domestic Servants and Households in Rochdale 1851-1871*, New York - London, Garland, 1986; in **Germany**: R. Engelsing, "Das häusliche Personal in der Epoche der Industrialisierung", *Jahrbuch für Sozialwissenschaft*, **20**, 1969, p. 84-121 (enlarged version in: Id., *Zur Sozialgeschichte, op. cit.*, p. 225-261); U. Ottmüller, *Die Dienstbotenfrage. Zur Sozialgeschichte der doppelten Ausnutz von Dienstmädchen im deutschen Kaiserreich*, Münster, Frauenpolitik, 1978; H. Müller (ed.), *Dienstboten in Stadt und Land. Vortragsreihe*

censuses and other quantitative data about occupations are not always reliable, particularly the more ancient ones and those referring to female occupations. Moreover, because of variable classification criteria, data are often not perfectly comparable.¹⁴ These difficulties are even greater in the case of domestic service, whose definition has never been simple and indisputable.¹⁵ Nevertheless, generally speaking the available data confirm a long-term trend toward feminization: in Rome in 1650 there were about 188 male servants to every 100 female ones, while by 1911 the ratio had become only 46:100;¹⁶ in Aix-en-Provence, between the beginning and the end of the 18th century, the proportion of women servants increased from about 70 % to 90 %; in Hamburg the number of female servants rose from 73.4 % in 1764, to 98.4 % in 1900; in Berlin the percentage went from 74.5 % in 1830 to 98 % in 1895 and in Paris

zur Ausstellung Dienstbare Geister, Berlin, Museum für Deutsche Volkskunde Berlin, Staatliche Museen Preussischer Kulturbesitz, 1982; M. Deutmoser, "Die 'ausgebeutesten aller Proletarinnen': Dienstmädchen in Hamburg vor dem Ersten Weltkrieg", in: A. Herzig, D. Langewiesche, A. Sywottek, *Arbeiter in Hamburg*, Hamburg, Erziehung und Wissenschaft, 1983, p. 319-329; K. Schlegel, "Mistress and Servant in Nineteenth Century Hamburg", *History Workshop*, 15, 1983, p. 60-77; G. Zull, *Das Bild der Dienstmädchen um die Jahrhundertwende. Eine Untersuchung der stereotypen Vorstellungen über den Charakter und die soziale Lage des städtischen weiblichen Hauspersonals*, München, Tuduv-Studien, 1984; K. Tenfelde, "Dienstmädchengeschichte. Strukturelle Aspekte in 19. und 20. Jahrhundert", in: H. Pohl, W. Treue (ed.), *Die Frau in der deutschen Wirtschaft*, Referate und Diskussionsbeiträge des 8. Wissenschaftlichen Symposiums der Gesellschaft für Unternehmensgeschichte e. V., Essen, am 8. und 9. Dezember 1983, Wiesbaden-Stuttgart, F. Steiner, 1985, p. 105-119; D. Wierling, *Mädchen für alles. Arbeitsalltag und Lebensgeschichte städtischer Dienstmädchen um die Jahrhundertwende*, Berlin, Bonn, J. H. W. Dietz, 1987; T. Pierenkemper, "'Dienstbotenfrage' und Dienstmädchenarbeitsmarkt am Ende des 19. Jahrhunderts", *Archiv für Sozialgeschichte*, XXVIII, 1988, p. 173-201; K. Orth, *"Nur weiblichen Besuch". Dienstbotinnen in Berlin 1890-1914*, Frankfurt/New York, Campus Verlag, 1993. In **Spain**: C. Sarasúa, *Criados, nodrizas y amos. El servicio doméstico en la formación del mercado del trabajo madrileño, 1758-1868*, Madrid, Siglo Veintiuno, 1994.

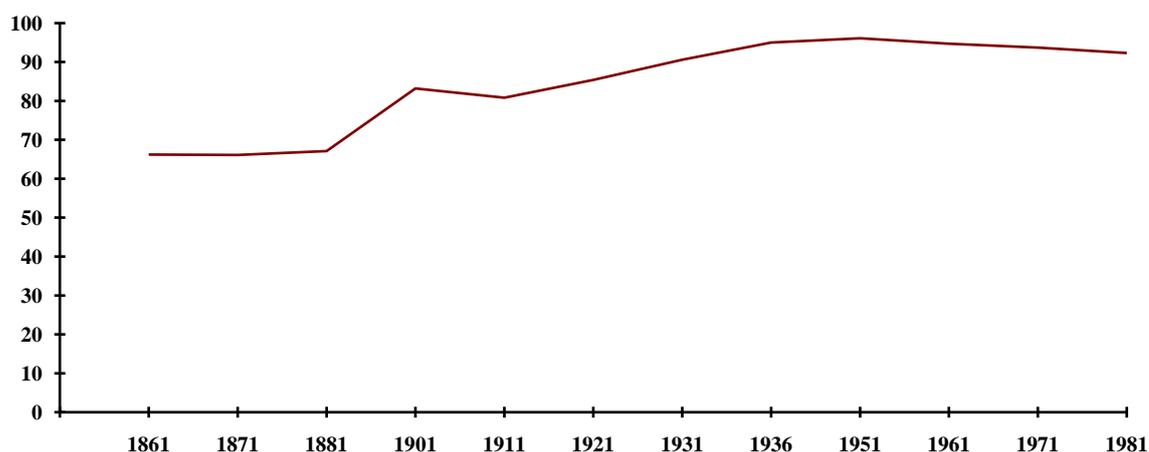
¹⁴ J. W. Scott, "A Statistical Representation of Work: *La Statistique de l'industrie à Paris, 1847-1848*", in: Ead., *Gender, op. cit.*, p. 113-138; E. Higgs, "Women's Occupations and Work in the Nineteenth Century Census", *History Workshop*, 23, 1987, p. 59-81; N. Folbre, "The Unproductive Housewife: Her Evolution in Nineteenth-Century Economic Thought", *Signs*, 16, 1991, p. 463-484; A. Blum et M. Gribaudi, "Des catégories aux liens individuels: l'analyse statistique de l'espace social", *Annales É. S. C.*, 45, 1990, p. 1365-1402; R. Sarti, "Dai servi alle serve", *op. cit.*

¹⁵ On this topic see particularly Higgs' essays cited above (footnote no. 13).

¹⁶ A. Arru, *Il servo, op. cit.*, p. 219 (1650); A. Landolfi, *Il servizio, op. cit.*, scheme 25.

female servants accounted for 81.7 % of the total servile workforce in 1896 and 86.9 % in 1911 (Annex 1).

Fig. 1
Women among servants in Italy
(1861-1981)



Source: Italian population censuses, 1861-1981.

However, it would be misleading to contrast traditional and modern societies by interpreting the transformations of servant sex ratios from a teleological standpoint. I have underlined elsewhere¹⁷ the importance of the study by Christiane Klapisch, which reveals the 'Quattrocento' in Florence to be a "golden age" for female servants. In the last part of the 14th century women represented only 37 % of servants. Between 1400 and 1450 their number increased to 65 %, reaching 78 % by the end of the century. There followed a decline in the number of female servants during the 16th century.¹⁸ In more recent times, since the unification of Italy, the number of women among domestics throughout the country rose nearly uninterruptedly until 1951, before

¹⁷ R. Sarti, "Servire", *op. cit.*, p. 241-242.

¹⁸ C. Klapisch-Zuber, "Women Servants in Florence (14th-15th Centuries)", in: B. Hanawalt (ed.), *Women and Work in Preindustrial Europe*, Bloomington, Indiana University Press, 1986, p. 56-80 (It. transl. in: Ead., *La famiglia e le donne nel Rinascimento a Firenze*, Roma-Bari, Laterza, 1988, p. 253-283).

falling off somewhat (Fig. 1).¹⁹ Thus, the feminization of domestic personnel does not appear to be a peculiar feature of the passage to modernity.

Furthermore, the approach to the contemporary age was not invariably characterised by an increase in the number of female servants. In fact, the latter sometimes actually seem to have fallen off, as has been hypothesised in relation to Florence.²⁰ Indeed, according to the available data, whereas in 1551 women represented 68.9 % of Florentine servants, in 1661 they made up 60.7 % of the workforce (in 1622 and 1642 they had been 66.4 % and 65.8 %, respectively). And by 1810 they accounted for only 52.9 %. The trend seems to have been similar in Venice, where female domestics were 63.8 % in 1563 and 56 % in 1811.²¹

Finally, even contexts characterised by long term trends toward feminization can undergo short term masculinizations (Annex 1).

Thus, the number of women among servants did not increase only during the passage to modernity. Rather, it has experienced long as well as short term oscillations across the centuries. These oscillations seem to vary according to the historical, geographic and social contexts, and this partly explains why different authors have indicated different chronologies of the feminization of domestic service that characterised the passage to modernity: to name only two examples, according to Gutton feminization begins around 1650, while

¹⁹ On reliability problems of Italian census data on domestic service see R. Sarti, "Dai servi alle serve", *op. cit.* According to T. McBride, *The Domestic Revolution, op. cit.*, p. 39: "Much of this process [i.e. feminization of domestics] had already been accomplished by the period of the first published censuses". Nevertheless, the A. published French and English census data on the percentages of women among servants (p. 45). The correctness of these data has been questioned by Higgs ("Victorian domestic", *op. cit.*, p. 202), who provides different figures (see Annex 2). On classifications of English censuses see Higgs' essays as well as M. Ebery, B. Preston, *Domestic Service, op. cit.* In the case of Germany too, different authors provide different figures for the same cases. It is not possible to discuss here why are they different or which are more reliable. But see Annex 2.

²⁰ G. Gozzini, *Firenze francese. Famiglie e mestieri ai primi dell'Ottocento*, Firenze, Ponte alle Grazie, 1989, p. 164; M. Casalini, *Servitù, op. cit.* On domestic service in 19th century Florence see in this volume M. Casalini's article.

²¹ K. J. Beloch, *Bevölkerungsgeschichte Italiens*, Berlin, Gruyter, 1937-1961 (It. transl. Firenze, Le Lettere, 1994), p. 58 (Florence, 1551-1661; Venice 1563); G. Gozzini, *Firenze francese, op. cit.*, p. 164 (Florence 1810); R. Zangheri, *La popolazione italiana in età napoleonica. Studi sulla struttura demografica del Regno italico e dei Dipartimenti francesi*, Bologna, Museo del Risorgimento, 1966, p. 138 (Venice, 1811). According to Zangheri (p. 97) by 1810 Florentine male servants were 42.8%.

according to Fairchilds its starting point is to be traced in the last decades of 18th century.²² Consequently, greater attention to specific contexts has been called for in order to avoid the vagueness of powerful but all-too-general explanations.²³ Indeed, case-studies should allow a better comprehension of the dynamics, chronology and causes of feminizations (or masculinizations) of domestic service.²⁴ For this reason, I have chosen to focus mostly on one specific context, the city of Bologna in central-northern Italy.

Moreover, in order to identify and follow these dynamics, I have given my research a somewhat unusual chronological scope (at least by Italian standards). In fact, in choosing to analyse a period spanning the whole of the 18th and 19th centuries, I have had to cross conventional historical dividing lines, the first phase normally being analysed by modern historians while the second is generally the domain of contemporary studies. Indeed, to my view some interpretations of long-term domestic service transformations appear stereotyped not only due to disregard of specific contexts but also because of the demarcations of the periods analysed: attention is generally concentrated on either the old regime or else on the 19th century.²⁵ Transformations taking place outside these specific periods are often alluded to only by a few common-sense remarks.

As noted above, case-studies should allow scholars to identify in more detail the causes of domestic service transformations. The feminization of

²² J. P. Gutton, *Domestiques et serviteurs*, *op. cit.*, p. 66; C. Fairchilds, *Domestic Enemies*, *op. cit.*, p. 15.

²³ F. Reggiani, "Domestici e domesticità", *op. cit.*, p. 157-158. Reggiani suggested that interesting results could be obtained also giving greater attention to accurately contextualized individual cases. For some examples of analysis focusing on individual cases see M. Mitterauer, "Servi nelle Alpi", *Quaderni storici*, XXIII, 1988, p. 437-467; A. Arru, *Il servo*, *op. cit.*; R. Sarti, "Servire al femminile", *op. cit.*, p. 242-247; Ead., *Per una storia*, *op. cit.*, *passim*.

²⁴ Differences between contexts had already been highlighted by R. Engelsing, "Das häusliche Personal", *op. cit.*, p. 230. Some examples of case-studies are mentioned above (see particularly footnote no. 13). See also L. Tittarelli, "I servi domestici a Perugia a metà dell'Ottocento", *Quaderni dell'Università degli Studi di Perugia, Istituto Interfacoltà di Statistica*, no. 10, 1985; I. Kaltwasser, *Häusliche Gesinde in der Freien Stadt Frankfurt am Main. Rechtsstellung, soziale Lage und Aspekte des sozialen Wandels, 1815-1866*, Frankfurt a. M., Kramer, 1988.

²⁵ But cp. R. Engelsing, "Das häusliche Personal", *op. cit.*; M. Barbagli, *Sotto lo stesso tetto*, *op. cit.*; C. Petitfrère, *L'oeil du maître. Maîtres et serviteurs, de l'époque classique au romantisme*, Bruxelles, Editions Complexe, 1986; A. Arru, *Il servo*, *op. cit.*

domestic service in the passage to modernity has been explained in various ways by reference to servant demand and/or supply modifications. On the one hand, some scholars emphasise the decline in the aristocratic pattern of servant employment, characterised by large, predominantly male staffs, as well as the emergence of the bourgeoisie as leading servant-holders (the middle classes had always preferred female domestics).²⁶ On the other hand, we have the flight of men from the occupation due to both the revolutionaries' attacks on service as being unworthy of a free citizen and to the development of more alternative employment opportunities for men than for women.²⁷ Another factor that has been underlined is the growing supply of female servants due to the increasing number of women migrating from rural to urban centres.²⁸

To my view, the feminization of domestic service was not the consequence of a single process. Instead, it appears to be the result of several processes, partly intermingling, affecting both the demand and the supply of servants.²⁹ It is exactly this trait which makes domestic service a particularly interesting subject. From here on I shall try to explain to what extent one can treat the feminization of domestic labour as a result of different dynamics developing on the economic, demographic, political and cultural levels.

Each factor seems to me to affect differently distinct domestic types. As mentioned above, many scholars have emphasised that domestic personnel included "people with a wide variety of social backgrounds, incomes and occupations".³⁰ Nevertheless, in analysing domestic service transformations,

²⁶ For example S. C. Maza, *Servants and Masters*, *op. cit.*, p. 277-278; C. Fairchilds, *Domestic Enemies*, *op. cit.*, p. 15, 51, 241.

²⁷ *Ibid.*, p. 241-242. According to L. Davidoff, "Mastered for life", *op. cit.*, p. 416-417: "The aversion to domestic service which resulted from the growth of alternative occupations and increasing working-class political awareness first affected men servants"; (...) "there are indications that it was not so much the increased cost of keeping servants but the increased difficulty of controlling them within the house which led to the gradual substitution of girls for men in the 1870s and 1880s".

²⁸ For example A. Chatelain, "Migrations", *op. cit.*; T. McBride, *The Domestic Revolution*, *op. cit.*, p. 9; A. Arru, *Il servo*, *op. cit.*, p. 96. On the different explanations of domestic service feminization see F. Reggiani, "Domestici e domesticità", *op. cit.*, p. 149, 155-156.

²⁹ This view is shared by several authors, see for example M. Barbagli, *Sotto lo stesso tetto*, *op. cit.*, p. 242; C. Fairchilds, *Domestic Enemies*, *op. cit.*, p. 241.

³⁰ *Ibid.*, p. 2-3.

differences between servant types have been only partially reflected upon.³¹ Because of this, I shall endeavour to 'dissect' the servant category, treating servants as a composite and diversified group rather than a uniform one. Consequently, I will consider domestic personnel transformations as the result of the different servant types destinies.³²

In summary, understanding servant transformations does not appear to be an easy task. In the following pages I will give just a few suggestions on the theme of feminization of domestic personnel, beginning with an analysis of how the feminization of domestic service was accomplished in Bologna. Moving from this case-study, I shall then offer some more general remarks regarding this transformation. I shall conclude by indicating some far-reaching implications of the transformation here considered, with particular regard to those affecting the construction of female and male identities.

3. Bologna as a case study: The transformation of domestic service in the light of economic context

Bologna is a medium-to-large sized Italian city situated in the Po Valley, at the foot of the Apennines. As far as Bolognese history is concerned, my research covers a period characterised by profound political and socio-economic change, as I will briefly show, contextualizing the main modifications of domestic service.

For most of the 18th century it is difficult to provide a clear picture of the characteristics and the transformations of domestic service in Bologna, since the only available demographic sources are supplied by *status animarum*, which enable only 'living-in' servants to be identified. Moreover, such sources can be only partially exploited: for an individual scholar unsupported by a research team it is not possible to analyse in a systematic way the more than fifty parishes which in this period made up a city whose inhabitants numbered about 65-70,000.³³ From the end of the 18th century more - and more detailed - sources are available.

³¹ On differences between servant types with regard to feminization of domestic service, see for example R. Engelsing , "Das häusliche Personal", *op. cit.*, p. 232-234; C. Fairchilds, *Domestic Enemies*, *op. cit.*, p. 15-20; T. Pierenkemper, "'Dienstbotenfrage' ", *op. cit.*, etc.

³² For a more detailed analysis focusing on the differences between servant types see R. Sarti, *Per una storia del personale*, *op. cit.*, particularly chap. 1.

³³ A. Bellettini, *La popolazione di Bologna dal secolo XV all'Unificazione italiana*, Bologna, Zanichelli, 1961, p. 27.

Let us take a closer look at what sort of picture emerges from the analysis of these sources. In the parish of San Giovanni in Monte, where many noble and affluent families lived, the incidence of women among 'living-in' servants increases between 1710 and 1899 from nearly 70 % to 90 % (Table 1). The transformation begins towards the middle of the 18th century and, after a temporary inversion around 1790, continues until about 1810. The decades that follow are marked by an increase in the incidence of male servants. Feminization then resumes in the second half of the 19th century. This trend appears to be essentially the same when all servants are taken into consideration (as it is possible to do since 1796), and not only those residing with their masters. In this case, however, the presence of women is lower, due to the fact that the servants who lived with their own families, at least those who were registered in the available sources (as has been noted, the occupation of married women was often not taken in account), were predominantly male (Table 2).³⁴

Table 1 Female and male 'living-in' servants in the Bolognese upper class parish of San Giovanni in Monte, 1710-1899

Year	% of female servants	% of male servants	Total	Number
1710	69	31	100	108
1740	69	31	100	54
1770	80	20	100	104
1790	76	24	100	96
1796	82	18	100	119
1799	85	15	100	101
1810*	86 (87)	14 (13)	100	233 (100)
1820	78 (76)	22 (24)	100	211 (95)
1830	83	17	100	338
1850	83 (75)	17 (25)	100	361 (123)
1899	90	10	100	287

* 1805-1806 and 1824-1825 the parish was enlarged. The data of 1810-1899 are referred to the new boundaries. The figures in brackets refer to the 18th century boundaries.

Sources: Archive of the Bolognese Parish of San Giovanni in Monte, *Status animarum* 1710-1899; Archivio di Stato di Bologna, *Senato, Censimento di famiglie distinto per parrocchie (ex notificazione 2 maggio 1796)*.

³⁴ See particularly M. Pelaja, "Mestieri femminili e luoghi comuni. Le domestiche a Roma a metà Ottocento", *Quaderni storici*, XXIII, 1988, pp. 497-518.

Table 2 Female and male servants in the Bolognese upper-class parish of San Giovanni in Monte, 1796-1899

Year	% of female servants	% of male servants	Total	Number
1796	61	39	100	164
1799	62	38	100	139
1810*	66 (62)	34 (38)	100	306 (146)
1820	59 (52)	41 (48)	100	279 (139)
1830	65	35	100	432
1850	66 (58)	34 (42)	100	456 (168)
1899	75	25	100	374

Sources: Archivio di Stato di Bologna, Senato, *Censimento di famiglie distinto per parrocchie (ex notificazione 2 maggio 1796)*; Archive of the Bolognese Parish of San Giovanni in Monte, *Status animarum 1799-1899*.

* 1805-1806 and 1824-1825 the parish was enlarged. The data of 1810-1899 are referred to the new boundaries. The figures in brackets refer to the 18th century boundaries.

The economic transformations in Bologna would seem to provide an explanation for this trend characterised by periods of increased female presence followed by periods of reduction, and therefore deserve our attention.

Between the end of the 14th and the end of the 16th century, Bologna experienced considerable economic and demographic growth deriving from the silk industry (between 1580 and 1590 the city had around 72,000 inhabitants, a level which was reached again only in the 19th century).³⁵ Thanks to the extremely high level of technology achieved, the Bolognese silk industry monopolised the market until the end of the 16th century and held off the competition for another seventy years. From the end of the 17th century, the silk industry entered a long period of decline, despite moments of revival. By the end of the 18th century, unemployment and pauperism had reached alarming levels. While industrial development was taking hold in other countries, Bologna underwent a true process of deindustrialization. The crisis was further exacerbated by the outbreak of the French Revolution and the arrival in Italy of Napoleon's armies. After a final period of recovery at the beginning of 19th century, Bologna's silk industry suffered its definitive collapse.³⁶ These

³⁵ A. Bellettini, *La popolazione di Bologna*, op. cit., p. 21-43.

³⁶ L. Dal Pane, *Economia e società a Bologna nell'età del Risorgimento. Introduzione alla ricerca*, Bologna, Zanichelli, 1969; C. Poni, "All'origine del sistema di fabbrica: tecnologia e organizzazione produttiva dei mulini da seta nell'Italia settentrionale (sec. XVII-XVIII)", *Rivista storica italiana*, LXXXVIII, 1976, p. 444-497; Id., "Espansione e declino di una

transformations led to a "ruralization" of the local economy, which was to experience a new wave of industrial development only in the last three decades of the 19th century and in the first of the twentieth.³⁷

A comparison of the transformations of the local economy and those of domestic service seem to reveal that phases of servant masculinization coincide in one case with a phase of acute crisis in the silk industry (the years around 1790) and in a second case with its breakdown (the period after 1810). After the final collapse of silk manufacturing, the rebirth of industrial development in Bologna, founded on industries other than the textile one, and particularly on the male-oriented mechanical industry, seem to coincide with a revival of the feminization of domestic personnel: in the large parish of San Bartolomeo, created in 1805-6 (when the number of Bolognese parishes was cut by more than a half) and populated by a variety of social classes, women represented 67% of the total servant population in 1840 and 1870, and 75% in 1902 (Tab. 3)

The coincidence of crises in the silk industry and simultaneous servant masculinizations may be puzzling if one considers that a sizeable share of the silk manufacturing workforce was represented by women. To account for this

grande industria: le filature di seta a Bologna fra XVII e XVIII secolo", in: Istituto per la Storia di Bologna, *Problemi d'acque a Bologna. Atti del II colloquio, 10-11 ottobre 1981*, Bologna, Istituto per la Storia di Bologna, 1983, p. 211-288; Id., "Sviluppo, declino e morte dell'antico distretto industriale urbano", in: W. Tega (ed.), *Storia illustrata di Bologna*, Milano, Aiop, 1989, vol. 3, p. 321-380; Id., "Per la storia del distretto industriale serico di Bologna (secoli XVI-XIX)", *Quaderni storici*, XXV, 1990, p. 93-167; A. Guenzi, *La 'fabbrica delle tele' tra città e campagna. Gruppi professionali e governo dell'economia a Bologna nel secolo XVIII*, Ancona, Il Lavoro Editoriale, 1987; Id., "La tessitura femminile tra città e campagna. Bologna, secoli XVII-XVIII", in: Istituto Internazionale di Storia Economica 'F. Datini', Prato, *La donna nell'economia, secc. XIII-XVIII. Atti della "Ventunesima Settimana di Studi"*, 10-15 aprile 1989, edited by S. Cavaciocchi, Firenze, Le Monnier, 1990, p. 247-259; F. Giusberti, *Impresa e avventura. L'industria del velo di seta a Bologna nel XVIII secolo*, Milano, Angeli, 1989; F. Giusberti, A. Guenzi, "La seta a Bologna in età napoleonica", in: *Bologna giacobina e napoleonica* (forthcoming). I'm grateful to A. Guenzi for permitting me to consult data from this paper, and for his helpful comments.

³⁷ O. Rombaldi, "Manifatture e commercio nell'età napoleonica e della Restaurazione", in: A. Berselli (ed.), *Storia della Emilia Romagna*, Bologna, Santerno, University Press, 1976-1980, 3 vols., vol. 3, p. 181-205; P. Pacetti, "Gli anni 1850-1860: fra innovazione e conservazione. L'attività manifatturiera a Bologna e Ferrara", *ibid.*, p. 206-230; A. Preti, "Caratteri e limiti dello sviluppo industriale", *ibid.*, p. 329-360; I. Masulli, *Crisi e trasformazione: strutture economiche, rapporti sociali e lotte politiche nel Bolognese (1880-1914)*, Bologna, 1980; V. Zagnagni, "L'economia", in: R. Zangheri (ed.), *Bologna*, Roma-Bari, Laterza, 1986, p. 245-314.

Table 3 Female and male 'living-in' servants in the Bolognese lower class parish of San Bartolomeo e Gaetano, 1810-1902

Year	% of female servants	% of male servants	Total	Number
1810	72	28	100	516
1820	71	29	100	512
1830	71	29	100	432
1840	67	33	100	409
1870	67	33	100	398
1902	75	25	100	338

Source: Archive of the Bolognese Parish of San Bartolomeo e Gaetano, *Status animarum* 1810-1902.

coincidence, one might suggest that during periods of crisis and unemployment men "normally" employed in factories and workshops entered the servant labour market more than women. Women generally worked the silk at home, probably with concomitant domestic duties, thus limiting the possibilities for their simultaneous employment as full-time servants (as I have previously mentioned, it seems that domestic service was more linked to the cohabitation with the masters for women than for men).³⁸ Moreover, until the rebirth of the industrial development, the Bolognese economy suffered a long period of stagnation and did not offer many employment opportunities. Therefore, it is conceivable that a number of men entered domestic service.

On the other hand, shifting our attention from short- or medium-term oscillations to long-term trends, we know that the crises of the silk industries had been accompanied by a substitution of male workers with female ones.³⁹ Thus, feminization of domestic service might be simply conceived in a first

³⁸ On domestic service as a 'shelter profession' see S. Maza, *Servants and Masters*, *op. cit.*, p. 45; F. Reggiani, 'Domestici e domesticità', *op. cit.*, p. 141; R. Sarti, *Per la storia del personale*, *op. cit.*, p. 259. With specific regard to women see A. Arru, "Protezione e legittimazione: come si usa il mestiere di serva nell'Ottocento", in: Centro documentazione donne di Bologna, *Ragnatele di rapporti. Patronage e reti di relazione nella storia delle donne*, edited by L. Ferrante, M. Palazzi e G. Pomata, Torino, Rosenberg & Sellier, 1988, p. 381-416; D. Lombardi, "Le altre famiglie. Assistite e serve nella Firenze dei Medici", *Memoria*, 18, 1986, p. 25-36; D. Lombardi, F. Reggiani, "Da assistita a serva. Circuiti di reclutamento delle serve attraverso le istituzioni assistenziali (Firenze-Milano, XVII-XVIII sec.)", in: Istituto Internazionale di Storia Economica 'F. Datini', Prato, *La donna nell'economia*, *op. cit.*, p. 301-319

³⁹ C. Poni, "Tecnologie", *op. cit.*, p. 274.

phase as a consequence of the crises of the largely feminized silk industries, and then in a second phase as a consequence of the development of male-oriented industries.

But this explanation of short-term oscillations and long-term trends is not completely satisfactory: for example, as far as long-term trends are considered, it conceives domestic service transformation as depending only from changes of workforce offer due to the urban industrial sector. But urban economy is far more complex, as there are branches other than domestic service and industries. Moreover, servant-recruitment areas did enlarge during the period here analysed: actually, during the 19th century an increasing percentage of Bolognese servants were represented by migrants from rural areas,⁴⁰ this making domestic service increasingly independent from urban workforce supply.

Instead, as far as short-term oscillations are considered, the total number of workers employed in the Bolognese silk manufactures fell from 7,286 to 3,669 between 1806 and 1811, but in the working-class parish of Santa Maria della Carità, where many male servants not residing with their masters had their homes, male domestics increased only from 35 % to 37 % while the total number of servants did not increase at all.⁴¹ Indeed, urban workforce supply was influenced not only by the crises of the silk industries, but even by other factors, for example the measures in favour of unemployed workers adopted towards the end of eighteenth century and those against begging adopted in 1808-1809.⁴² Moreover, although domestic service seems to have been a

⁴⁰ Studies on domestic service have shown that urban domestics were generally migrants born in the countryside. In Bologna, however, in the 18th century most servants seem to have been of urban origin. Only during the 19th century did the percentage of servants who were migrants from rural areas increase in Bologna. This increase can be linked to the greater demographic development that was taking place in the countryside with respect to the city. See R. Sarti, *Per una storia del personale*, *op. cit.*, p. 50-51, p. 86-87; Ead., "Il servizio domestico: un canale di mobilità sociale? Il caso di Bologna (fine '700 - inizio '900)", in: Società Italiana di *Demografia Storica*, *Disuguaglianze: stratificazione e mobilità sociale nelle popolazioni di Italia, Portogallo e Spagna (dal secolo XIV agli inizi del secolo XX)*, *Atti del Secondo Congresso italo-iberico di demografia storica, Savona, 18-21/11/1992*, Bologna, Clueb, 1997 (forthcoming). On the demographic growth of both the city of Bologna and the Bolognese countryside in the 19th century see A. Bellettini, *La popolazione delle campagne bolognesi alla metà del secolo XIX*, Bologna, Zanichelli, 1971, p. 92.

⁴¹ C. Poni, "Per la storia", *op. cit.*, p. 153.

⁴² *Ibid.*, p. 148-150; A. Guenzi, P. Toscano, "Governo della crisi e governo dello sviluppo: Bologna e Roma nel periodo preunitario", in: Istituto Internazionale di Storia Economica 'F.

'shelter occupation',⁴³ the incidence of domestics in the total population and their sex ratio did not depend only upon modification of workforce supply. For one thing, servant demand should also be considered. Besides, the short-term possibility for unemployed workers to move into domestic service was limited by the fact that some tasks performed by servants required a high degree of specialisation. Thus, only the less specialised branches of domestic service could absorb workers from other economic sectors. With regard to this, it must also be emphasised that in Bologna a rather high percentage of servants (although diminishing through time) inherited their profession from their parents.⁴⁴

For this and further reasons, the parish of Santa Maria della Carità, situated in the "industrial heart" of Bologna and populated by workers and *menu peuple*,⁴⁵ does not completely fit the interpretative framework sketched above. At the beginning of the 18th century, few families employed servants and male 'living-in' domestics were particularly rare. In 1710, women represented 92 % of the small 'living-in' servant population. Like in the parish of San Giovanni in Monte, their percentage did not change at least until 1740. After this date their number did increase, before diminishing between 1771 and 1790. However, whereas in the city centre the incidence of female servants rose in the last decade of the century, in the parish of Santa Maria della Carità a further drop characterised the years 1790-1796. A recovery of feminization could be observed only in the very last period of the century and the first years of the

Datini', Prato, *La seta in Europa, secc. XIII-XX. Atti della "Ventiquattresima Settimana di Studi"*, 4-9 maggio 1992, edited by S. Cavaciocchi, Firenze, Le Monnier, 1993, p. 397-405; F. Giusberti, A. Guenzi, "La seta a Bologna", *op. cit.*; M. Marcolin, *Manifattura tessile e popolazione marginale. La Casa d'industria a Bologna (1809-1820)*, Tesi di laurea, Facoltà di Scienze Politiche, Università di Bologna, 1980-1981; M. Palazzi, "Donne povere fra lavoro, assistenza e 'sigurtà'. Tessitrici e filatrici della Casa d'industria e della Casa provinciale di lavoro (Bologna XVIII secolo)", in: Comune di Carpi, *Operaie, op. cit.*, p. 202-236.

⁴³ See footnote no. 38.

⁴⁴ R. Sarti, "Il servizio domestico", *op. cit.* The percentage of servants inheriting their job from their parents decreased also because of the increasing number of domestics migrating from rural areas.

⁴⁵ M. Fanti, "Santa Maria della Carità: il convento e la parrocchia dal XV al XVIII secolo", in: *Santa Maria della Carità in Bologna. Una parrocchia nella città*, Bologna, 1991, p. 13-55.

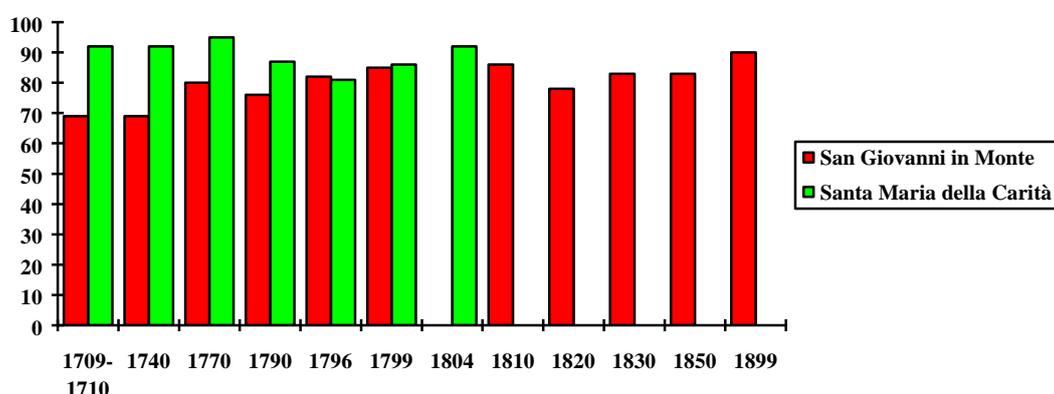
next one. Thus, in the two zones the *trend* of feminization was similar during the whole century except for the period 1790-1796 (Table 4 and Figure 2).⁴⁶

Table 4 Female and male 'living-in' servants in the Bolognese lower class parish of Santa Maria della Carità, 1709-1804

Year	% of female servants	% of male servants	Total	Number
1709	92	8	100	25
1740	92	8	100	48
1771	95	5	100	66
1790	87	13	100	91
1796	81	19	100	91
1799	86	14	100	70
1804	92	8	100	73

Source: Archive of the Bolognese Parish of Santa Maria della Carità, *Status Animarum* 1709-1804.

Fig. 2
Women among 'living-in' servants
in the Bolognese parishes of
San Giovanni in Monte, 1710-1899 (upper class parish)
and Santa Maria della Carità, 1709-1804 (lower class parish)



Nevertheless, the *results* of this trend were different: in the parish of San Giovanni in Monte there were many more female servants in 1799 than in 1710. On the other hand, in the parish of Santa Maria della Carità their prevalence in the servant population did not in the long run increase: in 1804 their percentage was the same as in 1710. Thus, in both parishes servant masculinizations took

⁴⁶ A. Guenzi, "L'area protoindustriale del canale Reno in città nel secolo XVIII", in: Istituto per la Storia di Bologna, *Problemi, op. cit.*, p. 173-210.

place in phases of acute crisis in silk industries. But the decline of the silk-industries did not seem accompanied, in the parish of Santa Maria della Carità, by an increase of percentage of female servants.

Can we thus say that the 18th century was characterised by a feminization of 'living-in' servants? This is a difficult question to answer. Without a doubt, the answer is 'yes' as long as the upper class parish of San Giovanni in Monte is considered, but it cannot be the same in the case of the lower-class parish of Santa Maria della Carità. It can be suggested that in a zone like Santa Maria della Carità, where already at the beginning of the century women nearly represented the total number of 'living-in' servants, a further increase of female presence was probably almost impossible. But, whereas in the parish of San Giovanni in Monte the incidence of servants in the total population did not change very much during the century, in that of Santa Maria della Carità their incidence rose steadily until 1796.⁴⁷ Nevertheless, in both parishes the number of families employing servants (often represented by one maidservant) increased during the century. In the parish of San Giovanni in Monte the incidence of domestics in the total population did not rise because of the reduction of large staff including many male 'living-in' servants.⁴⁸ Thus on the one hand the crises of the silk industry probably increased the offer of workforce in the servile labour market by way of making it easier to employ servants (and we know that, outside the nobility, maidservants were preferred). But on the other hand, the reduction of large staffs cannot be explained only by reference to the transformations of the main industry of the city, and this

⁴⁷ In the parish of San Giovanni in Monte, in 1710, 1770 and 1790 servants represented about 10 % of the total population. In 1796 and 1799 their percentages were 12 % and 11 %, respectively, see R. Sarti, *Per una storia del personale, op. cit.*, p. 255. In the parish of Santa Maria della Carità, between 1710 and 1796 their incidence rose from 1.2 % to 4.4 %, Archive of the Bolognese Parish of Santa Maria della Carità, *Status animarum*, 1710-1796.

⁴⁸ The percentage of families employing servants increased during the eighteenth century both in the working class parish of Santa Maria della Carità (3.7 % in 1710, 12 % in 1796) and in the upper class parish of San Giovanni in Monte (26 % in 1710, 34 % in 1796). In the parish of San Giovanni in Monte noble families employed on average six 'living-in' servants (male and female) in 1710 and only three in 1796, Archive of the Bolognese Parish of Santa Maria della Carità, *Status animarum*, 1710-1796; Archive of the Bolognese Parish of San Giovanni in Monte, *Status animarum*, 1710-1796. On the other hand, during the 19th century the number of families employing domestics seems to be lowering, particularly in the second half of the century, see R. Sarti, *Per una storia del personale, op. cit.*, p. 193-197, 210, 228-229.

confirms that although domestic service transformations are influenced by those of the main economic sectors, they are not mechanically determined by them.

However, at this stage of the research it is impossible to ascertain whether one of the two parishes of San Giovanni in Monte and Santa Maria della Carità is representative of the whole city.

Indeed, some aggregate data about the incidence of female servants in the whole city are available only for the 16th and 17th centuries. According to these data, between 1581 and 1631 women represented about 55-62 % of the servant population (Table 5), but we do not know whether they referred to all servants or only to the 'living-in' ones.⁴⁹ Moreover, 16th and 17th century censuses probably included apprentices and other silk workers among servants (thus, they cannot be used in order to clarify the relationships between silk industries and 'unproductive' domestic service). Nevertheless, 16th and 17th century censuses provide us with some important information. Comparing them with other censuses whose servant category cannot be built by modern scholars because of aggregation of data, for example the Italian censuses of 1901 and 1911, we find a strong feminization of what in each period was classified under the heading of 'servants'. As I shall show in the last section, this is an important result.

After the 16th and 17th centuries, no figures referring to the whole city are available for over two centuries. A census was undertaken in 1796 but was interrupted because of the arrival of the French armies.⁵⁰ Only by the 1840s are

⁴⁹ It may be objected that in the 16th and 17th centuries all servants lived in their masters' homes anyway. Although my research does not include these centuries, I do not feel that I can subscribe to this statement. I have found that at least as early as 1690 not all servants in Bologna lived in their masters' home (see for example Archivio di Stato di Bologna, *Tribunale criminale del Torrione, Atti processuali, 7379 Civitatis*, no. 8). And studies by other scholars show the presence of not 'living-in' domestics even in medieval cities (see C. Phythian-Adams, *Desolation of a city: Coventry and the urban crisis of the late middle ages*, Cambridge, 1979, chap. 6, cit. by F. Reggiani, "Domestici e domesticità", *op. cit.*, p. 153). Nevertheless probably more male servants abandoned coresidence with their masters and at an earlier date than female ones, see A. Arru, *Il servo*, *op. cit.*; R. Sarti, "Spazi domestici e identità di genere tra età moderna e contemporanea", in: D. Gagliani, M. Salvati (eds.), *Donne e spazio nel processo di modernizzazione*, Bologna, Clueb, 1995, p. 13-41 (p. 31). Even contemporary scholars do not always clarify which servant types they analyse, a fact that makes comparisons difficult.

⁵⁰ Census registers of nine parishes have survived until today, see Archivio di Stato di Bologna, *Senato, Censimento di famiglie distinto per parrocchie (ex notificazione 2 maggio 1796)*.

some sources available.⁵¹ In particular, a document of 1841 lists the Bolognese working population dividing it into about three hundred different occupations. From these figures it is possible to build a servant category similar, if not exactly identical, to that built analysing the single parishes, which includes people defined in the source as maidservant, nanny, governess, etc; as butler, waiter, servant, lackey, cook, stableman, coachman, footman, etc. or also as secretary, book-keeper, priest of the home, etc. when there was an evident and clear relationship with a master.

Within this servant group, women represented 69.4 %, i.e. a slightly higher percentage than those found analysing the *status animarum* of the parishes of San Giovanni in Monte and San Bartolomeo, where in this period female servants were about 65-67 % (Tables 2-3). Unfortunately, once again comparisons with other periods are problematic. Indeed, the first two Italian censuses (1861, 1871) did not provide data on single cities. Those from 1881 onward supply figures referred to the whole *Comune*, whereas the document of 1841 concerned only the city centre, excluding suburbs. Moreover, the servant category implied in the 1881 Italian census is different from those of 1901 and 1911. I shall show in the next pages that the modifications of censuses category were not accidental. If we compare 1841 figures and Italian census original categories,⁵² a strong feminization of domestic service seems to have characterised the last two decades of the 19th century (Table 5). These data seem to support the hypothesis that domestic service transformations depend only upon the development level of the industrial sector. But it can be easily shown that the transformation noted for the period 1881-1901 largely depends upon the servant categories used in the different censuses. If from the figures of each census we try to build servant categories as similar as possible to those of

⁵¹ See A. Bellettini, *La popolazione delle campagne bolognesi*, *op. cit.*, p. 192-197 (1839, 1840, 1841); Id., *La popolazione di Bologna*, *op. cit.*, pp. 77-79 (1843, 1844, 1845); L. Dal Pane, *Economia*, *op. cit.*, p. 621, 1844).

⁵² "Categoria VII - Impiegati privati e personale di servizio" ("Category VII - Private employees and service personnel") of the 1881 census includes 12 subcategories. The subcategories 1-2 refer to private employees; nos. 3-6 include governesses; nurses and nannies; cooks; servants and doorkeepers respectively; no. 7 private foresters; no. 8 private country wardens; no. 9 waiters and cooks working on ships; no. 10 hotel and bar waiters; no. 11 tour guides; no. 12 gambling-house-keepers. Thus it is a very large category, in which women represent only about 60 % (61.2 % in Bologna; 62.8 % in all Italy). In my tables I have never used the whole category. In Annex 1-2 and table 5 the first figure refers to subcategories 1-6 while the figure in brackets includes only subcategories 3-6.

1901-1911, only the first decade of 19th century shows a significant feminization of domestic service (Table 5, figures in brackets).

In part, the modification of servant classification depended on change of labour management and thus, more or less directly, on the level of industrial development. But partly this modification depended on cultural change, as I shall show below.

Table 5 Female and male servants in Bologna (1581-1911)

Year	% of female servants	% of male servants	Total	Number
1581	55.7	44.3	100.0	7,481
1587	55.1	44.9	100.0	7,675
1588	54.8	45.2	100.0	7,711
1600	57.3	42.7	100.0	6,952
1606	62.2	37.8	100.0	6,689
1617	62.2	37.8	100.0	5,730
1624	58.4	41.6	100.0	6,112
1631	58.2	41.8	100.0	5,278
1841	69.4 [76.3]*	30.6 [23.7]*	100.0	6,014 [5,454]*
1881**	66.4 [75.0]*	33.6 [25.0]*	100.0	8,243 [7,255]*
1901**	77.5	22.5	100.0	8,475
1911**	82.7	17.3	100.0	7,195

* The figures in brackets refer to servant categories as similar as possible to those of 1901 and 1911. On 1881 figures see footnote no. 51.

** The data drawn from Italian censuses of 1881, 1901 and 1911 refer to the whole of the city *Comune*, whereas earlier ones concern only the city centre.

Sources: K. J. Beloch, *Bevölkerungsgeschichte Italiens*, Berlin, Gruyter, 1937-1961 (It. transl. Firenze, Le Lettere, 1994), p. 244 (1581-1631); L. Bellettini, "La popolazione di Bologna nel corso dell'Ottocento", *Storia urbana*, **II**, 1978, p. 3-31 (1841); Ministero di Agricoltura, Industria e Commercio, *Censimento della popolazione del Regno d'Italia al 31 dicembre 1881*, vol. 3, Popolazione classificata per professioni e condizioni, Roma, Tipografia Bodoniana, 1884, p. 112 (1881); A. Landolfi, *Il servizio domestico in Italia, nel cinquantennio post-unitario, attraverso i censimenti demografici nazionali*. Tesi di laurea, Facoltà di Lettere e Filosofia, Istituto Universitario Orientale, Napoli, 1989-90, scheme 21 (1901, 1911).

In any case, category modifications remind us once again that domestic personnel was not an homogeneous group: servants were different because of sex, age, civil status, geographical and social origins, specialisation, wages etc. Because of this, in the service labour market there were subsectors where different people were more likely to find a job fitting their characteristics and/or specialisation: a stableman could not turn himself into a butler without a long training (though there were opportunities of advancement in the servants'

hierarchy); among stablemen and coachmen the percentage of migrants from rural areas were higher than among other servants; high servants were more often of urban origin than other domestics, and so on.⁵³ Consequently, modifications of both demand and supply did not necessarily affect each servant type in the same way; secondly, feminizations (or masculinizations) of domestic personnel did not simply imply the substitution of men by women (or vice-versa), as I shall endeavour to illustrate in the following sections.

4. Domestic service as a cluster of different functions

In earlier times, domestic labour was not a specific profession established and codified once and for all. Rather it was a cluster of functions, variable through time, and carried out by a multitude of workers with various specialisations: butlers, secretaries, waiters, cooks, governesses, chamber maids, ladies-in-waiting, nannies, coachmen, stablemen, and so on. For a long time, although always in a diminishing fashion, what defined domestic service was not the content of the duties performed but the existence of a peculiar personal relationship, i.e. the master/servant relation.⁵⁴ A cook, for example, could work either as an employee in a private family or else in a tavern: only in the former case was she or he a servant.

As Roger Mols noted forty years ago:

Les anciennes listes démographiques renfermaient aussi très fréquemment des *indications de domesticité*. Ordinairement, elles n'étaient pas données à titre de signalement professionnel, mais d'identification: pour déterminer le lien qui reliait les membres du personnel au chef de la maisonnée.⁵⁵

If one views domestic labour as a cluster of diversified and variable functions, its (observed) transformations appear to arise as a product of the different destinies of the professional figures who take part in it. Each of these professions has its own history. Some are ancient, while others can appear and disappear in a more or less limited span of time.⁵⁶ Some are and always have been the prerogative of one sex, whereas others can be fulfilled by either, or can

⁵³ R. Sarti, *Per una storia del personale*, *op. cit.*, p. 49-51, 84-87.

⁵⁴ *Ibid.*, "Introduzione". In this section and in the next ones I shall develop the analysis of some themes which I have discussed in other papers, see "Dai servi alle serve", *op. cit.*; "Spazi domestici", *op. cit.*; Review of A. Arru, *Il servo*, *op. cit.*, *Rivista storica italiana*, CIX, 1997, p. 350-356.

⁵⁵ R. Mols, *Introduction à la démographie historique des villes d'Europe du XIVe au XVIIIe siècle*, tome II, Le résultats, Louvain, Duculot, 1955, p. 179.

⁵⁶ R. Sarti, *Per una storia del personale*, *op. cit.*, chap. 1.

migrate from one to the other according to the context. From this viewpoint, even the feminization of the servant category appears to be the consequence of the intermingling of different, not necessarily simultaneous, dynamics. Thus, as far as the division of labour between female and male servants is concerned, only in some cases do women undertake functions previously considered male domains. In other cases, the functions carried out by men diminish or are transferred to extradomestic spheres. The transformation of domestic service into a predominantly female occupation thus implies only the partial assumption by women of traditionally male duties. In Bologna, for example, one case in which this occurs seems to be that of work in the kitchen, where, moreover, gender boundaries have never been too rigid.⁵⁷ From my work in the archives I have found that the presence of women among cooks was extremely rare in the 18th and in the first half of the 19th century, while it increased during the second half of the 19th century, probably also because of the redefinition of what has to be considered as truly 'female work'.⁵⁸ Thus, kitchen work appears as one of those work spheres in which "oscillations (...) between male and female" are possible.⁵⁹

Let us try then to analyse other characteristics of the Bolognese situation which help to identify the transformations in the relationships between the sexes in the sphere of domestic labour that may be based on mechanisms different from that of substitution.

5. Again Bologna as a case study: The transformation of domestic service in the light of political and cultural context

From a political point of view, in the period between the start of the 16th century and Italian unification (1859-1861), the city of Bologna belonged to the Papal States (with the single exception of the Napoleonic period). Nevertheless, until the arrival of the French in 1796, it benefited from ample autonomy. At the

⁵⁷ R. Sarti, "Servire al femminile", *op. cit.*, p. 248, Table 1b; Ead., *Per una storia*, *op. cit.*, p. 249. According to P. Horn, *The Rise and Fall*, *op. cit.*, p. 6: "At Woburn Abbey, the seat of the Earl (later Duke) of Bedford, in the 1660s and 1670s 'no women were to be found in the kitchen. There the men reigned supreme, with the clerk of the kitchen at the head of the staff'". C. Fairchilds, *Domestic Enemies*, *op. cit.*, p. 15-16, noted that "Toulouse's *capitation* roll of 1695 list 70 cooks, all but 2 whom were men. But in 1789, 225 cooks were listed, and of these 173 were women".

⁵⁸ R. Sarti, *Per una storia del personale*, *op. cit.*, p. 249.

⁵⁹ A. Groppi, "Il lavoro delle donne: un questionario da arricchire", in: Istituto Internazionale di Storia Economica 'F. Datini', Prato, *La donna nell'economia*, *op. cit.*, p. 143-154 (p. 152).

local level, the power appears to have been co-administered by an emissary of the pope (the 'legate') and a senate in which members of the Bolognese aristocracy were seated. Naturally, there were constant tensions between the two. Next to them, various magistrates of medieval origin continued to exist, though largely divested of their authority.⁶⁰

The local aristocracy, particularly at the end of the 17th century and in the first decades of the 18th century, appears to have been rather quarrelsome: the nobles, surrounded by armed servants, often clashed with each other and sometimes even with the representatives of the Papacy.⁶¹ But towards the mid-18th century, the habit of travelling accompanied by armed (male) servants was in decline.⁶² The concentration of the use of legitimate violence in the hands of the central authorities seems to have led to a reduction of the (male) servants engaged in the armed defence of their master.

For a long time, however, the ability to deploy numerous robust and muscular servants was considered one of the attributes of power, one of the major forms of its expression and representation, the actual exercise of violence

⁶⁰ G. Orlandelli, "Considerazioni sui Capitoli di Niccolò V coi bolognesi", *Rendiconti dell'Accademia nazionale dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, s. VIII, IV, 1949, p. 454-473; M. Fanti, "Le classi sociali e il governo di Bologna all'inizio del secolo XVII in un'opera inedita di Camillo Baldi", *Strenna storica bolognese*, XI, 1961, p. 133-179; M. Bartolotti, "Sui 'Capitoli' di Nicolò V per la città di Bologna nella storia del conflitto col governo centrale", *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Macerata*, III-IV, 1970-1971, p. 513-538; P. Colliva, "Bologna dal XIV al XVIII secolo: 'governo misto' o signoria senatoria?", in: A. Berselli (ed.), *Storia della Emilia Romagna, op. cit.*, vol. 2, p. 13-34; Istituto per la Storia di Bologna, *Famiglie senatorie e istituzioni cittadine a Bologna nel settecento. Atti del I colloquio, Bologna 2-3 Febbraio 1980*, Bologna, Istituto per la Storia di Bologna, 1980; A. Gardi, *Lo Stato in provincia. L'amministrazione della Legazione di Bologna durante il regno di Sisto V (1585-1590)*, Bologna, Istituto per la storia di Bologna, 1994; A. De Benedictis, *Repubblica per contratto. Bologna: una città europea nello Stato della Chiesa*, Bologna, Il Mulino, 1995.

⁶¹ A. Giacomelli, "Il Carnevale di Bologna ovvero il trionfo della scienza galileiana sulla scienza cavalleresca", in: *Sapere e/è potere. Discipline, Dispute e Professioni nell'Università Medievale e Moderna. Il caso bolognese a confronto. Atti del 4° Convegno*, vol. 3, *Dalle discipline ai ruoli sociali*, edited by A. De Benedictis, Bologna, Comune di Bologna e Istituto per la Storia di Bologna, 1990, p. 369-402.

⁶² A. Sorbelli, *Bologna negli scrittori stranieri*, Bologna, Atesa, 1973, p. 322; "Costumi, usanze e novità lasciate o introdotte nella nostra patria di Bologna dall'anno 1680 sino al 1742", edited by G. Roversi, *Atti e memorie della Deputazione di storia patria per le province di Romagna*, new series, XXI, 1970, p. 47-85 (p. 78).

being substituted by the ostensible possibility of making recourse to it.⁶³ Consequently, it is not surprising that, in Bologna, the different representatives of power manifest their own authority by travelling with an entourage of persons whom the sources often define as servants⁶⁴ and who were paid both with public funds and money from the pockets of the same public officials.⁶⁵

Such behaviour brings us back to the issue of the servant's role as a status symbol, on which much discussion has centered.⁶⁶ I personally hold that, in the modern age, what distinguished the different social classes was not the simple fact of having servants. Indeed, in Bologna, like elsewhere, even families of middle to lower social extraction often employed them. What differentiated upper classes (and in particular the nobility) from middle and lower classes was rather the servants' *number* and *type*: only within upper class dwellings was it possible to encounter the multiplicity of professional figures which I mentioned previously. The number and type of servants employed thus represented a sign of the social position of the masters. This sign was used and interpreted correctly thanks to the existence of a socially-shared and, in part, explicitly codified language. In Bologna only noble women were allowed by law to have their trains held by pages and only noble men were permitted to have their servants attired in multicoloured liveries or with trimmings and silver ribbons.⁶⁷ In 1749 it was decreed that only members of the nobility could surround themselves with "Liveried Servants".⁶⁸ The possession of a carriage and

⁶³ R. Sarti, *Per una storia del personale*, *op. cit.*, chap. 2.

⁶⁴ For example: A. Paradisi, *Ateneo dell'Uomo Nobile. Opera Legale, Storica, Morale e Cavalleresca, divisa in dieci Tomi*, vol. 1, *Della Nobiltà*, Venezia, A. Bortoli, 1704, p. 241-248.

⁶⁵ R. Sarti, *Per una storia del personale*, *op. cit.*, p. 119-120.

⁶⁶ S. Maza, *Servants and Masters*, *op. cit.*, p. 238-241; C. Fairchilds, *Domestic Enemies*, *op. cit.*, p. 6, 8-13, 17; C. Petitfrère, *L'oeil du maître*, *op. cit.*, p. 25-28; F. K. Prochaska, "Female philanthropy and domestic service in Victorian England", *Bulletin of the Institute of Historical Research*, 129, 1981, p. 79-85; E. Higgs, "Domestic servants", *op. cit.*, p. 201-209; A. Arru, "Lavorare in casa d'altri", *op. cit.*, p. 144-148; F. Reggiani, "*Domestici e domesticità*", *op. cit.*, p. 144; R. Sarti, *Per una storia del personale*, *op. cit.*, chap. 2, etc.

⁶⁷ L. Frati, *Il Settecento a Bologna*, [Palermo], Sandron, 1923, p. 233.

⁶⁸ *Lettere, brevi, chirografi, Bolle ed apostoliche determinazioni prese dalla Santità di Nostro Signore Papa Benedetto XIV nel suo Pontificato per la città di Bologna sua Patria*, vol. 2, Bologna, Longhi Stampatore Arcivescovile, 1751, p. 416.

footmen were numbered among the official prerequisites for the accession to nobility.⁶⁹

As one can deduce from what has already been mentioned, not all servants were equally invested with the task of showing off their master's status. The same authors who stigmatise the behaviour of those who hire servants only to "satisfy their own pompous desires by bringing them along"⁷⁰ suggest to us that the domestics who best fulfilled such a need were predominantly men, and preferably young and good-looking ones.⁷¹

It was therefore no accident that the senatorial oligarchy employed a significantly greater number of servants (and in particular male servants) with respect not only to the bourgeoisie, but also to the nobility that held no seat in the senate.⁷² By 1772, however, a commentator, making a comparison between the luxury of the late 17th century and his own time, was already remarking on the diminution of the number of lackeys forced to run before and after their masters' carriages.⁷³

During the 18th century, criticisms abound regarding those aspects of the noble lifestyle that created problems of public order, referring both to waste and pomp, to such a degree that they even turn against the employment of "superfluous" servants. With the arrival of the French in Bologna in 1796 the criticisms are translated into concrete measures: in May 1798 a luxury tax was introduced affecting male servants under the age of 50. In order to justify the introduction of the new tax, the authorities explained that because of domestic service "the useful trades lost strong arms and the army many soldiers".

⁶⁹ Archivio di Stato di Bologna, *Senato, Partitorum*, n. 57, cc. 202r-208v; *Breve della Santità di Nostro Signore Papa Pio Settimo in data 26. settembre 1820. Sul riaprimiento del Libro d'Oro e ammissione al Ceto Nobile della Città di Bologna*, [Bologna], Nella Tipografia del Governo, 1820, p. 8, XXI.

⁷⁰ F. Fontana, *Il Padrone Istruito overo Istruzione A chiunque tiene Persone al suo servizio, per conoscere le obbligazioni che hanno verso la propria Servitù*, Milano e Bologna, Pisarri, 1710, p. 28.

⁷¹ G. P. Giussano, *Istruzioni e Documenti A' Padri per sapere ben governare le loro famiglie, Scritti d'Ordine di S. Carlo Borromeo*, in: G. Barbarigo, *Lettere Pastorali Editti, & Decreti...*, Padova, Stamperia del Seminario, 1690, p. 214-321 (Milano, Compagnia de' Tini, e Filippo Lomazzo, 1603¹), p. 315; G. Roberti, *Discorso Cristiano contro al Lusso (1772¹)*, in: Id., *Opere*, Bassano, Remondini, 1797, t. VI, p. 1-74 (p. 22-28).

⁷² R. Sarti, *Per una storia del personale*, *op. cit.*, p. 119-121.

⁷³ G. Roberti, *Lettera Critica sulle qualità del Lusso presente in Italia (1772¹)*, in: Id., *Opere*, *op. cit.*, t. VI, p. 181-208.

Consequently, the Nation ("Patria") "was entitled to an indemnity for the large number of men taken away from public service" ("pubblico servizio").⁷⁴ In this way a similar measure already enacted in England (1777) and in revolutionary France (1791) became adopted on Italian territory.⁷⁵ This measure, together with the recruitment of soldiers for the Napoleonic army, favoured the substitution of young and celibate servants living with their masters with elder servants often married and residing with their own families. It favoured the feminization of 'living-in' servants but it did not seem to favour the substitution of male servants with female ones: in the parish of San Giovanni in Monte between 1796 and 1810 female servants grew from 82 % to 87 % of 'living-in' domestics while their percentage among all servants remained nearly the same (61-62 %).⁷⁶ In the parish of Santa Maria della Carità in 1796 women represented 81 % of the servants living in their master's home; by 1804 they accounted for 92 %. But among all domestics their incidence decreased from 66 % to 64 % between 1799 and 1804.⁷⁷ This confirms the existence of a certain rigidity in the division of labour between male and female servants.⁷⁸

Besides the tax on servants, another measure aimed at confounding the nobles' ways of employing domestics was the prohibition of liveries "with laces, epaulettes and other characteristic marks".⁷⁹ In addition to the legislative

⁷⁴ *Raccolta de' bandi, notificazioni, editti, &c. pubblicati in Bologna dopo l'unione della Cispadana alla Repubblica Cisalpina*, Bologna, Sassi, [1797-1798], part XVIII, p. 8-10; *ibid.*, part XIX, p. 36.

⁷⁵ M. Esquirou de Parieu, *Trattato delle imposte considerato sotto l'aspetto storico, economico e politico in Francia ed all'estero*, Torino, L'Unione tipografico-editrice, 1865 (*Biblioteca dell'Economista*, series II, vol. 9), p. 317; T. Bruno, "Domestici (tassa sui)", in: *Il Digesto Italiano*, vol. 9, part III, Torino, Unione Tipografico Editrice, 1899-1902, p. 650-652; A. Geisser, "Della tassa domestici e di alcuni minori tributi locali", *La Riforma sociale*, series III, no. 7-8-9, XIX, 1912, vol. 23, p. 519-554 (p. 538); G. D'Amario, "Domestici (tassa)", *Enciclopedia Giuridica Italiana*, vol. 4, part VI, Milano, Società Editrice Libreria, 1921, p. 537-573 (p. 538-539, 541); J. Hecht, *The Domestic Servant*, *op. cit.*, p. 33-34; P. Horn, *The Rise*, *op. cit.*, p. 8-10.

⁷⁶ The figure of 1810 is referred to the 18th century boundaries of the parish, see note of Tables 1 and 2.

⁷⁷ Archive of the Bolognese Parish of Santa Maria della Carità, *Status Animarum*, 1796, 1799, 1804.

⁷⁸ R. Sarti, "Servire al femminile", *op. cit.*, p. 239.

⁷⁹ *Raccolta de' bandi, notificazioni, editti &c. pubblicati in Bologna dopo l'ingresso delle truppe francesi Accaduto li XVIII. Giugno MDCCXCVI*, Bologna, Stamperia Camerale, [1796-1797], part IX, p. 30-31; *ibid.*, part XVII, p. 11-13. Cp. also "Costituzione della

measures, the arrival of the French created an effervescent atmosphere which in the name of liberty and equality led to the stigmatising of certain hitherto accepted customs.⁸⁰ For example, the use of sedan-chair carriers met with intense criticism. Expressing widely shared opinions, an orator proclaimed that "people who want to be carried in sedan-chair (...) generally insult equality - the fundamental principle of the Constitution".⁸¹

In the following years this custom died out. At the same time, there was a strong reduction of domestics employed for status reasons. Male figures such as that of the *bracciere* (a servant hired only to accompany ladies wherever they went and whose presence had been so important in marking the status of the noble women of the 18th century)⁸² disappeared in the first decades of the 19th century without being substituted by women or anyone else. And the same occurred throughout the century for footmen, grooms, lackeys etc.⁸³ Thus, the transformations which affect this part of domestic staffs seem to be a consequence of several factors: of the crisis of the 'aristocratic' manner of envisioning the expression and representation of prestige and power; of the redefinition of the relationship between the public and private spheres; and of the growing importance given to 'productive' work as against work considered 'unproductive'.

Such transformations favoured an increase in the relative importance of female servants within the sphere of domestic personnel through a process of 'subtraction' and 'de-masculinization', rather than of 'substitution'.

Repubblica Cispadana (19 marzo 1797)", "Dichiarazione dei diritti e dei doveri dell'uomo", art. VI, in: A. Aquarone, M. d'Addio, G. Negri (ed.), *Le costituzioni italiane*, Milano, Comunit , 1958, p. 42; "I^a Costituzione della Repubblica Cisalpina (8 luglio 1797)", tit. XIV, art. 369, *ibid.*, p. 119; "II^a Costituzione della Repubblica Cisalpina (1^o settembre 1798)", tit. XIV, art. 362, *ibid.*, p. 152.

⁸⁰ A. Zanolini, *Antonio Aldini e i suoi tempi. Narrazione storica con documenti inediti o poco noti*, 2 vols., Firenze, Le Monnier, 1864-1867, vol. 1, p. 38.

⁸¹ L. Sgargi, *Discorso pronunciato dal cittadino Luca Sgargi nel Gran Circolo Costituzionale Proclamato di Stampa nella seduta delli 21 Germinal Anno VI. Repub.*, Bologna, Stampe del Genio Democratico, [1798], repr. in: U. Marcelli (ed.), *Il Gran Circolo Costituzionale e il "Genio Democratico" (Bologna, 1797-1798)*, Bologna, Analisi, 1986, vol. 3, p. 917-931. In France the use of sedan-chair carriers had been criticised as early as 1768, see S. Maza, *Servants and Masters*, *op. cit.*, p. 242.

⁸² R. Sarti, *Per una storia del personale*, *op. cit.*, p. 156-159.

⁸³ *Ibid.*, p. 55-91. See also M. Martini, "Doti e successioni a Bologna nell'Ottocento. I compor-tamenti patrimoniali del ceto nobile", *Quaderni storici*, XXXI, 1996, p. 269-304 (p. 291).

Partially similar effects seem to result from the definitive disappearance of secretaries, book-keepers, agents, administrators etc. during the 19th century.⁸⁴ Nevertheless, in this case, the functions performed by such figures are not completely 'lost': some of them were transferred to public or private extra-domestic service agencies. For example, Bolognese book-keepers responsible for the property administration of the wealthiest families increasingly worked for more than one family, changing their status from servants into professional men who, from 1805 onward (with the exception of the periods 1815-1828 and 1865-1906), needed a public sanction for the practice of the profession.⁸⁵ From this point of view, we find significant transformations of the ways according to which secretaries and administrators were classified in the Italian population censuses. In the 1871 census they were included in the category of "service personnel",⁸⁶ while in 1881 they come under the heading of "private employees and service personnel". Thus, in the latter case, they still belong to the same group as the servitude, and yet are cited separately.⁸⁷ From the 1901 census onwards, however, private employees and domestic personnel are listed in clearly separate categories: on the one hand in-door and out-door services, on the other hand liberal arts and professions.⁸⁸

⁸⁴ R. Sarti, *Per una storia del personale, op. cit.*, pp. 55-91.

⁸⁵ M. Martini, "La regolamentazione dei servizi contabili. Tappe normative e associazionismo a Bologna nella prima metà del XIX secolo", in: M. L. Betri, A. Pastore (ed.), *Alle origini delle professioni moderne (secc. XVI-XIX)*, Bologna, Clueb, 1997 (forthcoming. I am grateful to the A. for permitting me to read the article). More generally see M. R. Fiorentini, "Sviluppo capitalistico e professioni economiche: ragionieri e dottori commercialisti, consulenti del lavoro", in: W. Tousijn (ed.), *Le libere professioni in Italia*, Bologna, Il Mulino, 1987, p. 263-301.

⁸⁶ Statistica del Regno d'Italia, *Popolazione classificata per professioni. Culti e infermità principali. Censimento 31 dicembre 1871*, vol. 3, Roma, Regia Tipografia, 1876, p. 310-312, "Categoria 6a. Gruppo unico. - Personale di servizio".

⁸⁷ Ministero di Agricoltura, Industria e Commercio. Direzione Generale della Statistica, *Censimento della popolazione del Regno d'Italia al 31 dicembre 1881*, vol. 3, *Popolazione classificata per professioni o condizioni*, Roma, Tipografia Bodoniana, 1884, p. 682-683, Table III, *Popolazione classificata per professioni o condizioni*, "Categoria VII. Impiegati privati e personale di servizio".

⁸⁸ Ministero di Agricoltura, Industria e Commercio. Direzione Generale della Statistica, *Censimento della Popolazione del Regno d'Italia al 10 febbraio 1901*, vol. 3, *Popolazione presente classificata per professioni o condizioni*, Roma, Tipografia Nazionale di G. Bertero e C., p. 28-29: "Categoria D). - Persone addette ai servizi domestici e di piazza"; "Categoria E). - Professioni e arti liberali".

Significantly, according to Higgs, a further movement of functions out of the home has to be listed among the causes of the decline of domestic servants, that is of the reduction even of female servants,⁸⁹ a phenomenon which in Italy mostly occurs outside the chronological limits of my article. However, my paper too has emphasised that, in order to understand the transformation of domestic service, the changing economic role of the home has to be analysed as well as its political, cultural and symbolic values. But because of the multiplicity of servant types, each transformation may affect only some of them. Thus, by way of summarising the content of the previous pages, it may be maintained that the reduction of the public and political role of Bolognese noble houses and the changing manner of envisioning the expression of prestige and power were reflected in the slow disappearance of both armed servants (particularly during the first half of 18th century) and servants employed principally as status symbols (1700-1850ca). This transformation seems to have favoured a reduction of male domestics in aristocratic dwellings. Indeed, in the parish of San Giovanni in Monte, where many nobles had their dwellings, the 18th century was marked by a feminization of servants, at least those living with their masters, in spite of a presumably high offer of servile workforce (both female and male) because of the decline of Bologna's main industry. However, unemployment due to the manufacturing crisis probably contributed to feminization of domestic service by making it easier to employ domestics. Indeed, the number of families having servants (often represented only by a single maidservant) increased during the century. Generally speaking, both the crisis of the Bolognese silk industries and the decline of the 'aristocratic' pattern of servant employment accelerated during the so-called 'Jacobin' and Napoleonic eras. Significantly, despite the Restoration, lackeys, grooms, footmen, sedan-chair carriers, etc. definitively disappeared in the first decades of the 19th century. Moreover, during the 19th century secretaries, book-keepers etc. moved out of the domestic sphere. These transformations led to a feminization of domestic service. However, it is difficult to pinpoint the chronological stages of this process, given our lack of (reliable) sources. In Bologna the percentage of male servants seems not to have decreased for a long time, probably because of the stagnant economic context that did not offer the Bolognese people diversified employment opportunities, and also because of the enlargement of servant recruitment areas. Feminization of domestic service seems to have resumed only in the second half of the 19th century or even in the first decades

⁸⁹ E. Higgs, "Domestic servants", *op. cit.*, p. 205.

of the twentieth, probably owing to the development of more employment opportunities for men than for women at a time when the Bolognese economy was experiencing a new wave of industrialisation; to the definitive 'emancipation' of high servants from the servile condition and probably also to the redefinition of what had to be considered 'truly' female work. Thus, feminization of domestic service depended, in different periods, upon the disappearing of some male figures (armed servants, status symbols servants etc.), from the enlargement of families employing one single maidservant, from the movement of a variety of functions out of the home, from the substitution of male servants with female ones (e.g. cooks).

Certainly, the reconstruction of the transformations of domestic service in Bologna needs further research. To my view, however, it is important to show that the feminization of domestic service derives from a multitude of not necessarily simultaneous processes, which exert different effects on different types of servants.

6. Servants and women

The official recognition by the Italian statistical authorities in their census classifications of the exit of secretaries, book-keepers, agents and administrators from the sphere of servitude reminds us once again of the fact that domestic service is defined more by the specific type of work relationships than by the specific duties carried out. The fact that from a definite point of time onward the professional figures who once represented the peak of the servant hierarchy are no longer considered servants is related to the fact that the servile condition was increasingly considered harmful to human dignity and incompatible with bourgeois status.⁹⁰ In effect, the servile condition maintained an ambiguous similarity to the subordination of a slave, which was a source of devaluation in an era that affirmed the values of individual liberty (transforming the very concept of liberty).⁹¹ Interestingly, on the one hand both in Revolutionary France⁹² and in 19th century Italy attempts were made to substitute the words

⁹⁰ R. Sarti, *Per una storia del personale*, op. cit., p. 73-84.

⁹¹ For example "Freiheit", in: *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, Ernst Klett, 1975 (It. transl. Venezia, Marsilio, 1991; J. Schlumbohm, *Freiheit. Die Anfänge der bürgerlichen Emanzipationsbewegung in Deutschland im Spiegel ihres Leitwortes*, Düsseldorf, Schwann, 1975.

⁹² H. Grégoire, *De la domesticité chez les peuples anciens et modernes*, Paris, Egron, 1814, p. 187.

normally used to define servants with terms regarded as less offensive.⁹³ On the other hand, however, both in France and Italy, as in other countries, servants as such did not actually enjoy the same rights as other people. In France, all revolutionary constitutions except that of 1793, which was never applied, excluded domestics from citizenship. Their exclusion was maintained until 1848. But even after having been enfranchised, domestics suffered limitations in their rights. Indeed, until 1930 they were not eligible in town councils and could not participate in juries.⁹⁴ Similarly, in Italy all the so-called 'Jacobin' constitutions except the Bolognese one of 1796 (another one that was never applied) barred servants from the enjoyment of political rights. Moreover, for a long time domestics had less social guarantees than other workers: for example only in 1958 was it established that they had the right to rest every day eight hours uninterruptedly.⁹⁵ In Germany until 1918 the social condition of a large part of domestics was determined by the so-called 'Gesindeordnungen' (Servant Law), which defined the servant/master relationship not only as 'Arbeitverhältnis' (work relations) but also as "Herrschaftverhältnis" (mastership).⁹⁶ In

⁹³ N. Tommaseo, *Nuovo dizionario dei sinonimi della lingua italiana*, Milano, Reina, Tipi Bernardoni, 1851-52², 2 vols, vol. 2, p. 865-868. On this theme see R. Sarti, *Per una storia*, *op. cit.*, p. 77-78.

⁹⁴ O. Fourcade, *De la condition civile des domestiques*, Paris, A. Rousseau, 1898; R. Dubois, *De la condition juridique des domestiques*, Lille, H. Morel, 1907; R. Sauty, *De la condition juridique des domestiques*, Paris, Jouve & C.ie, 1911; A. Saitta, *Costituenti e Costituzioni della Francia rivoluzionaria e liberale*, Milano, Giuffrè, 1975; S. Maza, *Servants and Masters*, *op. cit.*, p. 312; P. Rosanvallon, *Le sacre du citoyen. Du suffrage universel en France*, Paris, Gallimard, 1992 (It. transl. Milano, Anabasi, 1994, p. 125-153, 426-428); R. Sarti, "I servi e la legge", unpubl. manuscript, 1988; Ead., "Spazi domestici", *op. cit.*, p. 28-34; Ead., "Servi o cittadini? A proposito della costruzione della categoria di cittadinanza nella Francia rivoluzionaria e nell'Italia 'giacobina'", lecture held at the Department of History of the University of Bologna, December 11, 1996.

⁹⁵ Beside my essays cited above see A. Aquarone, M. d'Addio, G. Negri (eds.), *Le Costituzioni Italiane*, Milano, Comunità, 1958; T. Bruno, "Domestico", *Il Digesto Italiano*, vol. 9, part 3, Torino, Unione Tipografico Editrice, 1899-1902, p. 650-652; G. D'Amario, "Domestici (Contratto di servizio domestico)", *Enciclopedia Giuridica Italiana*, vol. 4, part 6, Milano, Società Editrice Libreria, 1921, p. 513-536; L. De Litala, *Il contratto di servizio domestico e il contratto di portierato*, Roma, Usila, 1933, p. 22-23; Id., *Contratti speciali di lavoro*, Torino, Utet, 1958².

⁹⁶ T. Pierenkemper, "Dienstbotenfrage", *op. cit.*, p. 176. On "Gesindeordnungen" in Germany see U. Ottmüller, *Die Dienstbotenfrage*, *op. cit.*, p. 27-27; R. Koselleck, "Die Auflösung des Hauses als ständischer Herrschaftseinheit. Anmerkungen zum Rechtswandel von Haus, Familie und Gesinde in Preussen zwischen der Französischen Revolution und 1848", in: N.

England "servants were one of the last groups to gain citizenship either in the form of the franchise or citizen's rights in the form of insurance".⁹⁷ (Thus, it would be very interesting to compare systematically throughout Europe the juridical and political condition of servants, remembering that in 19th century Portugal and Spain slavery endured, as did servage in Eastern Europe).⁹⁸

The reactions to what has been called the 'degradation' of domestic service⁹⁹ were very different. In Bologna, the servants associated with the Confraternity of San Vitale strove to oppose the degradation of the servile status by reaffirming its dignity and its prestige: people performing "mechanical" or "filthy" tasks were excluded from the association because they did not fit the definition of the servant class elaborated by its members. According to them only butlers, book-keepers, secretaries, waiters, footmen, coachmen, cooks and sedan-chair carriers (the latter on the condition that they worked for no more than one family) represented true domestics.¹⁰⁰ Their battle was, nevertheless, unsuccessful. The Bolognese book-keeper activist Agostino Scandellari would most likely have taken exception to the inclusion of private book-keepers in the category of servants, even though he did not analyse explicitly whether what he defined as 'family' accountant was a servant. His point was that book-keeping was not craft but science.¹⁰¹ As noted above, the Bolognese book-keepers were

Bulst, J. Goy, J. Hooek (ed.), *Familie zwischen Tradition und Moderne*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1981, p. 109-124; K. Walser, *Dienstmädchen. Frauenarbeit und Weiblichkeitsbilder um 1900*, Frankfurt a. M., Neue Kritik, 1986 (Frankfurt a. M., Extrabuch-Verl., 1985¹), p. 32-37; D. Wierling, *Mädchen für alles*, *op. cit.*, p. 85-88; I. Kaltwasser, *Häusliche Gesinde*, *op. cit.*, p. 13-29.

⁹⁷ L. Davidoff, "Mastered for Life", *op. cit.*, p. 417.

⁹⁸ C. Verlinden, *L'esclavage dans l'Europe médiévale*, 2. vols. (Brugge, De Tempel, 1955 and Gent, Drukkerij Universa Te Wetteren, op Houtvrij Velijn, 1977), vol. 2, *Péninsule Ibérique - France*, Annexe: *Coup d'oeil sur l'esclavage à l'époque moderne dans la Péninsule Ibérique et en France*, p. 835-854; C. Sarasúa, *Criados*, *op. cit.*, p. 115-138; R. Sarti, *Per una storia del servizio*, *op. cit.*, p. 1-21 on the 'longue durée' of slavery in Italy; M. Confino, "Servage russe, esclavage américain (Note critique)", *Annales É. S. C.*, 45, 1990, p. 1119-1141.

⁹⁹ P. Ariès., "Le service domestique: permanence et variations", *XVII^e siècle*, 32, 1980, p. 415-420.

¹⁰⁰ *Statuti pel Buon Regolamento della Congregazione di San Vitale Martire Bolognese detta L'Università de' Servitori (...) riformati per la quarta volta l'anno MDCXXXI*, Bologna, Gamberini, e Parmeggiani Stampatori Arcivescovili, 1822, p. 4.

¹⁰¹ A. Scandellari, *Sull'importanza della professione di computista, ragionato o scritturale. Discorso di Agostino Scandellari dedicato alla Camera di Commercio della Comune di*

successful in moving from a servile to a professional condition. Even the cook Francesco Leonardi maintained that his work was a scientific activity: the kitchen, he wrote, is a "laboratory of eating chemistry" ("laboratorio di chimica mangiativa").¹⁰² By contrast to book-keepers, the cooks did not succeed in escaping servitude. Significantly, this task, which did not move out of the home, was increasingly performed by women.¹⁰³

Thus, the feminization of the domestic service was connected with a loss of prestige on the part of the domestic personnel. In a similar fashion, there was a downward social mobility of the servant group as a whole reinforced by the disappearance of the professional figures performing other-than-manual specialisations (from butlers to tutors).¹⁰⁴

As many studies have demonstrated, the feminization of an occupation is often associated with the loss of importance of that job.¹⁰⁵ In Western Europe, during the 19th century, the servant is, as we have seen, not just like any other worker: the servant represents the figure in contrast to whom the emerging category of "free citizens" was taking shape. If one bears in mind the fact that for a considerable span of time the rights of citizenship were denied to women and servants,¹⁰⁶ the feminization of the domestic service appears a phenomenon

Bologna, Bologna, Tipografia Marsigli ai Celestini, 1803. On Scandellari see M. Martini, "La regolamentazione dei servizi contabili.", *op. cit.*, *passim*.

¹⁰² F. Leonardi, *Apificio moderno ossia l'arte del credenziere*, Roma, Giunchi Mordacchini, 1807, 1790¹, 6 vols., vol. 2, p. XLII.

¹⁰³ Significantly, private cooks seem to be represented by women more than cooks working in hotels. But this topic needs further research.

¹⁰⁴ R. Sarti, "Il servizio domestico", *op. cit.*; Ead., *Per una storia del personale*, *op. cit.*, chap. 1 and "Conclusioni".

¹⁰⁵ See footnote no. 11.

¹⁰⁶ On servants see footnotes no. 94-98. On women see, for example, A. Buttafuoco, "Libertà, fraternità, uguaglianza: per chi? Donne nella Rivoluzione francese", in: A. M. Crispino (ed.), *Esperienza storica femminile nell'età moderna e contemporanea*, Roma, Unione Donne Italiane, Circolo 'La Goccia' - Roma, 2 vols., 1988-1989, vol. 1, p. 29-53; Ead., "La causa delle donne. Cittadinanza e genere nel triennio 'giacobino' italiano", in: Ead. (ed.), *Modi di essere. Studi, riflessioni, interventi sulla cultura e la politica delle donne in onore di Elvira Badaracco*, Bologna, EM, 1991, p. 79-106; J. W. Scott, "French Feminists and the Rights of 'Man': Olympe de Gouges's Declarations", *History Workshop*, 28, 1989, p. 1-21; O. Hufton, *Women and the Limits of Citizenship in the French Revolution*, Toronto, Buffalo, London, University of Toronto Press, 1992; G. Bonacchi, A. Groppi (eds.), *Il dilemma della cittadinanza. Diritti e doveri delle donne*, Roma-Bari, Laterza, 1993; A. Rossi Doria, *La libertà delle donne. Voci della tradizione politica suffragista*, Torino, Rosenberg & Sellier,

of foremost importance with respect to the general conception of male and female identities. Women, like servants, did not at this stage enjoy full civil and political rights. And women were increasingly filling servant roles. This process refers to the separation of a largely male public sphere, in which servile relationships disappear, and a largely female private sphere in which manifold relationships of servile character endure.¹⁰⁷

Thus, by way of a conclusion, one might suggest that the feminization of domestic personnel has affected the construction of gender identities. Indeed, in the long run dependence seems to be increasingly associated with women and characterised as something specifically female (as well as childish).¹⁰⁸ But to understand both the feminization of service and its influence on the general conception of male and female identities more intensive research is called for.

(Translated from Italian by Robert Gwizdala)

1990; Ead., *Diventare cittadine. Il voto alle donne in Italia*, Firenze, Giunti, 1996; P. Rosanvallon, *Le sacre du citoyen*, op. cit.; S. Rodotà, "Le libertà e i diritti", in: R. Romanelli (ed.), *Storia dello Stato Italiano*, Roma, Donzelli, 1995, p. 301-363, etc.

¹⁰⁷ R. Sarti, "Spazi domestici", op. cit. Of course, private and public sphere are not so clearly marked: public and private are not absolute but relative concepts. Moreover, there were intermediate zones, interrelations, etc. between private and public. On this problem see L. Davidoff, "Al di là della dicotomia pubblico/privato: pensando ad una storia femminista per gli anni Novanta", *Passato e presente*, X, 1991, no. 27, pp. 133-152; D. Gagliani, M. Salvati (eds.), *La sfera pubblica femminile. Percorsi di storia delle donne in età contemporanea*, Bologna, Clueb, 1992 and *Donne e spazio nel processo di modernizzazione*, op. cit.

¹⁰⁸ R. Sarti, "Spazi domestici", op. cit., p. 22-34; Ead., "Dai servi alle serve", op. cit.

Annex 1. Female and male servants in some European cities, 16th-20th centuries

City	Year	Number	% of women	% of men	Total
Paris	Year VIII	.	80.0	20.0	100.0
	1896	195,438	81.7	18.3	100.0
	1901	207,201	82.6	17.4	100.0
	1906	210,328	82.6	17.4	100.0
	1911	142,982	86.9	13.1	100.0
Toulouse	1695	3,197	61.4	38.6	100.0
	1750	.	65.7	34.3	100.0
	1789	.	64.7	35.3	100.0
Aix-en-Provence	1700s	.	70.0 ca	30.0 ca	100.0
	1790s	.	90.0 ca	10.0 ca	100.0
	1850s	.	88.0 ca	12.0 ca	100.0
Lyons	1702	.	51.0	49.0	100.0
	1791	6,196	80.9	19.1	100.0
Hamburg	1764	.	73.4	at least 26.6	100.0
	1811	.	66.4	33.6	100.0
	1871	25,450	88.2 or 88.5	11.8 or 11.5	100.0
	1880	.	94.7	5.3	100.0
	1890	26,442	98.8	1.2	100.0
	1900	25,760	98.4	1.6	100.0
Berlin	1830	.	74.5	25.5	100.0
	1846	.	80.0	20.0	100.0
	1847	.	74.7	25.3	100.0
	1867	.	84.8	15.2	100.0
	1890	.	93.1	6.9	100.0
	1895	.	98.0 ca	2.0 ca	100.0
Breslau	1843	.	88.7	11.3	100.0
	1875	.	91.5	8.5	100.0
	1890	.	94.5	5.5	100.0
Frankfurt a. M.	1871	.	90.2	9.8	100.0
	1885	.	96.5	3.5	100.0
Turin	1795-1796	7,171	56.5	43.5	100.0
	1796-1797	8,460	62.5	37.5	100.0
	1797-1798	8,177	63.3	36.7	100.0
	1799-1800	7,195	55.4	44.6	100.0
	1800-1801	5,268	56.8	43.2	100.0
	1814-1815	5,990	63.6	36.4	100.0
	1881*	17,500[15,476]**	68.6 [77.3]**	31.4 [22.7]**	100.0
Milan	1901*	18,309	83.4	16.6	100.0
	1911*	18,781	84.7	15.3	100.0
	1804	10,562	48.5	51.5	100.0
	1805	12,087	45.5	54.5	100.0
	1838	.	54.0	46.0	100.0
	1861	.	59.6	40.4	100.0
	1881	.	68.1	31.9	100.0
	1901	.	77.5	22.5	100.0

Le phénomène de la domesticité en Europe, XVIe - XXe siècles

City	Year	Number	% of women	% of men	Total
Parma	1911	.	81.9	18.1	100.0
	1545	1,095	56.0	44.0	100.0
	1765	473	57.0	43.0	100.0
Venice	1851	440	64.0	36.0	100.0
	1563	12,908	63.8	36.2	100.0
	1586	9,983	61.3	38.7	100.0
	1593	9,385	61.3	38.7	100.0
	1642	10,235	64.0	36.0	100.0
	1761	12,819	53.6	46.4	100.0
	1811	8,205	56.0	44.0	100.0
	1881*	7,056 [6,276]**	73.7 [82.8]**	26.3 [17.2]**	100.0
Florence	1901*	7,220	79.6	20.4	100.0
	1911*	6,563	87.6	12.4	100.0
	1551	8,925	68.9	31.1	100.0
	1622	6,719	66.4	33.6	100.0
	1642	6,498	65.8	34.2	100.0
	1661	6,197	60.7	39.3	100.0
	1810	5,977 or 7,789	52.9 or 42.8	47.1 or 57.2	100.0
	1881*	13,278 [11,695]**	63.0 [70.5]**	37.0 [29.5]**	100.0
Lucca	1901*	14,082	73.1	26.9	100.0
	1911*	13,379	72.4	27.6	100.0
	1871	.	74.7	25.3	100.0
Perugia	1881	.	81.7	18.3	100.0
	1853	751	78.3	21.7	100.0
	1881*	1,651 [1,524]**	61.7 [66.7]**	38.3 [33.3]**	100.0
	1901*	1,503	73.1	26.9	100.0
	1911*	1,519	72.6	27.4	100.0

* The figures in brackets do not include private employees and are thus more comparable with those of 1901 and 1911 (see footnote no. 51 and section 5).

** The data drawn from Italian censuses of 1881, 1901 and 1911 refer to the whole of the city Comune, whereas earlier ones concern only the city centre, excluding suburbs.

Sources:

Paris: C. Petitfrère, *L'oeil du maître. Maîtres et serviteurs, de l'époque classique au romantisme*. Bruxelles, Editions Complexe, 1986, p. 46-47 (Year VIII); A. Martin-Fugier, *La place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900*. Paris, Grasset, 1979, p. 35 (1896-1911: figures not including cooks);

Toulouse: C. Fairchilds, *Domestic Enemies. Servants & Their Masters in Old Regime France*. Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 1984, p. 7, 15-16;

Aix-en-Provence: S. Maza, *Servants and Masters in Eighteenth Century France. The Uses of Loyalty*. Princeton, Princeton University Press, 1983, p. 277-278;

Lyons: *ibid.* (1702); M. Garden, *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*. Paris, Les Belles-Lettres, 1970, p. 249 (1791: figure not including domestics elder than 60);

- Hamburg:** R. Engelsing, *Das häusliche Personal in der Epoche der Industrialisierung. In: Id., Zur Sozialgeschichte deutscher Mittel- und Unterschichten.* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1978², p. 230-232 (1764, 1811, 1871, 1880); M. Deutelmoser, "Die 'ausgebeutesten aller Proletarinnen': Dienstmädchen in Hamburg vor dem Ersten Weltkrieg", in: A. Herzig, D. Langewiesche, A. Sywottek, *Arbeiter in Hamburg*, Hamburg, Erziehung und Wissenschaft, 1983, p. 320 (1871, 1890, 1900);
- Berlin:** R. Engelsing, *Das häusliche Personal, op. cit.*, p. 230-232 (1830-1890); K. Orth, "Nur weiblichen Besuch". *Dienstbotinnen in Berlin 1890-1914.* Frankfurt/New York, Campus Verlag, 1993, p. 13 (1895);
- Breslau, Frankfurt a. M.:** R. Engelsing, *Das häusliche Personal, op. cit.*, p. 230-232;
- Turin:** R. Zangheri, *La popolazione italiana in età napoleonica. Studi sulla struttura demografica del Regno italico e dei Dipartimenti francesi.* Bologna, Museo del Risorgimento, 1966, appendix no.3, p. XIII-XVII (1795-1815); Ministero di Agricoltura, Industria e Commercio, *Censimento della popolazione del Regno d'Italia al 31 dicembre 1881*, vol. 3, *Popolazione classificata per professioni e condizioni*, Roma, Tipografia Bodoniana, 1884, p. 537 (1881); A. Landolfi, *Il servizio domestico in Italia, nel cinquantennio post-unitario, attraverso i censimenti demografici nazionali*, Tesi di laurea, Facoltà di Lettere e Filosofia, Istituto Universitario Orientale, Napoli, 1989-90, scheme 17 (1901, 1911);
- Milan:** R. Zangheri, *La popolazione italiana, op. cit.*, appendix no. 8, p. XXXVII-XLI (1804, 1805); F. Reggiani, "'Un problema tecnico e un problema morale' la crisi delle domestiche (Milano, 1880-1914)", in: A. Gigli Marchetti, N. Torcellan (eds.), *Donna lombarda 1860-1914.* Milano, Angeli, 1992, p. 149-179, footnote no. 7 (1805-1911. The figures of 1805, 1838 and 1861 are not including the *Comune* of Corpi Santi, united to Milan in 1873);
- Parma:** M. Barbagli, *Sotto lo stesso tetto. Mutamenti della famiglia in Italia dal XV al XX secolo.* Bologna, Il Mulino, 1984, p. 229;
- Venice:** K. J. Beloch, *Bevölkerungsgeschichte Italiens.* Berlin, Gruyter, 1937-1961 (It. transl. Firenze, Le Lettere, 1994), p. 58 (1563-1761); R. Zangheri, *La popolazione italiana, op. cit.*, appendix no. 9, p. XLV (1811); Ministero di Agricoltura, Industria e Commercio, *Censimento della popolazione del Regno d'Italia al 31 dicembre 1881*, vol. 3, *op. cit.*, p. 563 (1881); A. Landolfi, *Il servizio domestico in Italia, op. cit.*, scheme 20 (1901, 1911);
- Florence:** K. J. Beloch, *Bevölkerungsgeschichte Italiens, op. cit.*, p. 58 (1551-1661); G. Gozzini, *Firenze francese. Famiglie e mestieri ai primi dell'Ottocento.* Firenze, Ponte alle Grazie, 1989, p. 164-167 (1810); R. Zangheri, *La popolazione italiana, op. cit.*, p. 97 (1810); Ministero di Agricoltura, Industria e Commercio, *Censimento della popolazione del Regno d'Italia al 31 dicembre 1881*, vol. 3, *op. cit.*, p. 229 (1881); A. Landolfi, *Il servizio domestico in Italia, op. cit.*, scheme 24 (1901, 1911). But on Florence see M. Casalini's article in this volume;
- Lucca:** B. Armani, D. Lazzari, "Padroni e servitori a Lucca", *Quaderni storici*, XXIII, 1988, p. 520;
- Perugia:** L. Tittarelli, "I servi domestici a Perugia a metà dell'Ottocento", *Quaderni dell'Università degli Studi di Perugia, Istituto Interfacoltà di Statistica*, no. 10 (1985) p. 36 (only 'living-in' servants); Ministero di Agricoltura, Industria e Commercio, *Censimento della popolazione del Regno d'Italia al 31 dicembre 1881*, vol. 3, *op. cit.*, p. 422 (1881); A.

Landolfi, *Il servizio domestico in Italia, op. cit.*, scheme 22 (1901,1911).

Annex 2: Percentage of women among servants in Italy, France, England and Germany, 19th-20th centuries

Year	Italy		France		England			Prussia (1819-1855) Germany (1881-1911)	
	a	b	a	b	a	b	c	a	b
Begin 19th cent.	62,5 ca			.	.
1806	87,1			.	.
1819			75.8	.
1831	85,6			.	.
1851	.	.	68.3	.	89.9	88.1	.	.	.
1837	77.9	.
1846	76.8	.
1855	76.1	.
1861	66.2	.	69.1	.	91.5	89.7	.	.	.
1866	.	.	72,1
1871	66.1	[68.8]	70,8	70,9	92.4	90.6	94.6	.	.
1876	.	.	72,5
1881	67.1	[72.7]	70,2	.	91.1	85.8	95.6	.	.
1882	96.8	94.2
1886	.	.	74,7
1891	.	.	75,6	75,7	.	.	96.0	.	.
1895	98.1	94.8
1896	.	.	81,0
1901	.	83.2	82,0	.	91.5	85.9	96.4	.	.
1907	98.8	90.5
1911	.	80.8	82,9	.	91.7	83.5	96.9	.	.

Sources: **Italy:** R. Sarti, *"Dai servi alle serve"*, *op. cit.* It is not completely clear which servant types were included in the servant category of the 1861 census: the servant categories employed in the 1871 and 1881 censuses are different from those used in 1901 and 1911, but an attempt to construct from 1871 and 1881 figures servant categories as similar as possible to those of 1901 and 1911 excluding private employees - see section 5 -, gives percentages of women among servants of 68.8 % in 1871 and 72.7 % in 1881 (figures in the column marked by b); **France:** M. Cusenier, *Les domestiques en France, op. cit.*, p. 19; T. McBride, *The Domestic Revolution, op. cit.*, p. 45; **England:** R. Engelsing, *"Das häusliche Personal"*, *op. cit.*, p. 232 (beginning 19th cen. and 1831); J. J. Hecht, *The Domestic Servant, op. cit.*, p. 34 (1806); T. McBride, *The Domestic Revolution, op. cit.*, p. 45 (1851-1911: figures in the column marked by (a)); E. Higgs, *Domestic Servants and Households in Rochdale, op. cit.*, p. 338 (1851-1911: figures in the column marked by (b)); M. Ebery, B. Preston, *Domestic Service in Late Victorian and Edwardian England, op. cit.*, p. 112, Appendix, Table 2, only figures referring to "Indoor domestic servants" (figures in the column marked by (c)); **Prussia and Germany:** R. Engelsing, *"Das häusliche Personal"*, *op. cit.*, p. 231-232 (1819-1855); U. Ottmüller, *Die Dienstbotenfrage, op. cit.*, p. 64; H. Müller (ed.), *Dienstboten in Stadt und Land, op. cit.*, p. 29; D. Wierling, *Mädchen für alles, op.*

Raffaella Sarti, Notes on the feminization of domestic service

cit., p. 12; (figures in the column marked by (a), referring to 'living-in' servants); K. Tenfelde, "*Dienstmädchen-geschichte*", *op. cit.*, p. 111 (figures in the column marked by (b)).

LA DOMESTICITÉ COMME "INDICATEUR SOCIAL". UNE ÉTUDE SUR FLORENCE AU MILIEU DU XIX^e SIÈCLE

MARIA CASALINI

Ma recherche sur la domesticité n'est pas véritablement en harmonie avec une perspective de longue durée : elle se présente comme une micro-analyse de la réalité sociale à Florence pendant la période qui va des années 1840 - à partir d'un recensement grand-ducal de 1841 qui embrasse l'entière région toscane - aux années 1870. C'est le moment de la naissance de la soi-disant "ville bourgeoise".¹

Pour l'historien, nombre d'utilisations éventuelles de l'indicateur du service domestique ne sont pas toujours exploitées. Ce que je veux tout d'abord souligner, à ce propos, ce sont les larges possibilités herméneutiques des recherches sur la domesticité au niveau local, non seulement dans le domaine de l'histoire de la famille et du "genre", mais aussi dans le contexte de l'histoire urbaine : comme éléments spécifiques de caractérisation soit des structures économiques et sociales, soit des relations entre élites et menu peuple. On suscite ainsi des témoins précieux, en particulier pour dégager d'insoupçonnables différences entre des situations en apparence semblables - en l'absence généralisée de processus d'industrialisation. Ces différences, elles existent évidemment dans la composition des classes supérieures, avec la présence ou non de

¹ L'analyse statistique de la réalité florentine repose sur un échantillon constitué par les trois paroisses de S. Trinita, SS. Annunziata et S. Felice in Piazza, soit un dixième de la population urbaine totale, évaluée en 1863 à 114.669 habitants (Comune di Firenze, *Monografie e studi dell'Ufficio di Statistica, 1861-1914*, Firenze, Barbera 1916, p. 17). Dans cet échantillon, qui est proportionnellement fidèle autant que possible à la dimension urbaine d'ensemble (où les aires du paupérisme s'étendent à plus de la moitié de la population), la paroisse pauvre de S. Felice est à peu près deux fois plus peuplée que les deux autres paroisses qui hébergent, en général, une population moyennement aisée, même avec de fortes différenciations internes.

nobles ; elles tiennent aux itinéraires variés en matière de mobilité territoriale, aux marchés du travail, que les statistiques de domesticité disponibles différencient de façon tout à fait surprenante. C'est ce que l'on voit par exemple dans le recensement effectué en 1853 par le Ministère du Commerce et des Travaux Publics dans l'Etat de l'Eglise : les différences, écla-tantes, ne sont pas seulement imputables aux nombreuses imprécisions des recensements de l'époque pré-statistique. Nous y relevons 10,1 % de domestiques au sein de la population stable dans la province de Rome ; 1,3 % dans la province de Frosinone ; 24,2 % à Spolète ; 19,5 % à Ferrare ; 2,7 % à Bénévent.²

Tableau 1. Domesticité en France et en Angleterre, distribution par sexe : évidence de féminisation (en %)

An	France		Angleterre	
	hommes	femmes	hommes	femmes
1851	31,7	68,3	10,1	89,9
1861	30,9	69,1	8,5	91,5
1871	29,2	70,8	7,6	92,4
1881	29,8	70,2	8,9	91,1
1891	24,4	75,6	.	.
1901	18,0	82,0	8,5	91,5
1911	17,1	82,9	7,9	91,7

Il ne s'agit là, évidemment, que d'un exemple des maintes "révélations" à tirer de l'étude d'un phénomène comme la domesticité, que les nombreuses recherches qui ont fleuri dans les dernières années sont bien loin, à mon avis, d'avoir épuisé. Une analyse comparée des sources statistiques et des témoignages de caractère qualitatif peut donner de nouveaux éclairages à l'histoire des mentalités.³ Je voudrais à ce propos poser la question suivante qui, à mon avis, ne comporte pas de solution simple : comment interpréter la féminisation de la domesticité dans le contexte européen ? Les historiens en ont quelquefois sous-évalué la complexité.

Sans doute, le fait que cette féminisation de la domesticité ait été graduelle, en Angleterre, en France (tableau 1) et aussi en Italie⁴ suggère l'image d'un

² Cf. L. Tittarelli, I servi domestici a Perugia a metà dell'Ottocento, *Quaderni dell'Istituto interfacoltà di Statistica*, Università degli studi di Perugia, 1985, n. 10, p. 32.

³ Cf. M. Casalini, *Servitori, nobili e borghesi. Modelli di "genere" e identità di classe nella Firenze dell'Ottocento*, en cours d'impression chez Olschki.

⁴ Cf. F. Reggiani, *Un problema tecnico e un problema morale, la crisi delle domestiche a Milano*, in A. Gigli Marchetti, N. Torcellan (eds), *Donna lombarda. 1860-1945*, Milano,

parcours parallèle à celui de l'industrialisation ; cependant le tableau général se complique dès que l'on s'attache à chaque situation locale. Dans les villes industrielles, en effet, les domestiques sont en général relativement peu nombreux, et les servantes presque introuvables dans les zones de grand développement textile, comme Preston, Roubaix et Prato (près de Florence, où, au contraire, la domesticité abonde).⁵ Naturellement la situation est différente là où l'industrialisation concerne d'autres secteurs⁶ mais la disproportion numérique entre sexes paraît encore plus marquée, en termes absolus, dans des villes d'économie préindustrielle où s'épanouissent les services, comme York, Amiens ou Dijon.⁷ S'il est vrai enfin que les serviteurs masculins ont presque disparu des villes manufacturières cependant c'est aux fonctions typiquement tertiaires des villes qu'est liée une augmentation considérable du nombre des femmes engagées dans les services domestiques.

La "modernisation" de l'économie n'est donc pas une cause nécessaire de la transformation du sex ratio à l'intérieur du métier ; cela est démontré pour l'Italie, où c'est la Sicile - le recensement indique seulement les régions et non

Angeli 1992, p. 151; B. Armani, D. Lazzari, Padroni e servitori a Lucca, 1871-1881, *Quaderni storici*, XXIII, 1988, n. 68, p. 520; A. Arru, Lavorare in casa d'altri: servi e serve domestici a Roma nell'800, in *Annali della Fondazione Lelio e Lisli Basso - ISSOCO*, vol. VII, *Subalteri in tempo di modernizzazione*, Milano, Angeli 1985, pp. 111-15. Cf. aussi L. A. Tilly, J. W. Scott, *Donne, lavoro e famiglia nell'evoluzione della società capitalistica*, Bari, De Donato 1981, p. 26; J. Scott, *La donna lavoratrice nel XIX secolo*, in G. Duby, M. Perrot, *Storia delle donne. l'Ottocento*, par G. Fraisse et M. Perrot, Roma-Bari, Laterza 1991, p. 360 et A. Chatelain, Migration et domesticité féminine en France XVIII-XX siècle, *Revue d'histoire économique et sociale*, XLVII, 1969, n. 4, pp. 508-10. Pour un tableau exhaustif du phénomène, cf. T. Mc Bride, *The Domestic Revolution. The Modernisation of Household Service in England and France, 1820-1920*, London, Croom Helm 1976, p. 45.

⁵ A. Preston seules 3 % des filles de plus de 15 ans travaillent en 1851 comme servantes, cf. M. Anderson, *Family Structure in Nineteenth Century Lancashire*, Cambridge, Cambridge University Press 1971, pp. 84-5. A Stockport, 53 % de toutes les femmes célibataires travaillaient comme ouvrières en usine et seulement 7,8 % étaient domestiques; à Roubaix aussi, la "Manchester française", où le pourcentage de la population féminine était très élevé, plus de la moitié des femmes travaillaient dans les usines du textile et seulement 10 % étaient occupées dans le secteur du service domestique (L. A. Tilly, J. W. Scott, *Donne, lavoro, famiglia, op. cit.*, p. 147).

⁶ Par exemple à Anzin, centre minier, même si, dans les limites d'un taux d'activité féminine très limité, 26 % des femmes qui travaillaient étaient employées dans le service domestique contre 3,1 % des hommes (L. A. Tilly, J. W. Scott, *op.cit.*, pp. 105-106).

⁷ Cf. A. Armstrong, *Stability and Change in an English Country Town. A Social Study of York, 1801-1851*, Cambridge, Cambridge University Press 1975, pp. 28 et 198.

les villes -, suivie des Marches et de la Toscane, qui se caractérise, en 1861, par une féminisation plus marquée de la domesticité.

Tableau 2. Distribution par sexe de la domesticité en Italie en 1861

Régions	Total	Hommes	Femmes	% population	F sur 100 H
Piémont, Ligurie	84.692	25.014	59.678	2,40	238,6
Lombardie	65.030	23.423	41.607	2,90	173,6
Parme,Plaisance	12.242	4.560	7.682	2,58	168,5
Modène, Reggio	16.000	7.013	8.987	2,53	128,1
Massa Romagne	25.622	10.442	15.180	2,46	145,4
Marches	16.288	4.356	11.932	1,84	273,9
Ombrie	9.769	3.022	6.747	1,90	223,3
Toscane	44.522	12.736	31.786	2,44	249,6
Napolitain	115.274	46.387	68.887	1,70	148,5
Sicile	49.076	11.989	37.087	2,50	309,3
Sardaigne	35.059	11.135	23.924	5,96	214,9

Source: *Statistica del Regno d'Italia, Censimento generale del 31 dicembre 1861*, vol. III, Popolazione, p. XX.

Ce sont bien sûr les dynamiques de la mobilité territoriale qui influencent la composition de cette catégorie de domestiques, composée structurellement d'émigrants.⁸ Plutôt qu'à la poussée de l'industrialisation, c'est à ses retards en rapport avec des mouvements migratoires fort féminisés, que l'on doit imputer la montée des bonnes, comme l'avait remarqué Louise Tilly. Ainsi, les itinéraires de la mobilité peuvent avoir eu une influence sur le dérèglement de la féminisation du métier de domestique enregistré à Bologne et à Florence dans les premières années du XIXe siècle (époque à laquelle le nombre des serviteurs

⁸ Cf. parmi d'autres, L. A. Tilly, J. W. Scott, *Lavoro femminile e famiglia nell'Europa del XIX secolo*, in E. Rosenberg (ed), *La famiglia nella storia. Comportamenti sociali e ideali domestici*, Torino, Einaudi 1979, pp. 191-2; A. Chatelain, *op. cit.*, pp. 507-28; E. Higgs, Per la storia dei servi domestici: un'analisi quantitativa, *Quaderni storici*, **XIV**, 1979, n. 40, pp. 295-97; A. Arru, *Servi e serve: le particolarità del caso italiano*, in M. Barbagli, D. I. Kertzer (eds), *Storia della famiglia italiana, 1750-1950*, Bologna, Il Mulino 1992, p. 289. Pour ce qui concerne en particulier Florence, on déduit des documents de mariage de 1866 que, sur 96 bonnes, seules 6 (6,3 %) étaient nées à Florence, in Comune di Firenze, *Archivio di stato civile, Atti di matrimonio, 1866*. Des données en définitive semblables sont fournies par les *Registri e repertori generali di nascite dello Stato civile toscano*, in Archivio di Stato di Firenze (ASF), *Registri alfabetici di nati femmine*, nn. 11165-11187 : sur 130 bonnes résidant avec leurs maîtres dans la paroisse de S. Trinita, seules 6 % sont des florentines.

masculins augmente considérablement). Le cas est semblable dans l'Angleterre et les Galles, à l'époque Victorienne et Edwardienne.⁹

Bien sûr, d'autres facteurs interviennent dans la féminisation de la domesticité urbaine au XIXe siècle, non seulement ceux qui sont liés à l'offre de travail, mais aussi, éventuellement, ceux qui le sont à la demande. Pour évoquer seulement un exemple, ce n'est pas un hasard si, à Naples, où réside encore, à l'époque de l'Unité, la crème de la noblesse de l'Italie méridionale, le nombre des serviteurs mâles dépasse celui des bonnes.¹⁰

On sait que le service domestique répond de moins en moins aux attentes des hommes,¹¹ à cette époque où les restrictions aux libertés individuelles sont vécues de plus en plus difficilement. Cependant, je doute quant à moi de l'interprétation qu'on a souvent donnée de la propension généralisée des hommes à abandonner le service, en Italie, dès la moitié du XIXe siècle.¹²

A en juger par la société florentine, cette conclusion semble prématurée, car elle ne correspond pas à la réalité, du moins jusqu'aux dernières années du XIXe siècle, alors qu'apparaissent des mutations significatives sur le marché du travail urbain, qui ouvrent de meilleures perspectives d'emploi que celle, vécue comme "mortifiante", du service. De sorte que c'est seulement à la fin du siècle - selon le recensement de 1901 - qu'on constate un réel effacement des chiffres de l'emploi masculin (3.789 hommes contre 10.295 servantes).¹³ Jusque-là, ce n'était pas tant le nombre des hommes qui avait diminué, c'était le nombre des

⁹ Cf. R. Sarti, *Servire al femminile, servire al maschile nella Bologna Sette-ottocentesca. Introduzione alla ricerca*, in P. Nava (ed) *Operaie, serve, maestre, impiegate*, Torino, Rosenberg e Sellier 1992, pp. 237 sgg.; G. Gozzini, *Firenze francese. Famiglie e mestieri ai primi dell'Ottocento*, Firenze, Ponte alle Grazie 1989, p. 164; M. Ebery, B. Preston, *Domestic Service in late Victorian and Edwardian England, 1871-1914*, London, University of Reading, 1976, pp. 20-21.

¹⁰ P. Macry, *Ottocento. Famiglia, élites e patrimoni a Napoli*, Torino, Einaudi 1988, p. XVII et *Statistica del Regno d'Italia. Censimento generale del 31 dicembre 1861*, vol. III, Popolazione, p. 39.

¹¹ Cf. en particulier L. Davidoff, *Mastered for Life: Servant and Wife in Victorian and Edwardian England*, *Journal of Social History*, VII, 1974, n. 4, p. 415.

¹² Cf. F. Reggiani, *Domestici e domesticità. Marginalia ad un tema emergente*, *Società e storia*, XII, 1989, n. 43, p. 156. Sur le rôle central que les "transactions" jouent dans la concurrence entre les hommes et les femmes à l'intérieur du marché de la domesticité romaine, cf. A. Arru, *Uomini e donne nel mercato del lavoro servile*, in A. Groppi (ed), *Il lavoro delle donne*, Roma-Bari, Laterza 1996, pp. 247-268.

¹³ *Annuario statistico del Comune di Firenze*, I (1903), Firenze, Barbera 1904, p. 45.

femmes qui s'était accru. En 1841, les domestiques hommes étaient 4.206, contre 5.947 bonnes;¹⁴ en 1861, ils sont encore presque 5.000, quand les femmes dépassent sûrement le nombre de 8.000.¹⁵ Il est aussi symptomatique que le secteur des services se développe, juste au cours de ces vingt années, en même temps qu'une féminisation marquée, tandis que le rapport entre les sexes restera en définitive constant au cours des vingt années suivantes (en 1881 on relève 9.376 femmes, et encore 4.809 hommes, au sein du personnel de maison)¹⁶ (Tableau 3).

Tableau 3 Personnel de maison à Florence en 1881

Catégorie	Hommes	Femmes
1) Administrateurs, receveurs privés	717	116
2) Préposés aux écritures et aux copies	748	2
3) Gouvernantes et dames de compagnie	---	238
4) Nourrices	---	168
5) Cuisiniers, maîtres de buffet et d'office	1092	297
6) Serviteurs, domestiques, concierges, femmes de ménage	2358	7542
7) Gardes forestiers privés	---	---
8) Gardes champêtres privés	---	---
9) Garçons d'hôtel et de restaurant	1359	1131
10) Tenanciers de salle de billard et de tripot	45	1
TOTAL	6319	9495
Domestiques (sans les catégories 1, 2 et 10)	4809	9376

Abstraction faite des limites que le service impose à la liberté personnelle, limites qui sont une réalité, comme l'a montré à Florence le souci des valets de

¹⁴ Cf. A. Zuccagni Orlandini, *Ricerche statistiche sul Granducato di Toscana*, Firenze, Tofani 1848, vol. I, pp. 535-42.

¹⁵ Pour les premières décennies du XIXe siècle G. Gozzini, in *Firenze francese*, cit., p. 164, relève même une augmentation des hommes dans ce secteur par rapport aux siècles précédents. En 1861, les recensements, incluant aussi Prato, citent 4 987 domestiques et 8.984 servantes, in *Statistica del Regno d'Italia*, cit., vol. III, p. 24. Sur la présence de nombreux hommes dans la domesticité florentine, cf. aussi M. Ciacci, *Precarietà economica e strutture familiari nella Firenze del primo Ottocento*, in E. Sori (ed), *Città e controllo sociale in Italia tra XVIII e XIX secolo*, Milano, Angeli 1982, p. 79.

¹⁶ Cf. Ministero di Agricoltura, Industria e Commercio, *Censimento della popolazione del Regno d'Italia al 31 dicembre 1881*, Roma, 1884, vol, III, p. 229, où le personnel de maison est pour la première fois classé selon des catégories détaillées (cf. tableau).

défendre leur "autonomie",¹⁷ ce qu'on ne saurait ignorer, si l'on veut comprendre la forte féminisation du métier, c'est la montée du paupérisme urbain après 1850, qui se lit non seulement dans les grandes métropoles telles que Londres ou Paris, mais aussi dans de petites villes de province comme Florence, où, à cette époque, nombre d'artisans étaient obligés d'avoir recours à la bienfaisance publique.

La domesticité va donc se féminiser à l'occasion d'une conjoncture économique très défavorable, où il n'y a pas de nouvelle mobilité sur le marché du travail ; au contraire, les curés dénoncent un inquiétant manque de travail dans presque toutes les paroisses urbaines. Ces marchés ne donnent aucune ouverture aux domestiques hommes vers d'autres métiers.

L'analyse nominative des "carrières" des serviteurs que j'ai conduite, ainsi que la dimension étonnante du chômage chez les domestiques telle que l'enregistrent les Listes de misérabilité en 1853 - alors que le nombre des servantes augmente de la manière la plus visible - sont révélatrices.¹⁸

Il semble donc que ce ne soient pas les femmes qui vont occuper les places quittées par les hommes, mais plutôt, qu'en présence d'une presque stabilité de l'occupation masculine, il y ait une forte hausse du nombre des bonnes : il y a accroissement de la demande de service dans les classes moyennes, à cela correspond une tendance généralisée à économiser sur les salaires, précisément à l'époque où se construit une "identité de genre". Ce sont les boutiquiers, les

¹⁷ Au cours du siècle, les domestiques florentins qui ne renoncent pas au mariage sont de plus en plus nombreux: en 1810 les serviteurs jouissant d'une résidence autonome étaient 27,24 %, en 1841 les chefs de famille atteignaient 50,39%, pour rejoindre, en 1863, malgré la situation de jour en jour plus grave au point de vue économique, un total de 53,31%.

¹⁸ 752 hommes chefs de famille et 428 femmes se trouvent obligés de recourir à la bienfaisance publique, si bien que la catégorie des serviteurs s'adjuge le triste record de la pauvreté. Il ne manque pas de cas où les serviteurs sont réduits à la misère, à tel point qu'on les a surpris à demander l'aumône dans les rues, conduits et enfermés dans la Pia Casa di lavoro - version florentine des Dépôts de Mendicité français -. Parmi les hôtes de la Pia Casa di lavoro, ce sont bien les domestiques qui forment le groupe professionnel le plus nombreux avec 133 entrées de 1865 à 1871: cf. D. Scaffei, *La povertà a Firenze, a metà dell'Ottocento. Lavoro, famiglia, sanità e beneficenza*, thèse de fin de licence, Université de Florence, aa. 1886-7, pp. 481 e 221.

employés, les artisans, qui engagent presque uniquement des femmes, tandis que les exigences des élites urbaines en domesticité masculine restent stationnaires.¹⁹

Tableau 4. Mobilité professionnelle des serviteurs, Florence.

Catégorie	1841-1863		1863-1874	
	nb cas	%	nb cas	%
Serviteurs	44	67,6	45	65,3
Retraités	5	7,7	1	1,4
Sans profession	4	6,2	18	26,1
Misérables, "à la venture"	4	6,2	---	---
Salariés sans qualification	2	3,1	2	2,9
Employés	2	3,1	---	---
Boutiquiers	3	4,6	1	1,4
Artisans	1	1,5	2	2,9
TOTAL	65	100,0	69	100,0

Source: Archive Paroisse de S. Trinita (APST), Stati delle anime 1841 e 1863; Archive Paroisse SS. Annunziata (APSSA), Stati d'anime 1841 e 1863

Tableau 5. Total de l'échantillon pour 1841, Florence.

Catégorie	Chefs de famille	%	Servis	%	Hommes	Femmes	Total
Nobles	78	3,1	75	96,2	108	127	235
Propriétaires "Benestanti"	124	5,0	90	72,6	35	106	141
Professionnistes	34	1,4	20	58,8	4	22	26
Fonctionnaires, dirigeants	70	2,8	55	78,6	5	63	68
Négociants, entrepreneurs	16	0,6	11	68,8	4	11	15
Retraités	52	2,1	24	46,2	10	24	34
Employés	84	3,3	41	48,8	7	46	53
Clergé	212	8,5	93	43,9	9	102	11 ¹
Boutiquiers, artisans	57	2,3	29	50,9	3	32	35
Sans profession	554	22,1	79	14,2	7	81	88
	417	16,7	17	4,1	2	17	19

¹⁹ La légère diminution de l'indice de service, en ce qui concerne les "propriétaires", paraît compensée par l'augmentation du nombre de domestiques dépendant des nobles, une couche sociale qui, à Florence, continue d'exercer une suprématie incontestée autant dans le domaine social que politique, à la différence de ce qui se passe à Bologne: cf. R. Sarti, *Per una storia del personale domestico in Italia. Il caso di Bologna, secc. XVIII-XIX*, thèse de doctorat, Université de Turin, 1993.

Le phénomène de la domesticité en Europe, XVIe-XXe siècles

Petits métiers	81	3,2	11	1,2	0	4	4
Salariés	723	28,9	32	4,4	4	34	38
Total		100,	567	--	198	669	867
	2502	0					

1) Il s'agit du cas tout particulier de la famille de la modiste Gallyot: ménage nombreux (14 personnes) avec plusieurs collaborateurs et subalternes.

Source: APST, Stato delle anime, 1841; APSSA, Stato d'anime, 1841; Archive Parroisse S. Felice in Piazza (APSF), Stato delle anime, 1841

Aucun témoignage n'atteste qu'au milieu du XIXe siècle les serviteurs, assez âgés, souvent mariés et disposant d'une maison à eux (53,31 %), aient

Tableau 6 Total de l'échantillon pour 1863, Florence.

Catégorie	Chefs de famille	%	Servis	%	Hommes	Femmes	Total
Nobles	75	2,5	73	97,3	127	153	280
Propriétaires "Benestanti"	124	4,2	82	66,1	19	101	120
Professionistes	57	1,9	32	56,1	5	37	42
Fonctionnaires, dirigeants	64	2,2	50	8,1	8	68	76
Négociants, entrepreneurs	17	0,6	15	8,2	3	20	23
Retraités	64	2,2	37	57,8	7	42	49
Employés	150	5,1	61	40,7	6	69	75
Clergé	224	7,6	100	44,6	5	117	122
Boutiquiers, artisans	41	1,4	19	46,3	2	24	26
Sans professions	662	22,4	80	12,1	5	87	92
Petits métiers	564	9,1	46	8,1	4	48	52
Salariés	130	4,4	0	--	--	--	
TOTAL	778	26,4	7	0,9	--	7	7
	2950	100	602	--	191	773	964

Source: APST, Stato delle anime, 1863; APSSA, Stato d'anime, 1863; APSF, Stato delle anime, 1863.

abandonné systématiquement le service pour d'autres métiers, comme à la fin du siècle.²⁰ Les femmes étant de plus en plus présentes sur le marché du travail

²⁰ A Rome, le phénomène du chômage des hommes est semblable, précisément dans les années où l'on remarque une augmentation des femmes au travail (F. Bartocchini, *Roma nell'Ottocento. Il tramonto della "città santa". Nascita di una capitale*, Bologna, Cappelli 1988, vol. II, p. 514).

domestique (mais nous savons peu de choses sur les mouvements migratoires),²¹ nous ferions l'hypothèse d'une saturation de la demande de service de la part des élites, liée à l'affaiblissement progressif de l'hégémonie du "modèle aristocratique de domesticité" dans les couches supérieures de la bourgeoisie urbaine ; liée aussi à la vogue croissante, en parallèle, du discriminant "genre", typique du "modèle bourgeois", avec sa distinction entre "public" et "privé" : c'est l'époque où la distinction entre domicile et lieu de travail devient de plus en plus nette, qui a pour effet immédiat la disparition de la figure du garçon-domestique.

Tableau 7 Serviteurs par âge et forme de résidence en 1863, Florence.

Age	Résidant avec les maîtres	%	Non résidant avec les maîtres	%
-15	1	0,49	1	0,27
15-19	12	5,88	6	1,62
20-24	28	13,73	17	4,59
25-29	34	16,67	27	7,30
30-34	34	16,67	42	11,35
35-39	19	9,31	52	14,06
40-44	22	10,79	35	9,46
45-49	14	6,86	48	12,97
50-54	14	6,86	47	12,70
55-59	7	3,43	32	8,65
60-64	8	3,92	23	6,22
65+	11	5,39	40	10,81
Total	204	100,00	370	100,00

Source: Cf. tableau 6

On sait d'autre part que le service domestique est un instrument d'analyse "à double face" des relations sociales et familiales qui se lit tant du point de vue des serviteurs que des celui des maîtres: c'est un instrument de mesure des trains de vie des nombreuses bougeoisies urbaines, souvent valorisé par les historiens; c'est aussi un instrument d'analyse des mentalités et des ménages des nobles.

Cependant, utiliser la présence de domestiques comme un indicateur de statut social reste objet de discussion. Le problème, encore une fois, n'est pas simple. Les recensements donnent toujours une indication floue de la profession du chef de famille (quelquefois elle est même omise) ; il est souvent très

²¹ Sur l'accroissement constant du phénomène migratoire vers le chef-lieu de la Toscane cf. F. Bandettini, *La popolazione della Toscana dal 1810 al 1959*, Firenze, Camera di Commercio Industria e Agricoltura-Scuola di Statistica dell'Università, 1961, p. 101.

difficile aussi de distinguer les rapports de dépendance de ceux de cohabitation (notamment dans le menu peuple des villes au XIXe siècle).

Tableau 8. Serviteurs et bonnes résidant ou non avec les maîtres par état civil, Florence.

Marital status	1863				1841			
	Hommes		Femmes		Hommes		Femmes	
	corrésid.	non	corrésid.	non	corrésid.	non	corrésid.	non
Célibataires	147	56	693	89	160	81	582	77
Mariés	44	383	47	77	43	306	48	69
Veufs, veuves	13	31	50	143	10	27	57	43
Total	204 ¹	370	790 ²	309	213 ³	414	687	189 ⁴

1 Y compris 13 serviteurs d'auberge

2 773 auprès des maîtres, plus 17 femmes de chambre d'auberge

3 15 serviteurs d'auberge

4 18 employées dans les auberges et les institutions

Source: Ibidem.

Pour évaluer la valeur sociale de la domesticité, il est fondamental à mon sens d'évoquer la décadence des vieilles formes d'apprentissage, qui permettaient à la fois apport de main d'oeuvre à la production et aide ménagère indispensable. A ces anciennes pratiques se substitue peu à peu un service domestique exclusivement consacré au soin personnel des maîtres. Il reste à savoir pourtant pourquoi on se faisait maître : au moment d'engager un domestique, quel élément prime-il ? La "respectabilité", la "dignité"²² ? Ou plutôt des raisons de caractère "fonctionnel", comme le suggère E. Higgs,²³ que suivent en général les nombreux historiens qui ont écrit depuis dix ans sur la domesticité au XIXe siècle. Cette interprétation ne paraît pas bien adaptée aux réalités urbaines les plus "traditionnelles", comme à Florence ou dans d'autres villes italiennes, où les préoccupations d'hygiène et de puériculture semblent s'implanter avec beaucoup de retard au sein des classes populaires, souvent entassées dans des espaces misérables et étroits. Faire l'hypothèse de pratiques de collaboration domestique paraît bien gratuit car nous ne constatons aucune des nombreuses

²² Cf. E. J. Hobsbawm, *La classe media inglese*, in J. Kocka (ed), *Borghesie europeee dell'Ottocento*, Venezia, Marsilio 1989, p. 106; A. Daumard, *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, Paris, S.E.V.P.E.N. 1963, p. 15. Sur le rôle de la domesticité dans l'autodéfinition de classe de la bourgeoisie, cf. aussi J. F. C. Harrison, *Late Victorian Britain. 1875-1901*, Glasgow, Fontana press, 1990, p. 40.

²³ E. Higgs, *Domestic Servants and Households in Rochdale. 1851-1871*, London-New York, Garland, 1986.

manifestations de secours mutuel entre pauvres par lesquelles se traduisent ces pratiques.

On en trouvera confirmation dans un sondage statistique (évidemment limité à la domesticité résidant à Florence avec les maîtres) : ni le nombre de membres de la famille, ni la présence d'enfants²⁴ (49 % dans les ménages avec domesticité et 55 % dans ceux qui n'ont pas de domestiques), ni le travail des femmes,²⁵ paraissent avoir d'influence sur l'appel à des domestiques. Tout au contraire, les familles disposant de domesticité comptent en moyenne un peu moins de membres que les autres (3,6 personnes en moyenne contre 3,81). Fort explicite aussi est la corrélation entre le fait de disposer de domestiques ("servis") (5,03 %, dans les trois paroisses échantillon, en 1863) et le fait d'être "électeur" (4,19 %) : c'est un témoignage du lien étroit entre l'"esprit de corps" bourgeois d'un électorat restreint ayant acquis des droits politiques, et la nécessité de sacrifier aux règles de "respectabilité familiale" que seule la présence de domestique semble en mesure d'assurer. Et si, à Florence comme à Vienne, le nombre des "servis" dépasse celui des "électeurs", c'est en partie parce que les recensés ne résidaient pas tous en ville ; ainsi les plus hauts noms de la noblesse peuvent-ils être absents des listes électorales. Il est significatif que les 78 personnes (sur les 129 employeurs de domestiques qui ne sont pas inscrits dans les listes électorales, sur un total de 611 maîtres),²⁶ appartiennent à des catégories en général admises au droit de vote.²⁷

²⁴ A Pérouse, la situation est semblable, autant en ce qui concerne l'insignifiance de la présence de petits enfants, que l'importance des familles "servies", cf. L. Tittarelli, *I servi domestici a Perugia a metà dell'Ottocento*, cit., pp. 55-57. Quoiqu'à une période ultérieure, toujours est-il qu'à Vienne, en 1910, parmi les employeurs de domestiques, "les familles sans enfants l'emportaient ; tandis que, surtout dans les familles les plus modestes, on remarque une diminution des domestiques quand le nombre des enfants augmente" (E. Bruckmuller, H. Stekl, *Per una storia della borghesia austriaca, in Borghesie europee dell'Ottocento*, cit., p. 198).

²⁵ En ce qui concerne l'incidence des travaux extra-ménagers sur l'utilisation des gens de service, nos résultats pour les paroisses de S. Trinita et SS. Annunziata (où l'on compte seulement 96 recensées avec un travail précis), sont peu utiles, tandis que l'"état des âmes" de la paroisse de S. Felice révèle une singulière réalité : sur 775 travailleuses, dont 307 mariées, les femmes qui exercent une activité et disposent d'une employée de maison, sont seulement huit au total (deux couseuses, une couturière, une modiste, une lingère, une maîtresse, une accoucheuse et une mercière).

²⁶ Cette comparaison entre les employeurs de domestiques et les inscrits a été faite soit à partir des listes de jurés de 1860 soit à partir des listes d'électeurs et de jurés de 1866 ; sans doute, les innombrables difficultés d'une comparaison de type nominatif ont-elles conduit à sous-

En ce qui concerne les salariés - chez lesquels la présence de domesticité est en réalité toujours peu probable - ce sont les curés qui, dans les recensements paroissiaux, attachent une attention particulière à signaler les servantes qui travaillent effectivement dans une famille et celles qui y ont seulement élu domicile pour partager les frais de location. J'ai donc pu écarter - autrement qu'à Rochdale - l'hypothèse d'une domesticité, même non payée, qui serait présente dans le menu peuple. En 1841, chez les familles des salariés (une couche sociale qui embrassait, en gros, plus de 30 % de la population) 5,65 % des ménage disposait d'une aide ménagère, mais vingt ans plus tard, on n'en compte pratiquement plus (0,89 %).²⁸ La coïncidence avec le déclin des manufactures urbaines est indubitable,²⁹ mais on peut aussi lier ce déclin à la diffusion progressive d'un modèle différent de service domestique, dont le but était surtout maintenant d'assurer le prestige des maîtres. Ce phénomène est donc un bon indicateur pour une analyse qui se proposerait de faire du "train de vie" un des paramètres de base de l'identité sociale.

On n'observe pas de corrélation entre richesse réelle et engagement de domestiques : sans doute n'y a-t-il pas de "bourgeois" sans domesticité - sauf quelques exceptions qu'il n'est pas difficile de justifier -, mais nous savons aussi que certains maîtres ne disposent que de revenus limités. Ce ne sont donc pas de vrais "bourgeois", mais certaines familles seraient plus enclines que d'autres à

évaluer le corps des électeurs. Cf. *Lista generale degli individui aventi un reale domicilio nella comunità di Firenze nei quali concorrono i requisiti necessari per essere giurati 1860*, in Archivio storico del Comune di Firenze, Gonfaloniere, Carteggio Affari Generali 1860, f. 163; Municipio di Firenze, Lista degli elettori, in ASF, *Prefettura di Firenze, Affari ordinari*, anno 1866, f. 112 et *Lista generale degli individui aventi un reale domicilio nella città di Firenze nei quali concorrono i requisiti necessari per essere giurati, 1866*, *ivi*, f. 118.

²⁷ Ainsi, 16 nobles; 12 propriétaires; 7 personnes exerçant une profession; 1 "benestante"; 17 prêtres; 6 retraités; 15 employés et 4 fonctionnaires ou militaires.

²⁸ Un chiffre dans lequel transparait le poids très lourd de la disparition, à S. Felice, des salariés dépendant du Grand-Duc, eux-mêmes employeurs de serviteurs. En 1863, ils étaient 7 salariés employeurs de domestiques : ce sont 2 serviteurs très qualifiés, 2 militaires de grade inférieur, 3 responsables d'atelier et sauf un seul, le Sergent Cesare Richter - qui toutefois habite rue Tornabuoni - ils n'ont ni famille nombreuse ni petits enfants à charge. C'est seulement dans le cas de Filippo Vannozzi et de Giovanni Parenti, qui tous les deux vivent au sein d'un ménage composé d'hommes, commis ou chefs d'atelier, que la présence d'une femme de ménage est effectivement indispensable.

²⁹ Cf. P. Malanima, *La decadenza di un'economia cittadina. L'industria di Firenze nei secoli XVI-XVIII*, Bologna, Il Mulino 1982 et E. Conti, *Le origini del socialismo a Firenze, 1860-1880*, Roma, Edizioni Rinascita 1950, p. 14.

marquer leur non-appartenance au milieu populaire ; elles visent d'abord à paraître "bourgeoises", même au prix de quelques privations (l'exemple des ronds de cuir est symptomatique), puisque le premier élément structurant de l'état de bourgeois, c'est l'oisiveté, encore une fois apparente, de la femme. C'est ce que j'ai déduit de la lecture des manuels de savoir-vivre qui submergèrent les Italiens dans les années de l'Unité³⁰ : le souci qu'avaient les classes moyennes de définir une image satisfaisante de leur identité ne semblait pouvoir s'apaiser que si elles recourraient à une production livresque spécialisée réglant les moindres gestes de la vie quotidienne - gestes diversifiés pour les hommes et pour les femmes-, en même temps inscrits dans le cadre de l'institution familiale, dont l'intimité et l'affectivité paraissent jouer un rôle fondamental. Il convient d'affirmer non seulement que l'on se tient à distance de la vulgarité populaire, mais aussi que l'on refuse pour soi les clichés de comportement des aristocrates.³¹ On créait ainsi un espace privilégié où la personnalité de chacun pouvait se réaliser, tout en jetant les bases d'une "sociabilité privée" qui constituait l'âme des modestes mondanités de province.³² Le mythe familial devenait partie de la représentation que la bourgeoisie se faisait d'elle-même ; il se constituait aussi en facteur de "distinction sociale".

La femme est alors au coeur d'un univers domestique dont la perfection extérieure témoigne indiscutablement de la perfection intime.³³ Elle joue donc un

³⁰ G. Turnaturi, *Gente per bene. Cent'anni di buone maniere*, Milano, Sugarco, 1988 et Id, *Signori si nasce e si diventa*, in S. Bertelli e G. Crifò' (ed), *Rituale, cerimoniale, etichetta*, Milano, Bompiani 1985, pp. 212-15; G. Fiocca, *I manuali di etichetta e la società borghese nell'Ottocento italiano*, "Ricerche di storia sociale e religiosa", VI, 1976, n. 10, pp. 443 sgg. Cf. aussi M. De Giorgio, *Buone maniere in famiglia*, in P. Melograni (ed), *La famiglia italiana dall'Ottocento a oggi*, Roma-Bari, Laterza 1988, pp. 259 sgg.

³¹ L. Davidoff, C. Hall, *Family Fortunes. Men and Women of the English Middle Class, 1780-1850*, Chicago, Chicago University Press 1991. Sur le rôle initiateur de Marchesa Colombi (M. A. Torriani), qui, en 1877, avec *La gente per bene*, écrit le premier manuel italien de savoir vivre de la famille privée, qui ait été un best seller, cf. I. Bottero, *Lo spazio e il ruolo della famiglia nei galatei otto-novecenteschi*, communication présentée au congrès sur I mutamenti della famiglia nei paesi occidentali, Bologna 1994.

³² C. Lorenzini (Collodi), *I misteri di Firenze*, cit., pp. 103-4, et F. Martini, *Peccato e penitenza*, (1a ed. 1870) Napoli, Villani 1882, p. 52; A. Palazzeschi, *Stampe dell'Ottocento*, Firenze, Vallecchi 1957 (7a ed.), pp. 195-6.

³³ M. Cavanna Viani Visconti, *I doveri della donna. Appunti e consigli di una vecchia amica*, Milano, Carrara, s. d., pp. 25 sgg.; Cordelia, *Il regno della donna*, Milano, Treves 1879, pp. 2-3, cité par A. Gigli Marchetti, *Regina della casa, regina della moda. La moda in un secolo di storia (1850-1950) in Donna lombarda 1860-1945*, cit., p. 537.

rôle clé pour la constitution de l'image publique du couple. Si, dans la hiérarchie des valeurs morales et sociales, on reconnaît à la sphère privée une place éminente, c'est alors la femme qui devient le symbole de la respectabilité familiale peut-être le plus représentatif, en tout cas le plus visible, sur la scène du théâtre des apparences et de la sociabilité de quartier.³⁴ Il était donc impératif que sa personne ne fût pas souillée par les misérables travaux qui absorbaient la journée entière de la femme du peuple.³⁵ C'est pourquoi employer une domestique devient un trait essentiel du *way of life* bourgeois - ne serait-ce qu'une "bonne à tout faire" - s'acquittant des tâches ménagères les plus lourdes. Ainsi s'affirment les distinctions sociales jusqu'au sein du microcosme familial.³⁶

L'engagement d'un domestique ne représente donc pas en soi un brevet de bourgeoisie au strict sens économique. Mais, du point de vue de l'histoire des mentalités, c'est un indicateur des plus intéressants : il mesure le niveau d'identification au soi-disant "modèle bourgeois", surtout à l'intérieur de l'univers complexe et presque inconnu des classes moyennes.

Nous en revenons ainsi à notre réflexion de départ sur la valeur de la domesticité comme "indicateur social", c'est à dire à l'étonnante multiplicité d'aspects de l'analyse du phénomène de la domesticité, ou mieux encore aux maintes analyses qui en sont possibles. Et ces analyses ouvrent des perspectives sur toute une société débordant de loin le cadre d'une seule catégorie, même aussi vaste et diversifiée sur le plan social que l'est celle des serviteurs et des servantes. C'est ce que j'ai essayé de montrer dans mon étude sur Florence.

³⁴ Marchesa Colombi, *La gente per bene*, Milano, Galli, 1892, pp. 115 sgg.; E. Nevers, *Galateo della borghesia*, Torino, près de l'Office du "Giornale delle donne" 1883, pp. 51 sgg.; S. Camerani, *Cronache di Firenze capitale*, Firenze, Olschki 1971, p. 173; à ce propos cf. aussi M. De Giorgio, *Mogli e mariti. Il romanzo matrimoniale nella società umbertina*, *Memoria VIII*, 1988, n. 23, pp. 11-12 et, en général, E. Goffmann, *La vita quotidiana come rappresentazione*, Bologna, Il Mulino 1975.

³⁵ Cf. B. G. Smith, *Ladies of the Leisure Class. The Bourgeoises of Northern France in the 19th Century*, Princeton, Princeton University Press 1981; A. Martin Fugier, *La Bourgeoise. Femmes au temps de Paul Bourget*, Paris, B. Grasset 1983, pp. 10-11. Sur l'oisiveté affichée de la femme bourgeoise cf. en particulier P. Branca, *Image and Reality: the Myth of the Idle Victorian Woman*, in M. S. Hartman, L. Banner (eds), *Clio's Consciousness Raised New Perspectives on the History of Women*, Harper and Row, New York 1974, pp. 179-191.

³⁶ Cf. F. Messina, *Periodici per la famiglia di Ferdinando Garbini*, in *Donna lombarda*, cit., pp. 292-4.

La liste des auteurs

Angiolina Arru, prof., via della Reginella 2, 00186 Roma, Italia.

Maria Casalini, Università degli Studi di Firenze, Dipartimento di storia, via S. Gallo 10, Firenze, Italia.

Antoinette Fauve-Chamoux, maître de conférence EHESS, 2, rue Emile Faguet, 75014 Paris, France.

Pavla Horská, Komise pro historickou a sociální demografii, Sociologický ústav AV ČR, Jilská 1, Praha 1, République Tchèque.

Malgorzata Kamecka Université de Varsovie à Bialystok, 4, rue Liniarskiego, 15-420 Bialystok, Pologne.

József Kovacsics, Prof. em., Université Eötvös Lorand, 1118 Haraszut u. 22, Budapest, Hongrie.

Cesary Kuklo, Université de Varsovie à Bialystok, 4, rue Liniarskiego, 15-420 Bialystok, Pologne.

Eduard Maur, univ. prof., Filosofická fakulta University Karlovy, nám. J. Palacha 2, 110 00 Praha 1, République Tchèque.

Raffaella Sarti, Dr., Università degli Studi di Firenze, Dipartimento di storia, via S. Gallo 10, Firenze, Italia.

Jürgen Schlumbohm, Max-Planck-Institut für Geschichte, Hermann-Föge-Weg 11. 37073 Göttingen, Deutschland.

Solvi Sogner, Historisk institutt, Universitetet Oslo, 0315 Oslo, Norvège.

Sommaire

	<i>Pages</i>
<i>Introduction</i>	3
<i>Pavla Horská, La sociologie et la démographie historique tchèques au carrefour des influences des écoles historiques centre- européennes, françaises et allemandes</i>	5
<i>József Kovacsics, La domesticité en Hongrie</i>	13
<i>Jürgen Schlumbohm, Gesinde als Lebensphase und als Klassenphänomen: Mägde und Knechte in einem ländlichen Kirchspiel Nordwestdeutschlands. 1650-1860</i>	23
<i>Malgorzata Kamecka, La domesticité dans le contexte socio- économique de la Pologne</i>	41
<i>Cezary Kuklo, La domesticité en Pologne à la fin du XVIIIe siècle, premiers résultats des recherches</i>	51
<i>Antoinette Fauve-Chamoux, Pour une histoire européenne du service domestique à l'époque préindustrielle</i>	57
<i>Eduard Maur, Das Gesinde in Böhmen in der frühen Neuzeit</i>	75
<i>Solvi Sogner, Domestic service in Norway: The long view</i>	95
<i>Angiolina Arru, Un métier négociable dans la Rome des Papes: les domestiques aux XVIIIe et XIXe siècles</i>	105
<i>Raffaella Sarti, Notes on the feminization of domestic service: Bologna as a case study (18th-19th centuries)</i>	125
<i>Maria Casalini, La domesticité comme „indicateur social“. Une étude sur Florence au milieu du XIXe siècle</i>	165
<i>Bibliographie critique:</i>	
<i>Histoire de la population des pays tchèques (Zdeněk Pavlík)</i>	181
<i>Publication du registre de la population de Bohême en 1651 d'après la religion (Eduard Maur)</i>	188

Název: Le phénomène de la domesticité
en Europe, XVIe-XXe siècles

Redakce: Antoinette Fauve-Chamoux
Ludmila Fialová

Obálka: Vladimír Prudič

Technická redakce: Ludmila Fialová

Místo a rok vydání: Praha 1997

Počet stran: 194

Náklad: 400